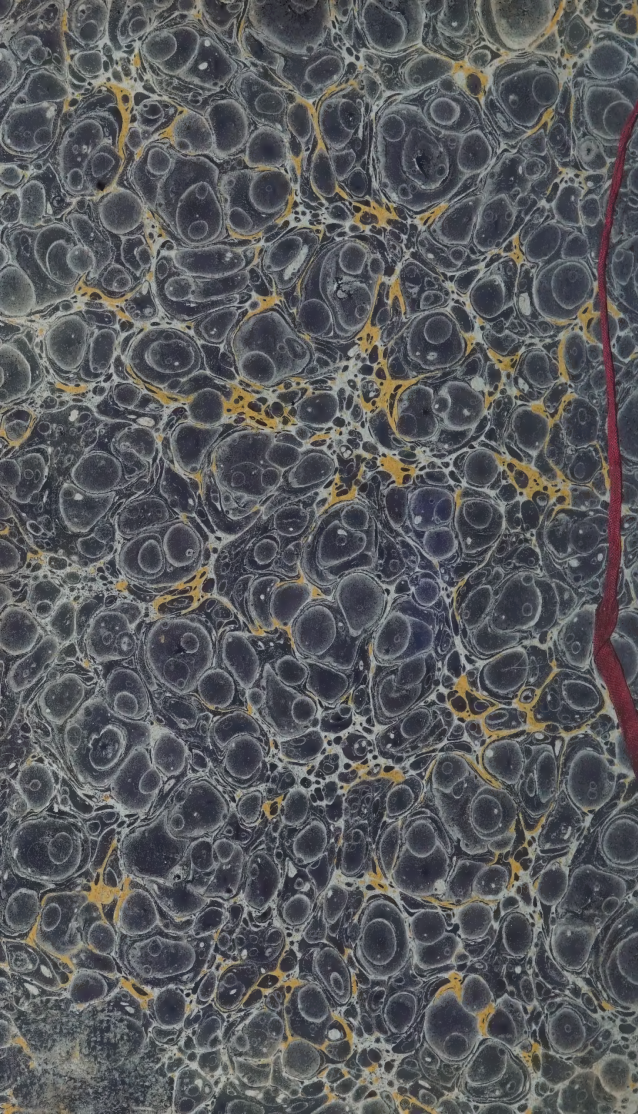
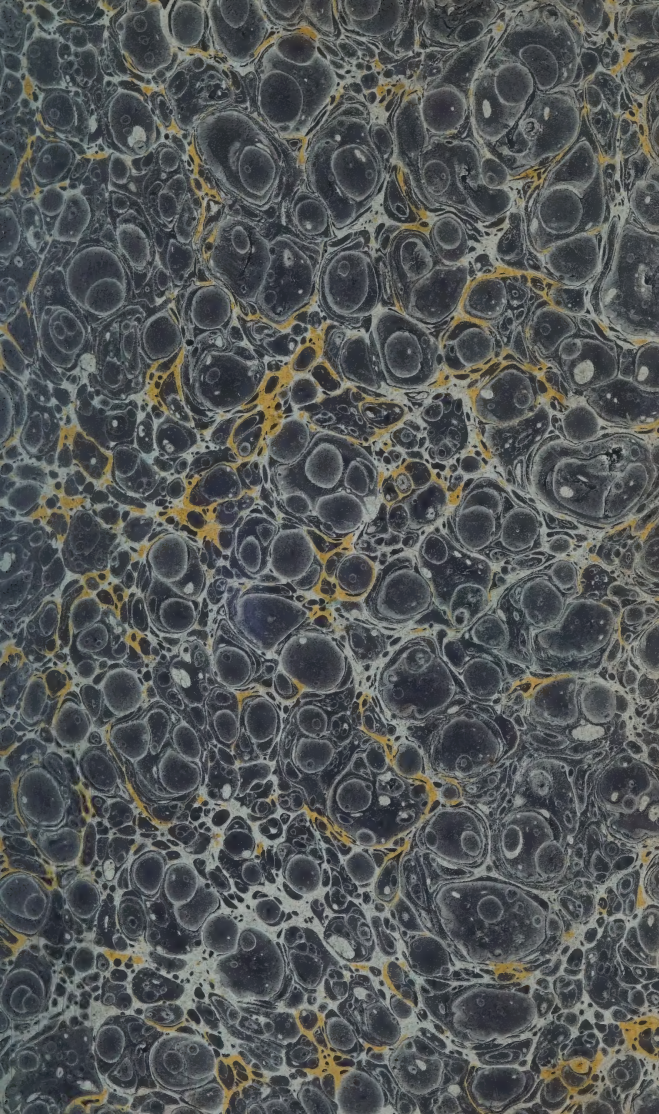








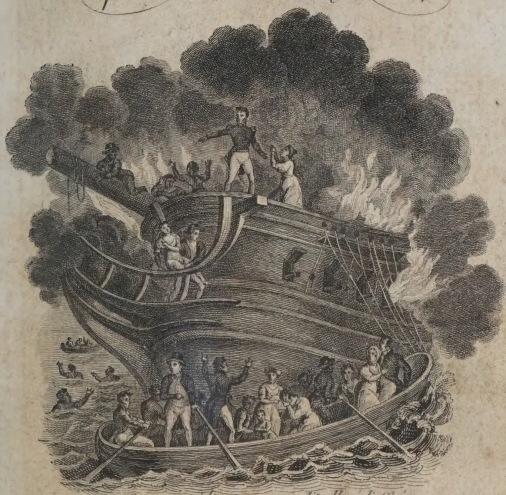






Il s'écria. (Où ça, pilote, voilà le moment de nous venger.)

BEAUX TRAITES
de l'histoire des Naufrages
par Antoine de St Gervais.



„Sauvez moi, sauvez moi, dit-elle à l'officier.

PARIS

Langlumé et Pelhier

Rue du Foin St Jacques N^o 11.

PRÉFACE.

Offrir à la jeunesse les beaux traits de L'Histoire des Naufrages, c'est mettre sous les yeux tout ce qu'il y a de plus magnanime dans le cœur humain.

Quoi de plus admirable en effet, que ces actes d'intrépidité, de dévouement, par lesquels des braves affrontent les plus grands périls pour le salut de leurs compagnons d'infortune!

Le cœur bondit de joie lorsqu'on les voit réussir dans leurs hardis projets : s'ils succombent dans leurs généreuses entreprises, on se sent attendri, et des larmes de sensibilité viennent payer un noble tribut à leur mémoire.

Avec quel vif intérêt on suit les naufrages au milieu des déserts ou parmi des

PRÉFACE.

hordes sauvages ! Que leurs aventures offrent de charmes ! Non, il n'est point de lecture plus attachante, plus instructive.

La jeunesse apprendra que l'homme courageux sait résister au malheur, et que souvent son énergie le lui fait surmonter. Dans ces histoires si touchantes, on verra des traits sublimes qui appartiennent au sexe que Dieu a créé pour compagne de l'homme.

Tout est moral dans un tel livre ; il n'y a point d'art, il est beau par son propre sujet. On peut donc dire avec assurance et sans vanité, que le chef de famille se plaira à le mettre entre les mains de ses fils, comme de son côté, la tendre mère éprouvera une vraie satisfaction de pouvoir en prescrire utilement la lecture à sa fille.

BEAUX TRAITS
DE
L'HISTOIRE
DES NAUFRAGES.

CHAPITRE PREMIER.

NAUFRAGE DE L'AMPHITRITE,

Au port de Boulogne, le 31 août 1833.

Ernest et Hortense Blainville, enfans d'un négociant de Paris, allaient en partie de plaisir visiter leur oncle Durfort, ancien capitaine de vaisseau, retiré du service, et résidant à Choisy-le-Roi. Ils étaient accompagnés de leur mère, sœur de ce capitaine, et de leur cousin Frédéric, élève de l'école Polytechnique. C'était pour eux un jour de grande fête, car on avait décidé de

se rendre à Choisy par le bateau à vapeur l'*Hirondelle*, qui remonte la Seine et transporte passagers et marchandises jusqu'à Montereau. On s'était donc embarqué au Port-au-Blé, sur ce joli petit bâtiment où se trouve un salon très élégamment décoré, et où tout *gastronome* peut être certain de trouver un restaurant bien approvisionné. Déjà l'on avait dépassé le pont de la Cité, et l'on était en vue de ce majestueux pont de fer qui unit les deux rives de la Seine vis-à-vis le jardin du Roi.

Le tems était superbe, et l'azur des cieux reflétait agréablement sur l'onde limpide. Au lieu de se tenir renfermés dans le salon, tous les voyageurs étaient sur le pont de l'embarcation pour jouir du beau coup d'œil que présentent les rives de la Seine. En passant devant le jardin du roi, une bonne vieille villageoise qui se trouvait au nombre des passagers, élevant ses regards vers le ciel, poussa un profond soupir et parut affectée comme une per-

sonne surprise tout-à-coup par quelque douleur violente. Les voyageurs les plus proches d'elle s'informèrent de ce qu'elle éprouvait.

« Ne vous inquiétez point, leur dit-elle ; si je souffre en ce moment, c'est que cet endroit me rappelle la perte de ma pauvre Brigitte, d'une fille qui faisait tout mon bonheur. Il y a une dizaine d'années, cette chère enfant venait à Paris ramener un nourrisson qu'elle tenait d'un bourgeois de la capitale, lorsque le coche qui la transportait heurta ici contre une pile du pont alors en construction, s'entrouvrit et coula à fond, sans qu'on ait eu le tems de sauver personne. Ma pauvre Brigitte ! lorsqu'elle m'avait quittée en m'embrassant, je ne pensais guère qu'elle me disait un éternel adieu ! »

Chacun prit part au souvenir douloureux de la bonne villageoise. On se rappelait en effet la cruelle catastrophe arrivée au coche d'Auxerre, où périrent tant de nour-

rices. « C'était donc, dit un passager, un événement dans le genre du naufrage de l'*Amphitrite*, naufrage dont j'ai été témoin, me trouvant alors à Boulogne où ce désastre a eu lieu.

« Vous avez été témoin de cet événement, dirent les voyageurs ? mieux que personne vous pouvez nous en donner des détails ; parlez, nous vous écoutons. »

Il se fit alors un tel silence sur le pont du bateau à vapeur, que l'on n'entendit plus que le bruissement des roues qui faisaient marcher le bâtiment, ce qui, loin de nuire à la voix du narrateur, semblait ajouter à l'intérêt de son récit.

L'*Amphitrite*, dit-il, était un bâtiment de transport, en charge pour Sidney New-South-Wales, ayant à bord cent huit femmes condamnées à la déportation, et douze enfans appartenant à quelques-unes d'entr'elles ; il avait pour commandant le capitaine Hunter, et seize hommes d'équipage ; M. Forester, chirurgien, s'y trouvait

embarqué pour avoir soin de tout ce monde, et son épouse l'accompagnait. Ce bâtiment quitta le port anglais de Woolwich le 26 août 1833. La tempête le surprit dans la nuit du 29, et le rejeta sur les côtes de France. Le capitaine fit ses efforts pour s'éloigner de la terre, mais en vain. Le 31, sur les quatre heures de l'après-midi, le bâtiment fut entraîné par la violence du vent vers le port de Boulogne et prit terre. Le capitaine ordonna alors de jeter l'ancre, dans l'espérance qu'à la marée montante le bâtiment pourrait se remettre à flot. Hélas ! la mer, en montant, devait le mettre en pièces !

A la vue du péril qui menace ce bâtiment, on met un canot en mer, et le pilote Huré s'expose à la fureur des flots ; mais il ne peut approcher. Le patron d'un bateau pêcheur, le brave François Hénin, qui a déjà sauvé diverses personnes dans des circonstances semblables, se dévoue encore cette fois ; il court sur la plage, se dépouille

de ses vêtemens, se jette à la mer et parvient au vaisseau naufragé. Il s'empare d'une corde qu'on lui lance de la proue; il croit pouvoir l'amener à terre et établir ainsi un moyen de sauvetage. Mais par une triste fatalité, cette corde se trouve engagée à bord du bâtiment; elle lui manque ainsi. Il revient aux naufragés, et leur crie de le hisser parmi eux; mais épuisé de fatigue, il sent ses forces prêtes à l'abandonner, et ce n'est qu'avec peine qu'il peut rejoindre la terre. —

Le capitaine de l'*Amphitrite* fait mettre son canot à la mer pour sauver du moins quelques personnes. L'épouse du chirurgien se prépare à y descendre, mais elle veut que son mari s'y place avec elle.

« Non, lui dit Forester, je ne puis abandonner mes prisonnières. — Eh bien! reprend cette femme, nous mourrons ensemble.... elle l'embrasse, et ne veut point le quitter. Le capitaine ne songe point non plus à tenter un moyen de salut, dans la

crainte que ses prisonnières lui échappent et que sa responsabilité soit compromise.

Sur les sept heures, la mer commençant à grossir, l'équipage vit bien qu'il n'y avait plus d'espoir d'être sauvé. Le capitaine et quatre matelots montèrent sur les vergues; toutes les femmes étaient sur le pont... Ces malheureuses se lamentaient; mais le bruit des vents et des vagues dérobaient leurs gémissemens à la foule rassemblée sur la plage. L'obscurité vient ajouter à l'horreur de ce tableau. Loin de s'apaiser les vents mugissent avec plus de violence que pendant le jour, les vagues se succèdent avec force et rapidité; on distingue à peine le bâtiment. La mer oblige les plus intrépides à reculer. Tout-à-coup un mât est amené aux pieds des spectateurs, puis des tonneaux, puis des débris, puis des cadavres !!! Tout est fini !....

On court de tous côtés avec des fanaux, on se précipite sur la falaise; à chaque instant on ramasse des femmes,

des enfans, des hommes... tous morts!...

* Un pêcheur nommé Bourgain, court vers un rocher; il croit apercevoir quelque chose qui se meut dans l'ombre... C'est un malheureux matelot, presque sans connaissance; il l'amène sur le rivage et on le porte dans la salle des secours de la société humaine; deux autres sont recueillis; l'un est trouvé sans connaissance, à califourchon sur une planche que la vague a poussée sur le rivage; l'autre est ramené sur le sable, presque insensible; on les transporte à l'hôtel de la marine, où les soins les plus touchans leur sont prodigués par M. Barry, maître de cet établissement, ainsi que par des dames anglaises, au nombre desquelles se trouve madame Curtis, fille de M. Haves, dont le grand père a fondé la société humaine. Une jeune femme est amenée à cette dernière; à force de frictions on rappelle un peu de chaleur; mais, hélas! point d'espoir; la malheureuse ouvre les yeux, puis expire; on l'em-

porte, et M^{me} Curtis court prodiguer ses soins à d'autres.

Dans cet horrible moment, les marins et les employés de la douane rivalisent de zèle avec les habitans, et font preuve d'une activité qu'il est impossible de dépeindre. A mesure que les corps sont apportés, les chirurgiens s'en emparent; on les roule dans des couvertures, on les saigne. Une femme fait un léger mouvement; un sang noir s'échappe de son bras, elle soulève ses paupières, on espère... elle meurt! Au fur et à mesure de cette terrible inspection, on dépose les cadavres dans un coin de la salle, bientôt on en compte soixante-cinq, dont deux hommes seulement: une de ces infortunées victimes tenait encore serré dans ses bras un enfant de deux ans.

Trois naufragés sont sauvés, savoir John Owen, maître d'équipage, et deux jeunes matelots nommés Richard Rice et James Towsey. Owen est un homme superbe, âgé de 22 ans. Il a vu l'engloutissement

des femmes qui étaient sur le pont ; il a vu que les vagues allaient l'engloutir avec le capitaine et les matelots qui étaient sur les vergues ; alors il engagea ceux-ci à faire comme lui, à s'élancer dans les flots pour tâcher de gagner la terre à la nage. Ce marin en est à son treizième naufrage ; il est à la mer depuis l'âge de cinq ans , et il a fait douze fois le voyage des Grandes-Indes ; il a déclaré que , s'il s'est vu plusieurs fois aussi près de la mort , jamais il n'avait autant souffert. « C'est bien horrible , disait-il à ses libérateurs , de voir périr plus de cent femmes et une douzaine d'enfans , sans pouvoir leur porter secours. » Par suite d'une bizarrerie du destin , la femme de chambre de M^{me} Curtis reconnut dans John Owen son voisin et son ami d'enfance ; ce marin est né à Crayfort , dans le comté de Kent ; c'est le plus jeune de vingt-trois enfans , dont il ne reste plus que lui et quatre filles. Son premier mouvement après avoir échappé à un danger

aussi imminent, a été de demander une sainte bible; cela fait son éloge.

Towsey appartient à une famille aisée; et le général Maxwell a été charmé de se trouver à Boulogne pour lui être utile dans cette circonstance.

Rice est né à Londres, et l'on raconte qu'ayant reconnu Bourgain parmi ceux qui venaient le visiter, il s'approcha de lui, lui serra la main avec expression, et lui dit en anglais : *merci*; puis d'un ton plus bas et en baissant les yeux, il ajouta : *Je voudrais bien vous donner quelque chose, mais je n'ai rien au monde.* Et des larmes de reconnaissance venaient appuyer la franchise et la sincérité de ses paroles. Bourgain fut tellement ému, qu'il ne put également retenir quelques pleurs. *J'espère que nous nous reverrons*, lui dit-il, *et que vous mangerez de ma pêche.*

Le 2 septembre eut lieu l'enterrement des soixante-cinq naufragés que l'on avait recueillis sur le bord de la mer; plus de

deux mille personnes accompagnèrent ce convoi, qui était conduit par le consul anglais. Ce cortège imposant annonçait que le malheur efface toutes les fautes, et que les nations diverses se plaisent à honorer la dépouille mortelle de ceux qu'un cruel destin a frappés.

Le lendemain, la mer déposa de nouveau sur le rivage les corps inanimés de trois hommes et d'une femme. Owen, Rice et Towsey reconnurent M. Forester, le second du bâtiment, et le cuisinier. Une cérémonie funèbre eut lieu comme pour les précédens.

— Est-il possible que l'on ait déjà fait douze fois naufrage, comme Owen, et que l'on ne soit point dégoûté de la mer, dit Ernest ?

— Combien je suis peinée pour cette bonne dame Forester, reprit Hortense ! Faut-il que la providence n'ait point sauvé un couple si tendrement uni !

— Pourquoi donc déportait-on ces

malheureuses ? demande madame Blainville.

Les cent-huit femmes condamnées à la déportation , reprit le narrateur , avaient encouru cette peine pour vol ou pour cause de mœurs dissolues , douze de ces malheureuses avaient leurs enfans avec elles ; l'âge des femmes variait de vingt à cinquante ans , celui des enfans de cinq semaines à neuf ans.

Les femmes couchaient trois ensemble dans des hamacs disposés tout le long d'une vaste salle au-dessous du pont ; de trois en trois lits , il y avait une séparation en planches , chaque enfant comptait pour une personne. Une vieille Écossaise maltraitait son petit garçon , âgé de trois ans , de la manière la plus barbare ; toutes les autres se montraient tendres mères ; une d'elles donnait régulièrement chaque jour une leçon d'écriture à son fils , âgé de sept à huit ans. Elles venaient librement sur le pont ; ni le capitaine , ni le chirurgien ,

qui seuls avaient sur elles un droit de police, ne leur imposaient aucune contrainte à cet égard ; si quelqu'une d'entr'elles se mutinait, on l'enfermait pendant plusieurs heures dans une cage de bois exposée sur le pont ; cette loge étroite, semblable à la gaine d'une pendule, était tout juste assez haute pour qu'une femme pût s'y tenir debout sans faire aucun mouvement ; des trous percés au sommet laissaient un passage à l'air extérieur. La cage a été retrouvée avec d'autres débris sur la jetée de Boulogne ; mais il n'y avait point eu de grands sujets de punition, car on n'imposait à ces malheureuses aucune sorte de travail ni de corvée, si ce n'est d'apporter tous les matins leurs hamacs sur le pont, afin de les exposer au grand air quand il faisait beau.

La femme du chirurgien n'adressait jamais la parole à ces femmes, à l'exception d'une seule qui était de Nottingham, âgée de vingt-huit ans, et qui se nommait Poole ; elle se servait d'elle comme de femme de

chambre. Parmi ces condamnées il se trouvait onze catholiques.

Avant de partir du port de Woolwich, l'*Amphitrite* avait reçu la visite de mistress Fry, quakeresse, et de deux autres dames de la même secte. Ces personnes charitables avaient donné à chacune des déportées une Sainte Bible, car presque toutes savaient lire : les voleuses, pendant leur détention à Newgate, avaient reçu, dans l'école de cette prison, un commencement d'instruction. La possession des bibles était pour ces condamnées un don précieux ; elles passaient une partie de leur journée à lire et à coudre. On a trouvé, après le naufrage, un coffre appartenant à l'une de ces infortunées ; il était rempli de vêtemens simples mais propres, et de très bon linge ; la propriétaire de ces effets avait fait une petite provision de passe-lacets en acier, d'aiguilles assorties, d'épingles et de petites pelotes de fil de lin ou de coton.

Owen, en sa qualité de maître d'équi-

page, avait la fonction de hisser le fauteuil dans lequel les dames quakeresses faisaient leurs visites ; elles y sont venues quatre ou cinq fois pendant le séjour du navire à Woolwich. Une des condamnées plus endurcie que les autres, répondait à leurs sages conseils : « Que m'importe la vie éternelle ! je suis lasse de vivre , même dans ce monde ; mon vœu le plus ardent serait que le vaisseau pérît corps et biens , et que nous fussions toutes noyées avec ceux qui nous emmènent. » Les autres femmes se mirent à rire de cette sinistre prophétie qui , quelques jours plus tard , devait s'accomplir.

Une fille de pays de Galles , âgée de dix-neuf ans , ne sachant point parler un mot d'anglais , était le souffre-douleur ; on se moquait de son patois , on lui volait tout ce qu'elle possédait , et lorsqu'on n'eut plus rien à lui prendre , parfois l'une ou l'autre la battait. Aussi ne prenait-elle pas son mal en patience. Assise dès le matin sur le gaillard d'arrière , cette pauvre fille regar-

dait les traces profondes laissées dans la mer par le sillage du vaisseau, et se mettait à pleurer. Pendant plusieurs jours, elle refusa toute autre nourriture qu'une poire ou une pomme et un verre d'eau, qu'on la forçait en quelque sorte de prendre de tems en tems.

Les femmes coupables de vol formaient une classe à part des condamnées pour mœurs dissolues ; les premières étaient les moins traitables et les plus paresseuses. Une fille de quatorze ans, embarquée volontairement, appartenait à l'une de ces misérables : pour suivre sa mère, elle était sortie de l'hôpital, où on la traitait comme phthisique ; elle serait certainement morte en route, si le voyage de l'*Amphitrite* eût dû se consommer.

Trois filles étaient de Worcester ; l'une d'elles, âgée de vingt-trois ans, se distinguait par sa beauté ; on les voyait toujours ensemble, n'ayant que peu et même point de communication avec leurs autres compagnes de captivité. Tous les soirs elles

s'asseyaient sur un banc pour lire la bible, coudre ou chanter; le plus souvent elles chantaient des cantiques, jamais de chansons licencieuses. La mort même ne les sépara point, car elles se tenaient enlacées lorsque les flots les engloutirent, et on les retrouva ainsi lorsque la mer apporta sur le rivage leurs corps inanimés.

Dans le premier moment, la plus grande partie de ces femmes fut loin de soupçonner toute la gravité du péril. On les voyait faire tranquillement leurs paquets, se préparant à descendre dans les embarcations qui, selon elles, devaient les conduire à terre; quelques-unes ne voyaient peut-être dans le choc des élémens qu'un moyen de délivrance. Owen remarquant une jeune fille qui ne se pressait pas de rassembler ses effets, lui en donna charitablement le conseil. « Peu m'importe, mes effets, dit cette fille, une fois que je serai sur le plancher des vaches, je ne manquerai de rien. » Cette sécurité dans le danger était d'autant plus

extraordinaire , qu'avant l'ouragan , presque toutes se montraient craintives à l'excès ; elles tressaillaient au moindre coup de vent , à la moindre secousse , et demandaient si le navire n'allait pas faire capot.

Le capitaine et les gens de l'équipage cachèrent à ces malheureuses jusqu'au dernier moment le funeste sort que chacun allait subir. Elles ne connurent leur cruelle destinée que lorsque la marée haute fit monter les vagues par dessus le pont du vaisseau qui était échoué ; les flancs du navire éprouvaient alors les secousses les plus effroyables. On ne saurait jamais dépeindre tout ce qu'avait d'affreux le cri lamentable que poussèrent à la fois cette centaine de femmes , lorsqu'une vague impétueuse les plongea toutes ensemble dans l'abîme.

— Quel douloureux spectacle en effet ce dut être ! s'écrièrent tous ceux qui écoutaient ce récit.

— Jamais , non jamais , reprit le narrateur , vous ne pouvez vous figurer quelle

horrible angoisse on éprouve à voir des infortunés se débattre contre une mort presque certaine sans pouvoir les secourir. Au moment où nous apercevions ces malheureux en proie au désespoir, nous leur tendions les bras, comme si nous avions pu les sauver; nous les encourageions de nos gestes qu'ils ne voyaient pas, de nos conseils qu'ils ne pouvaient entendre; nous adressions pour eux au ciel les prières les plus ferventes, seul recours dont il nous était permis d'espérer quelque efficacité.

Peut-être le capitaine eût-il pu sauver son équipage, s'il eût consenti au débarquement de ses prisonnières dès qu'il fut échoué; il s'est montré plus sévère que la loi, qui ne les avait pas condamnées à mourir. Mais peut-on l'accuser lorsqu'il a partagé leur sort, lorsqu'il est mort victime d'un devoir trop rigoureux sans doute! Il est possible que son malheur serve d'exemple, et qu'à l'avenir des instructions précises fassent connaître aux officiers char-

gés de semblables missions, qu'il est des circonstances où une force majeure doit faire prêter l'oreille au cri de la nature, sans crainte d'être blâmé.

En récompense du courage et du dévouement que François Hénin a déployé dans cette circonstance, le gouvernement lui a accordé la croix de la légion d'honneur, et ce brave homme mérite d'autant mieux cette honorable distinction, que c'est peut-être la vingtième fois qu'il expose sa vie pour sauver celle de ses semblables.

Ce beau trait de François Hénin, ainsi que la récompense qui lui a été décernée, ajouta le narrateur, rappelle la conduite de Boussard, pilote au port de Dieppe, lequel avait fait vœu de sauver aux dépens de sa propre vie, tous les naufragés auxquels il pourrait être utile, et cela pour rendre hommage aux mânes de son père, qui fut noyé sans qu'on pût le secourir; de sorte que le dévouement de Boussard était une double vertu, puisqu'en servant

si chaudement l'humanité , il payait également un tribut à la piété filiale. Dans le naufrage d'un bâtiment français , à peu de distance des jetées du port de Dieppe , le 31 août 1777, Boussard tint une conduite si admirable , que Louis XVI voulut qu'il lui fût présenté. En le voyant , le monarque dit avec sensibilité : « Voilà véritablement un brave homme ! » Et ce surnom de *brave homme* en resta à Boussard. Le roi lui accorda une gratification de mille francs , et lui fit trois cents livres de rente. Il lui fut décerné une médaille en or , et l'on fit bâtir une maison pour lui et sa famille.

Pendant que les marins de Boulogne cherchaient à secourir les naufragés de l'*Amphitrite* , quarante-cinq bateaux de pêche , du port de Boulogne même , étaient aussi battus par la tempête sur les côtes d'Écosse. Vingt-six d'entr'eux étaient jetés à la côte , et six embarcations entièrement brisées ; deux cents marins , composant les équipages des bateaux échoués , perdaient

à peu près tout ce qu'ils possédaient , et sans l'humanité de la population entière de Newton , tous peut-être auraient perdu la vie. Au milieu de ce désastre , on a surtout remarqué le dévouement d'un officier de la marine royale anglaise , M. Sanders ; il s'élança le premier , et à plusieurs reprises , dans les flots , pour jeter aux naufragés des lignes munies de plomb , au moyen desquelles il parvint à les sauver tous. En récompense de sa généreuse conduite et de ce beau trait d'humanité , le gouvernement français a nommé cet officier membre de la légion d'honneur.

Le narrateur termina son récit par cette belle exclamation : Honneur ! oui , mille fois honneur aux braves gens de toutes les nations qui s'exposent courageusement lorsqu'il s'agit de secourir l'homme en péril ! C'est principalement dans ces cruelles circonstances qu'il serait bien doux pour les âmes généreuses de voir les hommes de tous les pays agir les uns envers les au-

tres comme s'ils ne composaient qu'un peuple de frères !

La relation du naufrage de l'*Amphitrite*, ainsi que le beau trait d'Hénin, de Bousard et de Sanders, avaient intéressé tous les voyageurs du bateau l'*Hirondelle*. On venait de passer le pont de Charenton, et l'on se trouvait alors à la hauteur du Port-à-l'Anglais. Au nombre des personnes qui se rendaient à Choisy, était un habitant de Cherbourg, aussi témoin du naufrage récent d'une frégate française. Encouragé par l'attention que l'on avait prêtée à celui qui venait de parler, il prit la parole à son tour, et raconta cet autre événement.

CHAPITRE II.

NAUFRAGE DE LA RÉSOLUE,

Au port de Cherbourg, le 23 juin 1833.

La frégate *la Résolue* revenait de Flessingue, où elle avait porté des troupes hollandaises, rendues à leur patrie par suite des arrangemens politiques intervenus dans la question de la Hollande; elle était, le 22 juin 1833 au matin, louvoyant dans les eaux de Barfleur pour entrer à Cherbourg. La brise était forte et le vent variait. Le bâtiment faisait peu de chemin, contrarié par le tems et trop peu chargé, car il s'était allégé de tout le poids des vivres consommés depuis son départ: il n'en restait plus à bord que pour quatorze jours. Cette circonstance était défa-

vorable, mais elle ne pouvait faire naître aucune inquiétude ; on forçait de voiles et l'on espérait vaincre la difficulté présente. Cependant le vent changea de direction, quand *la Résolue* approchait de la passe que forment la digue d'un côté, et de l'autre l'île Pelée ; elle fut donc contrainte de passer la nuit hors de l'abri où elle avait espéré se placer.

M. le capitaine de vaisseau Lemaître, qui commandait la frégate, se décida à se tenir à vue des feux de la côte, pour être tout prêt, au point du jour, à gagner le port ; mais la brume survint et le contraignit à s'éloigner des attérissages de Cherbourg. Il courut environ dix-huit milles au large jusqu'à minuit ; puis il vira de bord pour regagner la terre, dont il voulait être à trois ou quatre lieues quand le jour lui permettrait de naviguer avec plus de sécurité à l'approche des passes. Le capitaine se croyait en sécurité, et tout devait le lui faire croire ; il s'estimait bien loin

de terre, et nul à bord ne soupçonnait qu'il en fût autrement, quand une horrible secousse ébranla la frégate, qui s'arrêta tout d'un coup. M. Lemaître était dans son hamac : l'effet du choc fut de l'en arracher et de le jeter sur le plancher de sa chambre. Relevé de sa chute, sa première pensée fut que *la Résolue* venait de démâter d'un de ses mâts principaux. Il arriva bientôt sur le pont ; tous les mâts étaient debout ; mais la frégate était immobile ; elle était échouée, elle était à la côte. Jugez du désespoir de l'officier, dont une cause qu'il ne peut comprendre, une force majeure qu'il n'a pu soupçonner, viennent de tromper si cruellement les prévisions ! Il voulut faire culer son bâtiment, et commanda en conséquence la manœuvre qui change complètement la direction des voiles, et leur fait prendre le vent de manière à forcer le navire à marcher à reculons : manœuvre vaine, la frégate avait des roches derrière elle comme devant.

Alors toutes les voiles furent carguées , serrées , pliées , afin que l'action du vent s'annulât le plus possible. L'ancre de tribord (le côté droit) fut mouillée, pour retenir la frégate dans le cas où l'effet de mer soulevé par la brise , serait de faire flotter le bâtiment. La chaloupe fut promptement mise à l'eau, le capitaine voulant qu'on élogeât une seconde ancre. Mais la mer devenait très mauvaise; le vent avait acquis en peu d'instans une force très grande; il fallut renoncer à cette opération et attendre l'évènement, en prenant toutes les mesures prudentes pour mener aux meilleures fins possibles un naufrage qui pouvait être terrible.

M. Lemaître fit tirer quelques coups de canon de détresse, annonçant ainsi à la rade et au port de Cherbourg le malheur arrivé à *la Résolue*, et demandant des secours. Peu d'instans après, une embarcation montée par d'intrépides matelots , aborda la frégate; elle venait d'un des vil-

lages voisins du cap Lévi, où l'on se trouvait échoué; elle était amenée par le maire du village et de courageux habitans, qui, avertis du péril que couraient des marins leurs frères, s'étaient hâtés de venir à leur aide. Des chaloupes de la division avaient été envoyées de suite par M. l'amiral de Mackau; le bateau à vapeur *le Rameur* avait été expédié aussi par le préfet maritime, avec un petit bâtiment de transport: tout fut inutile. Le vent avait encore fraîchi, les embarcations ne purent accoster *la Résolue*, elles se compromettaient beaucoup en luttant contre les vagues; M. Le maître leur donna l'ordre de doubler le cap Lévi et d'aller s'abriter dans l'anse de la Mondrée.

Diminuer la hauteur de la mâture, et par conséquent la prise du vent sur le bâtiment, en calant ses mâts de perroquets, fut un des soins du capitaine; il songea à faire des béquilles à la frégate avec ses mâts de rechange et ses basses vergues, pour

la soutenir du côté où elle penchait à mesure que la marée descendait ; il n'en eut pas le tems. L'eau manqua aux flancs du bâtiment, qui, pesant de tout son poids sur les roches au milieu desquelles il avait été jeté par le courant, brisa les pièces principales de sa carène, qui sont dans la construction d'un vaisseau ce que les vertèbres sont dans la charpente du corps humain.

Il n'y avait plus d'espoir de sortir de ce lit fatal qui retenait la frégate; en vain un équipage dévoué, intelligent, avait fait des efforts inouïs ; en vain tout ce que l'imagination d'officiers instruits et pleins d'expérience peut concevoir de moyens ingénieux avait été essayé, *la Résolue* était clouée aux rochers du cap Lévi, et un miracle seul pouvait l'en arracher. Ce miracle, le ciel le devait peut-être à un capitaine, à des officiers, à des maîtres, à des matelots qui avaient tant souffert pendant la croisière de Hollande dans la Manche,

si dure, si fatigante; il ne le fit pas pourtant. « Travaillons à sauver l'armement, du moins, si nous ne sauvons pas la frégate, dit tristement M. Lemaître; portons à terre tout ce que nous y pouvons porter. Voilà là-bas une roche où il ne sera pas impossible d'aborder, qu'elle devienne notre magasin général; que les embarcations nous fassent pont d'ici là. Faites-y partir une section de matelots avec un officier, pour dresser une tente sous laquelle on déposera ce que nous retirerons de *la Résolue*. Allons, de l'activité et de la prudence. Que personne ne s'expose inutilement; que nous n'ayons pas de larmes à verser sur la mort d'un homme; c'est bien assez que nous ayons à gémir sur la perte de notre pauvre bâtiment. »

Le commandement fut ponctuellement observé; le pont de bateaux et la tente se dressèrent en une demi-heure. Alors on débarqua les menues armes, pierriers, espingoles, fusils et pistolets. Tout ce que

la *Résolue* renfermait de plus précieux instrumens propres à la navigation, et en autres objets d'une certaine valeur, fut aussi transporté sur la roche. Les effets des matelots furent préservés de même, et dans cette partie du déménagement de la frégate comme dans l'autre, le plus grand ordre fut observé. Ce n'était point un *saute qui peut !* ou une déroute dont le danger s'accroît par la peur ; tout fut fait vite, mais avec ce calme qui caractérise les marins. Chaque section de compagnie, conduite par un officier, traversait le pont pour aller à la roche, et quand les hommes avaient déposé sous la tente leurs sacs, rangés comme ils auraient été dans les bastingages ou les coffres, ils revenaient travailler à bord.

S'adressant plus particulièrement à Ernest et à Hortense, le narrateur leur dit : vous avez vu aux alentours d'une fourmil- lière deux rangées de fourmis aller et venir sans se croiser, sans se gêner, sans se heur-

ter , portant des fardeaux ou courant en chercher : ce spectacle peut vous donner une idée de celui que présentaient les marins de *la Résolue* , allant de la frégate à la roche , de la roche à la frégate , faisant la chaîne sur le pont que la lame soulevait , agitait , menaçait sans cesse de destruction , et dans tout cela , pas une parole trophaute , pas un murmure surtout. Tous les matelots avaient la tristesse au cœur ; ils plaignaient le capitaine , dont la responsabilité était là si terriblement engagée ; ils pleuraient la frégate qu'ils aimaient , parce que le matelot , même celui qui est peu marin , aime son navire comme un cavalier aime son cheval ; mais pas un n'accusait M. Lemaître , pas un n'écoutait la fatigue et le besoin de manger , qui le pressait pourtant !

La matinée du 23 avait commencé depuis bien long-tems , quand le commandant fit faire une distribution de vivres pour le déjeuner. Le repas se fit avec au-

*

tant d'ordre que si la frégate avait été mouillée paisiblement en rade; il n'y eut ni une goutte d'eau-de-vie, ni un quart de vin de consommé de plus qu'à l'ordinaire : les têtes restèrent saines, et les bras reprirent un peu de leur vigueur. Les travaux recommencèrent; des matelots des bâtimens en rade, vinrent en ce moment aider l'équipage. Leur présence, qui aurait pu être utile si la mer avait été plus humaine, pouvait devenir funeste; ils venaient se mettre loyalement dans le danger, sans pouvoir en préserver l'équipage de *la Résolue*. L'observation en fut faite à M. Lemaître par le chef des villageois voisins du cap Lévi : « La mer est abominable, et il ne faut pas garder tant de monde à bord, dit ce brave homme; votre débarquement va devenir impossible tout-à-l'heure que le vent et le courant seront d'une force terrible; débarrassez-vous, commandant, je crois que vous ferez bien. »

M. Lemaître, que l'espoir de préserver

la frégate soutenait encore par intervalles, résista d'abord aux avis du maire ; mais bientôt il reconnut la justesse de ses conseils ; il renvoya donc les corvées de la rade. Les momens étaient précieux, il fallait se hâter : les embarcations débordèrent et s'éloignèrent. « Faites embarquer nos gens, maintenant, dit le capitaine, et tout de suite » Pour la première fois M. Lemaître ne fut point obéi : on ne bougea point ; personne ne voulait quitter la frégate ; cette séparation coûtait trop aux matelots et aux officiers.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Ernest, comprend-on une telle affection ? comment peut-on prendre un tel attachement pour un bois inerte, sur lequel on a souvent beaucoup souffert ? moi, j'abandonnerais bien vite notre maison pour peu qu'elle menaçât de s'écrouler.

— C'est que, pour le marin, reprit le narrateur, ce bois n'est pas inerte ; c'est que le vaisseau est un être animé pour ce-

lui qui le monte; c'est que c'est quelque chose de plus intime que la maison à terre; c'est que là sont, avec la demeure, les souvenirs et le pavillon.

M. Lemaître fut obligé de prier, et enfin d'ordonner impérieusement, en promettant de s'en aller aussi, lui, dans le dernier canot. Le départ s'effectua; les vagues furieuses battaient la côte et les canots; deux embarcations, en arrivant près de terre, furent remplies d'eau; les hommes qu'elles portaient allaient périr, quand le dévouement de marins déjà arrivés les sauvèrent: ils firent la chaîne et se passèrent ainsi les naufragés.

Le capitaine et le lieutenant étaient restés les derniers à bord de *la Résolue*, ils partirent à leur tour, mais la mer était dans un tel état, qu'il n'y avait plus moyen de débarquer. Leur embarcation resta donc, retenue par un cordage léger amarré à la frégate, entre les brisans et le navire, attendant une circonstance favorable pour

aborder la terre. Ils demeurèrent là vingt minutes environ, après lesquelles ils se hasardèrent à chercher un chemin entre des rochers. Et qui leur servit de pilote dans ce trajet difficile? ces marins venus à bord de *la Résolue* aux premiers coups de canon de détresse, ce maire qui n'avait pas quitté la frégate, habiles gens connaissant bien les localités, mais qui jouaient courageusement leur vie pour préserver celle des officiers supérieurs du bâtiment perdu!

M. Lemaître atteignit enfin l'anse de la Mondrée. A peine y fut-il parvenu, qu'il s'assura si personne n'avait péri dans ce désastre; ensuite il fit faire une distribution de biscuit échappé au naufrage; puis il embarqua sur le bateau à vapeur les hommes qu'il jugeait inutile de garder avec lui; et avec ceux qu'il conserva, il travailla au sauvetage des objets restés à bord.

« Adieu donc, pauvre frégate! s'écria un vieux marin qui ne l'avait pas quittée

depuis vingt-deux ans qu'elle datait de sa construction. Je suis monté à bord en 1812, nous disait-il, lorsqu'elle descendit des chantiers de Gênes; elle s'appelait *la Dryade*; c'était donc une nymphe de Napoléon, de ce héros qui alors gouvernait la France. A la restauration elle prit le nom de *la Fleur-de-lys*; je me trouvais encore fier d'être en compagnie des armes de France. Depuis la révolution de 1830, elle avait été baptisée du nom de *la Résolue*. Pauvre frégate ! il faut te quitter, il n'y a pas de résolution qui tienne ! Le destin a donc voulu que l'ancienne *Fleur-de-lys* vint périr au port où la royauté de Charles X a fini !

Le narrateur terminait son récit, en même tems que le bateau à vapeur abordait au petit port de Choisy-le-Roi. Madame Blainville débarqua avec sa petite famille, après avoir dit un adieu particulier aux deux historiens de *l'Amphitrite* et de *la Résolue*, qui avaient fait paraître si court

à tout le monde, le trajet, d'ailleurs fort agréable, que tant de Parisiens se plaisent à faire en partie de plaisir dans les beaux jours d'été, en s'embarquant ainsi le matin pour aller dîner dans la jolie petite ville de Choisy, d'où il n'est pas moins charmant de revenir le soir à la fraîche à bord de *l'Hirondelle*.

La mère de famille serra tendrement la main à la vieille villageoise. Adieu, ma bonne, lui dit-elle, j'aime les personnes sensibles; je conserverai le souvenir de celle qui a fait preuve de sentiment en donnant un soupir et des larmes à la mémoire de la pauvre Brigitte.

CHAPITRE III.

NAUFRAGE DU VAISSEAU LE VENGEUR ,

Sur l'Océan, au milieu d'un combat, le 1^{er} juin 1794.

A son arrivée chez le capitaine Durfort , la petite famille n'eut rien de plus pressé que de citer les histoires intéressantes racontées sur le bateau à vapeur. Parler de naufrages à un vieil officier de marine , c'était , comme on dit vulgairement , lui faire venir l'eau à la bouche , et le mettre en goût d'en raconter où il avait pu figurer lui-même.

Mes enfans , leur dit-il , je vais vous parler d'un naufrage en pleine mer et au milieu d'un combat ; c'est un fait des plus glorieux pour la marine française ; il a eu lieu sous mes yeux , car je me trouvais avec l'amiral Villaret à bord du vaisseau *la Montagne*.

Vers le milieu de mai 1794, on fit avancer sur l'Océan une escadre destinée à protéger l'arrivée d'une flotte américaine apportant du blé dans nos ports, flotte que les Anglais s'étaient vantés d'intercepter, et qu'ils convoitaient avec toute l'activité qu'on leur connaît.

Le premier juin, les bâtimens américains apparaissent. Les armées navales de la France et de l'Angleterre étaient en présence, et dans cette journée mémorable se livra le combat le plus opiniâtre dont les annales de la marine fassent mention; ce ne fut pas seulement du courage que l'on déploya de part et d'autre, ce fut de la fureur; c'était à la lettre Rome et Carthage aux prises, et jurant l'un et l'autre de s'exterminer. Nous comptons à bord de *la Montagne* trois cents hommes tués ou blessés; la coque du bâtiment avait reçu plus de deux cents boulets; la dunette était percée de toutes parts; les agrès et les voiles étaient criblés. Mais les Français sont

comme les cailloux, plus on les frappe, plus ils rendent de feu. De notre côté nous foudroyions aussi l'ennemi, car trois de ses vaisseaux étaient coulés bas.

La canonnade avait entr'ouvert un des nôtres, le vaisseau *le Vengeur* réunissait la double horreur d'un naufrage certain et d'un combat à outrance. Il était monté par des hommes doués de cette intrépidité qui fait braver les plus grands périls? une sorte de philosophie guerrière avait saisi tout l'équipage. Les Anglais cernaient ce vaisseau, et criaient à l'équipage de se rendre. Se rendre!!! ah! l'âme du soldat français s'élève et devient plus énergique, plus exaltée, en raison des dangers : la passion de la gloire l'électrise au milieu des revers comme elle l'encourage le jour d'une victoire.

Cependant une foule de pièces d'artillerie continue à tonner sur *le Vengeur*; ses mâts sont rompus, ses voiles sont déchirées, des membrures de ce vaisseau cou-

vrent la mer..... Tant de courage , tant d'efforts surnaturels vont-ils donc devenir inutiles , et des marins français vont-ils donc transiger avec leurs ennemis ? « Venez » à nous , braves marins , leur crie-t-on de » toutes parts ; rendez-vous , il en est » tems. » Mais nous avons eu aussi notre Cambronne , qui a su répondre : « La marine française meurt et ne se rend pas ! »

Plusieurs heures de combat n'ont pas épuisé le courage de ces braves , ils combattent toujours avec acharnement , et déjà le vaisseau fait eau de toutes parts , que l'ennemi n'en reçoit pas moins leurs derniers boulets.

L'Anglais croit alors s'emparer de l'équipage..... mais une résolution ferme a succédé à la chaleur du combat ; officiers et soldats montent sur le pont ; les blessés y sont portés par ceux que le canon a épargnés ; tous les pavillons , toutes les flammes sont arborés entre les mains de ces hommes intrépides , qui les agitent aux cris re-

doublés de *Vive la France!* c'est le spectacle touchant et animé d'une fête civique, plutôt que le moment terrible d'un naufrage.

Au bruit unanime de ce dernier adieu à la patrie, le vaisseau descend majestueusement au fond des abîmes.... Les braves qui le montaient ont disparu pour jamais, que l'air retentit encore des cris d'une passion dominante pour la gloire, passion des grandes âmes et devant laquelle s'efface jusqu'à l'horreur même de la mort.

— Quel héroïsme! quelle sublimité! s'écria Frédéric, pourquoi faut-il que de tels hommes périssent!

— Ne plaignons pas les marins du *Vengeur*, reprit M. Durfort; non, ne les plaignons pas; en mourant ainsi pour la patrie, ils ont illustré leur trépas. Honorons leur mémoire, célébrons leurs vertus! qu'à nos mâles accens, les ombres de ces vaillans guerriers se réjouissent encore au fond du tombeau creusé par leur courage dans l'a-

bîme des mers. Quand on confie ses destinées à cet élément terrible, il est beau du moins d'y mourir en s'immortalisant. »

La convention nationale décréta que l'on suspendrait à la voûte du Panthéon un vaisseau qui serait l'image du *Vengeur*, et que le nom des braves qui composaient l'équipage serait inscrit sur une colonne. Il fut décrété en outre, que la patrie prendrait soin des veuves et des orphelins. C'est par de tels honneurs qu'on perpétue le souvenir des grandes actions, et que l'on jette dans les cœurs des semences de courage et de vertu.

— Mon père, dit Frédéric, moi qui me destine à la marine, c'est avec un plaisir indicible que je vous entends raconter de si glorieux faits.

— Jeune homme, reprit un ami de M. Durfort, puisque cela est ainsi, je vais, si l'on veut bien me le permettre, vous entretenir d'un brave qui, à trente ans, a su rendre son nom à jamais recomman-

dable parmi les marins. Il s'agit de l'enseigne de vaisseau Hyppolite Bisson, qui, attaqué à l'île de Stampalie par une bande de pirates bien supérieure à son équipage, et après avoir soutenu quelque tems le combat le plus inégal, détruisit une grande partie des forbans qui l'assaillaient, en mettant le feu aux poudres, et faisant sauter la prise qu'il commandait : c'est encore un naufrage au milieu d'un combat.

Chacun prêta la plus grande attention au récit du nouvel orateur.

CHAPITRE IV.

EXPLOSION DU BRICK LE PANAYOTI,

Sur les côtes de la Grèce, le 5 novembre 1827.

Dans le mois d'octobre 1827, la corvette française *la Lamproie* chassa et prit sur les côtes de Syrie le brick *le Panayoti*, pirate grec, ayant soixante-six hommes d'équipage. Ce pirate, conduit d'abord à Alexandrie, fut reconnu par plusieurs bâtimens marchands pour les avoir pillés, les uns à Scarpento, d'autres sur la côte de Caramanie.

La frégate *la Magicienne*, partant d'Alexandrie pour venir à Smyrne, prit à bord l'équipage du pirate, moins six hommes qu'on y laissa; elle y mit pour commandant M. Bisson, enseigne de vaisseau, et

quinze hommes de son bord, et rentra dans l'Archipel avec le brick grec. Le 4 novembre, dans la nuit, les deux bâtimens se séparèrent; le mauvais tems survint, et la prise fut obligée de relâcher à l'île de Stampalie.

Deux des Grecs restés à bord parvinrent à tromper la vigilance des sentinelles et à se sauver à terre. Cette circonstance engagea plus impérativement encore le commandant à se mettre sur ses gardes; car, ayant servi long-tems dans la station, il n'ignorait pas que toutes les îles de l'Archipel fourmillent de pirates qui maîtrisent partout quelques pauvres villages dont les habitans n'osent pas même les dénoncer à cause de la solidarité et de l'organisation que tous ces pirates ont établi entr'eux. Bisson et ses quinze hommes se préparèrent à une défense vigoureuse. Cet officier trouvant de la détermination chez le pilote Tremin-tin, qui lui servait de second, ils résolurent ensemble que le survivant ferait sauter

le bâtiment , si les pirates parvenaient à s'en rendre maîtres.

Le 5, à dix heures du soir, deux grandes tartanes chargées de soixante à quatre-vingts hommes chacune , vinrent avec furie attaquer ces quinze Français. Les pirates abordèrent le brick par l'avant : après la plus vive résistance que M. Bisson dirigeait avec le plus grand courage , neuf des Français furent tués , et le pont envahi. M. Bisson, blessé grièvement lui-même, parvint à se tirer du milieu des pirates ; il se jeta dans la chambre où les poudres avaient été disposées, et ordonnant au pilote qui combattait encore sur le pont, d'avertir les Français qui survivaient de se jeter à la mer, il s'écria : « Adieu , pilote , voilà le moment de nous venger. » Puis mettant le feu aux poudres, il se fit sauter. Le pilote Tremintin, fidèle à son serment, sauta avec le brick ; mais, plus heureux que son brave capitaine, il fut jeté sans connaissance sur le rivage, ayant un pied

fracassé et le corps meurtri. Les quatre matelots français qui s'étaient jetés à l'eau à son commandement, arrivèrent à terre sans blessures graves. Le lendemain matin, on retrouva gisant sur le rivage le corps de trois Français, et soixante-dix cadavres grecs qui attestaient que la résolution héroïque du brave Bisson avait eu son plein effet.

— Quel courage ! quelle abnégation de soi-même ! dirent les jeunes auditeurs. Que devint ensuite le brave Tremintin ?

— Voici comment il nous l'a appris lui-même, continua le narrateur, en lisant le fragment du rapport adressé par le pilote au chef de l'escadre française dans les parages grecs :

« Dans la nuit du 4 au 5 novembre, le mauvais tems nous ayant séparés de la frégate, le capitaine se détermina à chercher un abri contre le vent, et fit route en conséquence pour l'île de Stampalie. A deux heures moins un quart, arrivé à la pointe

de l'île, deux des prisonniers de guerre se sont jetés à la mer pour gagner le rivage. Le 5, à huit heures du matin, nous avons mouillé dans une petite baie, située à trois milles de la ville de Stampalie. Le même jour, M. le capitaine Bisson fit charger nos quatre canons, tous nos fusils, et fit monter sur le pont tous les sabres. Aucune bonne disposition ne fut négligée pour repousser les pirates, qu'il supposait pouvoir venir nous attaquer à l'instigation des deux Grecs échappés.

» A six heures du soir, le capitaine fut prendre un peu de repos. Avant de me laisser, il me dit : « Pilote, si nous sommes attaqués par les pirates, et qu'ils réussissent à s'emparer du bâtiment, jurez-moi de mettre le feu aux poudres, si vous me survivez. » Je lui promis de remplir fidèlement son intention.

« A dix heures du soir, nous aperçûmes deux grandes tartanes doubler une pointe de roches, les hommes d'équipage

se mirent aussitôt à pousser des cris; chacun de nous se mit sur-le-champ à son poste de combat. Le capitaine Bisson monta sur le beaupré pour mieux observer les tartanes qui se dirigeaient sur notre avant, en voguant avec force; le capitaine les fit héler plusieurs fois: enfin, les voyant à demi-portée de fusil, il nous donna l'ordre de tirer, et tira lui-même son fusil à deux coups; elles nous répondirent par une vive fusillade. Une des tartanes nous aborda presque aussitôt par dessous le beaupré, et l'autre par la joue de babord. Plusieurs des nôtres avaient déjà succombé; en un instant, malgré tous nos efforts et ceux de notre brave capitaine, plus d'une cinquantaine de Grecs furent sur notre pont; plusieurs d'entr'eux s'affalèrent dans la cale et dans les autres parties du bâtiment, pour piller. Je combattais en ce moment à tribord, près du capot de la chambre. Le capitaine qui venait du gaillard d'avant et qui était couvert de sang, me dit : « Ces brigands

» sont maîtres du navire, la cale et le pont
» en sont remplis; c'est là le moment de
» terminer l'affaire. »

» Il s'affala aussitôt sur le tillac de l'avant-chambre, qui n'était que trois pieds au-dessous du pont et où étaient les poudres, il tenait cachée dans sa main gauche une mèche; dans cette position, il avait le milieu du corps au-dessus du pont. Il me donna l'ordre d'engager les Français encore en vie de se jeter à la mer; ensuite il ajouta, en me serrant la main : « Adieu, » pilote, voilà le moment de nous venger, » je vais tout finir. » Peu de secondes après, l'explosion eut lieu et je sautai en l'air.

» Étant arrivé à terre, presque mourant et gissant sur le sable, sans secours, je ne saurais dire comment j'y suis arrivé; ce n'est que par un effet de la puissance divine : dans cet état, un des pirates échappé au désastre, me mettant un poignard sur le cœur, me dévalisa de tout ce que j'avais,

et notamment de la montre du brave capitaine Bisson, qu'il m'avait confiée.

« Enfin, des hommes envoyés par le gouverneur de l'île pour faire la recherche des malheureux qui auraient pu gagner le rivage, m'ont enlevé et conduit chez lui à deux heures du matin du 6. Les matelots qui ont survécu, sont les nommés Hervy, Leguillon, Bouisson et Carsoule; ils ont combattu en braves, et ne se sont jetés à la mer qu'au dernier moment et sur mon ordre précis. »

— Pauvre Tremintin ! dit avec l'accent de la plus vive sensibilité madame Blainville, s'il a une mère, une épouse, combien elles doivent d'actions de grâces à la providence qui l'a sauvé ! Cet homme a bien raison, quand il reconnaît qu'échapper à un tel événement est un effet de la puissance divine.

Le roi Charles X, continua le narrateur, s'est empressé d'admettre ce brave parmi

les membres de la légion d'honneur. En outre, un de nos peintres les plus distingués, M. Gudin, a été chargé de retracer la vaillante conduite de Bisson, qui peut être justement comparée à tout ce que nos annales contiennent de plus remarquable en héroïsme et en dévouement.

M. Durfort savait que celui qui venait de faire ce récit était un ami de M. de La Roche-Poncié, oncle d'Hyppolyte Bisson; il l'engagea à donner sur le jeune marin les détails particuliers qui pouvaient être à sa connaissance, persuadé du plaisir que cela ferait à l'auditoire.

S'empressant d'accéder à ce vœu, le narrateur ajouta ce précis succinct:

C'est par erreur que divers publicistes ont indiqué le port de Lorient comme le lieu où Hyppolite Bisson reçut le jour: cet officier est né dans la petite ville de Guemené, département du Morbihan, le 3 février 1796. Il perdit sa mère dès son enfance; il eut le bonheur d'en retrouver

*

une non moins tendre dans la fille du comte de la Roche-Poncié , ancien mousquetaire et chevalier de Saint-Louis , de ce digne homme qui fit inscrire avec lui ses dix enfans , cinq garçons et cinq filles , comme ôtages de Louis XVI , et qui , sous le régime affreux de la terreur , combattit vaillamment avec ses cinq fils pour le rétablissement de la monarchie en France. C'est dans le sein de cette respectable famille si dévouée à ses rois , que Hyppolite Bissou fut formé aux sentimens d'honneur qui l'ont illustré. Après ses premières études , il entra à l'école spéciale de marine créée à Brest dans l'enceinte du vaisseau *le Tourville* : laborieux autant qu'assidu aux différens exercices , il réunit bientôt la théorie à la pratique , et acquit cet esprit d'ordre , ces principes de discipline et de subordination , ce sang-froid , cette sûreté de jugement , cette rapidité de coup-d'œil dont il donna tant de preuves à bord des vaisseaux du roi. Nommé élève de

première classe, après un examen public, sévère et brillant, Bisson servit long-tems en cette qualité; il obtint le brevet d'enseigne le 1^{er} mars 1821, parcourut les mers de l'Inde, visita les côtes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie. Plein de zèle, de dévouement, il joignait l'expérience à l'énergie : cité pour ses vertus sociales, il l'était aussi pour ses vertus militaires; on disait de lui : c'est un excellent camarade, un officier distingué. Il avait l'esprit orné, aimait l'étude, qu'il cultivait au milieu des fatigues et des dangers de la mer; passionné pour la gloire, il la rêvait sans cesse, et la réalisa bientôt. Le fait d'armes où il a trouvé le trépas, lui a mérité le surnom de *d'Assas de la marine française*.

Tout ce que les jeunes gens venaient d'entendre raconter, les avait intéressés au suprême degré. Frédéric bouillait d'ardeur à ces récits qui enflammaient son imagination; il se voyait déjà sur un vaisseau, comme Hyppolite Bisson, et comme

ce jeune héros, il brûlait du désir de trouver aussi l'occasion de se distinguer par quelque belle action. M. Durfort était dans le ravissement des nobles dispositions d'un tel fils. Il annonça à ses jeunes hôtes que le lendemain il leur ferait connaître les cruelles vicissitudes de cinquante-trois émigrés français jetés par une tempête sur les côtes de France, et qui pendant quatre années consécutives se trouvèrent constamment placés entre la vie et la mort.

CHAPITRE V.

LES NAUFRAGÉS DE CALAIS,

En novembre 1795.

Aussitôt après le déjeuner, M. Durfort jaloux de tenir la parole qu'il avait donnée la veille, alla à sa bibliothèque, d'où il sortit un volume de l'*Histoire des Émigrés français*, et il lut ce qui suit :

Le 12 novembre 1795, M. le duc de Choiseul s'embarqua au port de Stades, en Angleterre, pour se rendre aux Indes orientales avec sa légion d'hussards, composée en partie d'émigrés, parmi lesquels étaient des officiers distingués et des premières maisons de France, tels que MM. de La Rochefoucauld, de Montmorency, de

Boisgelin , de Caumont , de Vaudreuil , etc. Ils montaient des vaisseaux portant pavillon danois. M. le comte de Vibraye , petit neveu du célèbre de Malesherbes , défenseur de Louis XVI , s'y trouvait comme passager.

Au milieu de la seconde nuit , survint une horrible tempête qui fit dévier les vaisseaux de leur route , et trois d'entr'eux échouèrent. Un grand nombre de naufragés furent noyés ; ceux qui échappèrent ignoraient où leurs bâtimens avaient touché , et s'ils n'étaient pas sur un rocher au milieu de la mer. Dès que le jour parut , les matelots reconnurent la côte de Calais.

Une idée terrible frappa sur-le-champ les émigrés ; ils étaient proscrits dans leur patrie , la mort seule se présentait à leur esprit ; ils devaient la trouver dans les flots ou la subir sur le rivage. Quatre gentils-hommes , dont l'un était neveu du comte de Montlosier , unis d'une étroite amitié ,

prirent la résolution fatale de mettre eux-mêmes fin à leur vie, plutôt que de la perdre sous le plomb meurtrier des républicains : ils s'embrassèrent, firent le signe de la croix, enlacèrent leurs bras, et se précipitèrent ensemble dans la mer.... Ils furent engloutis !

— Ah ! mon Dieu ! s'écrièrent les petits auditeurs, quelle triste destinée ! Que vont devenir leurs compagnons d'infortune ?

— Rassurez-vous, mes enfans, reprit M. Durfort, l'élément en fureur ne sera point leur tombeau. Le rivage se couvrit de spectateurs disposés à porter secours aux naufragés ; on était d'autant plus ému de leurs dangers, qu'on avait vu l'action désespérée des quatre jeunes émigrés, et qu'on avait compris les motifs de leur désespoir. Les généreux habitans de Calais sauvent le reste des équipages ; ils eussent voulu soustraire leurs compatriotes à toute persécution ; mais ces infortunés furent aussitôt saisis et conduits

dans les prisons de la ville , au nombre de cinquante-trois , sans égard pour la vieillesse ou pour le jeune âge , car parmi eux se trouvaient des octogénaires , et deux frères , nommés Vitoux , dont l'un avait quinze ans et l'autre était dans sa onzième année.

Le commandant du département consulta le Directoire ; le Directoire répondit que les étrangers devaient être traités comme prisonniers de guerre , et les Français comme émigrés pris les armes à la main. Traduit successivement devant deux commissions militaires , M. le duc de Choiseul parla à ses juges avec noblesse et dignité : « Quand je ne serais pas investi » de l'inviolabilité sacrée que tous les pays , » toutes les nations , jusqu'aux plus sauvages , ont accordée aux naufragés , leur » dit-il , je ne m'en présenterais pas moins » devant vous avec une entière confiance. » Banni de ma patrie , je n'ai point violé » ses lois ; forcé de me soustraire aux poi-

» gnards des assassins, en septembre 1792,
» le règne de sang qui a désolé la France
» m'a rendu orphelin. Les échafauds de
» Robespierre ont été arrosés du sang de
» mon père et de mes parens les plus
» chers : ma mère est morte de douleur.
» Il me reste, en France, deux enfans
» privés de leur héritage. Eh bien ! ce
» cœur, brisé par de si grands malheurs ,
» n'a jamais oublié qu'il était Français :
» j'allais chercher l'existence dans les con-
» trées les plus éloignées ; j'allais sur un
» vaisseau neutre, investi de l'inviolabilité
» attachée à la neutralité ; j'allais avec la
» stipulation formelle de ne pouvoir être
» employé contre la France. La peine de
» rompre son bannissement, je le sais,
» c'est la mort. Mais certes, on ne peut
» dire, ni croire qu'un naufragé ait rompu
» son ban, en abordant sur des débris et
» à la nage, une plage où il a été jeté par
» la tempête. Le droit de l'humanité, et

» les lois de toutes les nations sont en notre
» faveur. Nous n'avons pas été pris, nous
» n'avons pas été saisis, mais nous avons
» été recueillis par bienfaisance, par géné-
» rosité, nous sommes tous naufragés. Les
» malheureux sont sacrés. Cette loi, écrite
» dans le cœur de tous les hommes, fut
» faite pour les victimes des vents et des
» flots; elle ordonne de rendre ce qui était
» livré par la fureur des vagues... Le but
» de notre voyage était les Grandes-Indes.
» Aucune loi ne peut donc nous atteindre,
» et nous sommes sous la meilleure des
» protections, celle de la générosité fran-
» çaise et du droit des gens. »

MM. Bachelard, Morgan, Prugnon avocats, se constituèrent les défenseurs des naufragés; et parmi les hommes généreux qui prirent un vif intérêt à leur sort et déployèrent un noble courage pour les sauver, on cite entr'autres M. Gosse, alors accusateur public au tribunal criminel de Saint-Omer,

M. Desprès, avocat de Douai, et M. Dufaux, conseiller à la Cour Royale de la même ville.

Les militaires français entendirent le langage de l'honneur; les deux commissions ne voulurent point condamner des malheureux qui ne se trouvaient pas dans les cas prévus par les lois : la première déclara purement et simplement son incompetence; la seconde les renvoya devant les tribunaux de leurs domiciles respectifs qui les acquittèrent.

— Ah! nous respirons! dirent spontanément Ernest et Hortense.

— Ne vous livrez pas encore à la joie, reprit M. Durfort; car le Directoire, acharné contre l'émigration, déféra ces jugemens au Corps Législatif, et deux années s'écoulèrent avant qu'on s'occupât de ces naufragés toujours retenus dans les prisons.

Aussitôt que le roi d'Angleterre fut instruit du naufrage de ces émigrés, il en-

voya auprès du gouvernement français deux commissaires chargés de les réclamer comme troupes à son service. Ces commissaires étaient M. Bird, parent du duc de Portland, alors ministre, et M. Butler, dont le fils devait plus tard se faire honneur de servir sous les drapeaux français dans la garde royale. Si ces envoyés ne réussirent pas dans leur mission, ce ne fut pas faute du zèle et de la persévérance de leurs démarches.

Enfin, le 18 juillet 1797, le conseil des Cinq-Cents entendit le député Jourdan (des Bouches-du-Rhône), parlant au nom d'une commission chargée d'examiner cette affaire : « Chez les peuples civilisés, disait-il, la guerre est une lutte généreuse, et non un cours d'assassinats. L'ennemi vaincu et désarmé est fait prisonnier de guerre. L'ennemi livré par la tempête ou par un accident naturel commun à tous les partis, est rendu à la liberté; il est absous par le malheur. Le vainqueur

» rougirait d'un succès qui n'est pas dû à
» sa vaillance ; il se couvrirait d'opprobre
» s'il livrait à l'échafaud le coupable même
» que les élémens ont sauvé et jeté nu
» dans ses bras. Ni les fureurs réciproques
» de la guerre civile, ni les lois révolutionnaires,
» ni les ordres du ministère,
» n'auraient dû empêcher la loyauté française
» de rendre le lendemain à la mer
» apaisée ce que les flots irrités lui avaient
» apporté la veille.....

» Dans les délits politiques, plus encore
» que dans les délits naturels, toute
» faveur est due à l'accusé ; et l'on conçoit
» à peine les longues rigueurs qui ont
» suivi le jugement de Calais. Nos frontières
» sont humides de sang ; évitez, s'il
» se peut , d'en répandre encore. En vain,
» représentans du peuple, vous presserait-on
» d'ordonner le supplice de ces
» malheureux sur les sépulcres de tant de
» victimes de la guerre civile, malgré un
» jugement d'absolution. Seriez-vous plus

» terribles que des juges militaires, et plus
» inclémens que la tempête?

» Il vous était réservé d'acquitter à cet
» égard le vœu de l'humanité et de la po-
» litique; il vous était réservé de rendre
» cet éclatant hommage au droit des gens,
» à la civilisation de l'Europe, et, par ce
» généreux procédé, d'assurer à nos bra-
» ves marins, que le même malheur peut
» atteindre, une juste réciprocité. »

Le conseil des Cinq-Cents adoptant ces conclusions, vota un projet de résolution portant que ces émigrés naufragés seraient transférés hors de France, sur un pays neutre, et ce projet fut transmis au conseil des Anciens, pour être converti en loi.

Le 2 août suivant (15 thermidor), le député Portalis, rapporteur de la commission nommée *ad hoc* dans ce conseil, s'exprimait en ces termes : « Les lois contre
» les émigrés rentrés ou pris sont-elles ap-
» plicables à des émigrés jetés sur nos côtes

» par une tempête, par un naufrage? Vous
» aurez remarqué avec plaisir, dans le dé-
» tail des faits, que les naufragés de Ca-
» lais étaient sur des navires neutres, et
» que par leur capitulation avec le gou-
» vernement anglais, ils avaient expressé-
» ment stipulé que jamais ils ne seraient
» employés contre la France. Mais cela,
» qui est très consolant pour nos cœurs,
» est très indifférent à la question. Il nous
» suffit de savoir que les émigrés dont il
» s'agit ne sont ni des émigrés rentrés, ni
» des émigrés pris, mais des émigrés nau-
» fragés. Le naufrage est constant, il est
» convenu; ce fait est tel par sa nature,
» qu'il donne la solution de toutes les dif-
» ficultés, et qu'il écarte l'application de
» toutes les lois.

» En effet, les lois ne sévissent que con-
» tre les émigrés rentrés malgré leur pro-
» hibition, ou contre les émigrés pris les
» armes à la main ou dans une situation
» hostile. Les lois pénales ne peuvent être

» interprétées arbitrairement ; on ne doit
» point les étendre d'un cas à l'autre. On
» peut les adoucir, jamais les aggraver.
» Toute peine qui n'est point appliquée
» dans les termes précis de la loi, n'est
» qu'une violence de l'homme.

» Aucune loi positive n'avait formelle-
» ment prévu le cas d'un retour d'émigrés
» par voie de naufrage et d'accident mari-
» time. Or, dans l'obscurité, l'opposition
» ou le silence des lois, c'est au législateur
» à remplir l'office de l'équité. Le gouver-
» nement a fini par interroger le Corps Lé-
» gislatif. Eh bien ! des hommes naufra-
» gés ne sont proprement justiciables d'au-
» cun tribunal particulier ; il ne s'agit pas
» de les juger, mais de les secourir. Ils sont
» sous la garantie de la commisération uni-
» verselle. L'état dans lequel ils prennent
» un asile forcé, en répond au monde en-
» tier.

» On n'eût jamais dû mettre en juge-
» ment des hommes qui, non seulement

» avait droit à notre humanité, mais qui
» étaient étrangers à notre juridiction. Un
» acte d'hospitalité était nécessaire, et non
» un acte de puissance. Le naufrage constaté, toute procédure était interdite :
» la pitié et la générosité nationale devaient
» éclater seules. Dans ces momens, il s'opère un retour instantané à l'état de la
» nature, qui fait cesser tous les rapports
» civils et politiques, et qui ne laisse subsister que ceux dont la nature elle-même
» s'est rendue garante entre des êtres de la
» même espèce. »

L'orateur cite un exemple puisé dans la guerre de 1746, entre l'Angleterre et l'Espagne. Un vaisseau anglais sur le point de faire naufrage sur les côtes de Cuba se réfugie dans le port. Non seulement le gouvernement le rend à la liberté, mais lui fournit en outre tout ce qui lui est nécessaire. « Qu'il fut grand, s'écrie M. Portalis, cet homme qui, simple ministre d'un
» souverain, sut par la dignité de son carac-

» tère et par l'élévation de ses sentimens, se
» constituer le magistrat du genre humain !

» Il vous était réservé, représentans du
» peuple, d'affermir, par un grand exem-
» ple, les principes que nous venons de
» développer. Vous parlerez au nom de la
» nation française, et vous parlerez à toutes
» les nations. Nos braves marins, nos com-
» merçans, nos voyageurs profiteront
» peut-être un jour des maximes hospi-
» talières que vous aurez proclamées. Vo-
» tre loi sera citée comme le sont tous les
» actes généreux et brillans qui ont fondé
» le droit public des nations policées qui
» honorent et composent la nature hu-
» maine. Votre loi sera conservée dans la
» mémoire des hommes, comme un monu-
» ment qui atteste et qui garantit la géné-
» rosité et la grandeur du premier peuple
» de la terre. Elle sera accueillie avec ce doux
» frémissement par lequel les âmes sensi-
» bles répondent à la voix de la nature. »

▲ la suite de ce rapport, la résolution fut adoptée à l'unanimité par le Conseil.

— Les voilà donc sauvés ! dirent avec joie les petits auditeurs.

— Non, répliqua M. Durfort ; le Directoire n'exécuta point cette loi ; et un mois après , c'est-à-dire , le 4 septembre 1797 , avait lieu cette trop fameuse journée du 18 fructidor , laquelle porta un coup si fatal aux hommes sages qui voulaient ramener en France l'ordre si convenable à ce royaume. Une foule de citoyens des plus honorables furent arrêtés ; et , sans aucun jugement , on les transporta dans les déserts brûlans de Cayenne et de Synamary. MM. Portalis et Jourdan furent de ce nombre.

Les directeurs revenant alors sur la loi rendue à l'égard des émigrés naufragés , demandèrent au corps législatif qu'on les rejetât également dans ces contrées lointaines , et des députés osèrent proposer qu'on les mît à mort ; un d'eux , nommé Théodore Chabert , les traita de brigands royaux , et cet énergumène vociférant à la

tribune, n'eut pas honte d'accoler dans son discours, ou plutôt dans sa diatribe, les noms de Cartouche et de Mandrin aux noms des princes, frères de Louis XVI.... Dans ces tems déplorables, il y avait des hommes qui semblaient se faire gloire d'abjurer toute pudeur, pour se livrer aux écarts les plus extravagans.

— Pauvres naufragés ! répétaient Ernest et Hortense, quelle pénible existence que celle passée dans la plus cruelle incertitude, et véritablement entre la vie et la mort ! Ce long supplice moral serait-il donc suivi d'un supplice réel ?

— Mes enfans, reprit M. Durfort, détournons un moment les yeux de ce sinistre tableau ; et tandis que des forcenés se montrent constamment avides du sang de ces malheureux, voyons aussi des hommes humains leur faire goûter les plus douces consolations au fond de leurs cachots. Arrachés du lieu de leur naufrage pour être traînés de prisons en prisons, ils adres-

sent à leurs libérateurs ces adieux touchans : « Généreux citoyens de Calais, qui
» nous avez recueillis, qui nous avez offert
» à tous une main secourable et protec-
» trice, sans vous nous périssions; vous
» nous avez rendus à la vie; et, quel que
» soit le sort qui nous est réservé, nos
» dernières paroles seront pour vous adres-
» ser les mots sacrés de bienfaits et de re-
» connaissance! »

M. de Choiseul a exprimé ainsi sa gratitude envers un digne officier municipal de Lille : c'est à M. Drapier, membre de la municipalité, que nous avons dû tous les adoucissemens d'une position vraiment déplorable; c'est à lui que je dus le bonheur de voir mes enfans. Il me donna une plus grande liberté, pour ne pas corrompre ce bonheur par des entraves qui l'auraient empoisonné. Il me dit un jour : « Ma res-
» ponsabilité est au-delà de tout ce que vous
» pouvez imaginer. Eh bien, je la con-
» fierai à votre parole : promettez-moi de

» ne rien tenter pour vous soustraire , tant
» que je ne vous l'aurai pas rendue ; alors
» je n'aurai aucune crainte. » Je lui donnai
ma parole ; je lui aurais donné ma vie ,
s'il me l'eût demandée à un semblable prix.
Je vis mes enfans , ils restèrent cinq mois
à Lille. J'ai pu me sauver plusieurs fois ,
mais j'eusse préféré mourir ; j'étais bien
mieux gardé par mes obligations envers ce
vertueux citoyen , que je ne l'aurais été
par toutes les grilles dont le gouvernement
d'alors m'a depuis encore entouré.

A Saint-Omer , c'est un brave officier
supérieur qui protège les naufragés contre
les persécutions du Directoire. L'anecdote
suivante charmera toujours les cœurs vrai-
ment français. « Je dus , dit M. de Choi-
seul , au général Leclaire , un de ces mo-
mens si doux dans les grandes adversités.
Le geolier à l'heure d'un repas , vint me
dire que deux soldats d'artillerie légère
demandaient à me voir , et en avaient la
permission. Ils entrèrent : je vis deux

/

beaux militaires, en grande tenue d'artillerie à cheval, tenant la main au colback en signe de respect, et leur visage inondé de larmes. Je me levai, je les reconnus; ils avaient été dragons dans mon régiment. «— C'est vous Pastre? C'est vous Leroy?— Oui mon colonel. — D'où venez vous?— De Douai; nous avons appris votre malheur, nous sommes accourus.... (Ils me prenaient les mains) Mon colonel! — Eh bien?— Il y avait dans notre ancien régiment un proverbe : quand M. de Choiseul a un louis, il y a dix-huit francs pour les dragons; vous n'avez rien aujourd'hui, voilà dix louis, c'est tout ce que nous avons, ils sont à vous. »

« Je l'avoue, je suffoquais, un tel trait me payait de tout ce que j'avais pu souffrir.

» — Je les prendrais, dis-je, si j'en avais besoin : je serais heureux, je serais honoré d'être nourri par mes anciens camarades, par mes généreux frères d'armes. Je n'en

ai pas besoin, j'ai vingt louis, les voilà, et c'est plus qu'il ne nous en faut à tous pour vivre peut-être quinze jours encore.

« J'eus bien de la peine à les refuser, à les calmer, nous bûmes ensemble le vin d'adieu; ils me quittèrent; mais hors de la prison, ils s'exaspérèrent tellement à l'idée de me voir périr, et disaient si hautement qu'ils tueraient les juges qui me condamneraient, que le général Leclaire, craignant qu'ils ne fussent dénoncés, et que leur imprudence ne devînt funeste à eux et à moi-même, m'envoya un de ses aides-de-camp me demander de leur écrire un mot d'ordre et de prière pour les faire retourner à Douai, tant dans leur intérêt que dans le mien; car on n'aurait pas manqué de dire que je voulais exciter un mouvement. Je leur écrivis, ils m'obéirent; et ces deux cœurs généreux ont laissé dans le mien le plus doux et le plus sensible souvenir. »

— Ah ! ce trait rafraîchit l'âme, dirent

avec joie les petits auditeurs. — En reprenant le cours des discussions à l'égard de ces pauvres naufragés, continua M. Durefort, nous voyons que l'on veut les renvoyer devant une commission militaire pour la peine de mort être prononcé contre eux : c'était du moins le résultat de la résolution prise le 28 avril 1799 par le Conseil des Cinq Cents.

Mais le Conseil des Anciens discuta cette résolution dans le mois d'août suivant ; et le député Moreau (de l'Yonne), parlant au nom d'une commission spéciale, en proposa le rejet comme attentatoire à l'indépendance du pouvoir judiciaire qui avait prononcé sur le sort de ces émigrés. Le député Caillemer appuya l'opinion de la commission. « Pour traduire ces naufragés devant une commission militaire, dit-il, il faudrait violer les principes *non bis in idem*. Déjà ils ont été jugés ; déjà un tribunal a décidé que n'ayant pas été pris les armes à la main, la peine de mort ne leur est pas

*

applicable. La loi n'a pas prévu le retour des émigrés par l'effet d'un naufrage; ainsi la loi qui leur infligerait la peine de mort serait évidemment rétroactive ».

Le député Garat cita une île de la Grèce où les criminels ayant recouvré leur liberté par suite de l'éruption d'un volcan, les habitans jugeant qu'étant échappés par une cause aussi imprévue, à la mort qu'ils attendaient dans de si cruelles angoisses, on devait leur remettre la peine qu'ils avaient encourue; et il ajouta que telle fut la conduite du Portugal, lors du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755. Il opina pour la déportation des naufragés, et le conseil adoptant une résolution conforme à cette opinion, trompa ainsi les vœux des hommes sanguinaires.

— Enfin, s'écria Ernest, voilà ce méchant Directoire foulé dans ses derniers retranchemens; il va sans doute exécuter la loi?

— Mon cher ami, répliqua M. Durfort,

tu ne connais pas le despotisme des républicains de cette époque ; ces hommes étaient trop passionnés pour ne se point mettre au-dessus des lois ; jamais la France n'a été plus tyrannisée que quand elle s'est trouvée sous le joug de ces tartufes politiques ; il ne revient que honte et malheur aux peuples gouvernés par des êtres qui n'étaient pas nés pour commander !

C'était le 28 août que le Conseil ordonnait la déportation des naufragés ; et toute rigoureuse qu'était cette mesure, du moins elle leur assurait la vie qui depuis quatre ans de détention semblait chaque jour prête à leur échapper. Mais le gouvernement républicain tenait à avoir toujours sa proie sous la main. Le 20 novembre , M. de Choiseul et tous ses compagnons d'infortune sont enlevés des casemates de la citadelle de Lille , pour être transférés au fort de Ham. De vils criminels ne seraient pas traités plus durement que ne le sont ces malheureux. Enchaînés deux à deux comme des

galériens, ils partent sous une escorte de deux mille quatre cents hommes, après avoir entendu lire l'ordre de fusiller en chemin celui d'entr'eux qui s'écarterait d'un pas; la lecture de cet ordre barbare se renouvelle tous les matins, au départ de chaque couchée. Ceux dont la marche est trop lente sont menacés d'être excités par la baïonnette, comme le cheval l'est par le fouet ou l'éperon..... Et il y avait parmi eux des malades, des enfans...

— Le pauvre petit Vitoux n'a-t-il point succombé au milieu de tant de tribulations? demanda Ernest.

— Cet enfant, répondit M. Durfort, déploya beaucoup de courage, et surmonta toutes les souffrances qu'il eut à endurer. Excédé de fatigue dans le transfèrement dont nous parlons, et se voyant au moment d'être sabré par le commandant de l'escorte, il n'échappa à sa brutalité que par l'air de résolution avec lequel il lui dit : « Eh bien, citoyen, tuez-moi! »

Ces malheureux prisonniers avaient les poignets écorchés par les fers qu'ils portaient; ils n'obtinrent pas toujours de la paille dans les prisons où ils passaient la nuit, et on les laissa une fois trente-six heures sans pain!

— Mon Dieu! qui sauvera ces naufragés? s'écria Hortense.

— Ce sera un enfant, reprit M. Durfort. Il faut vous dire qu'il venait de s'opérer un grand changement dans la face des affaires en France. Napoléon Bonaparte venait de renverser cet odieux gouvernement directorial si arbitraire, pour le remplacer par un gouvernement consulaire qui ne fut qu'une transition passagère entre l'anéantissement du républicanisme et le retour à la royauté. Electrisé par cet événement du plus heureux présage, un enfant à peine âgé de quatorze ans prit la plume, et la voix de l'innocence invoqua la justice due aux opprimés. Cet enfant était mademoiselle Stéphanie, fille

de M. le duc de Choiseul. Voici la lettre qu'elle adressa à Bonaparte :

« Citoyen général, premier Consul, je
» suis bien embarrassée pour vous écrire,
» car je le fais sans consulter personne, et
» sans savoir si vous voudrez bien m'écouter;
» mais je n'entends parler que de vous,
» on dit que vous êtes si grand! que vous
» réparez tous les maux, que vous faites
» des choses si surprenantes! cela me
» donne la confiance de vous adresser mes
» larmes et ma prière. Si ma démarche
» vous paraît extraordinaire, n'attribuez
» cette indiscretion qu'à ma jeunesse et à
» mon désespoir.

« Vous avez sûrement entendu parler
» des malheureux naufragés de Calais, jugés,
» acquittés plusieurs fois, ayant été
» au moment d'être renvoyés, et toujours
» replongés, sans raison, dans une situation
» plus affreuse et plus misérable.
» Qu'ont-ils fait? puisqu'ils ont été jetés
» en France malgré eux, puisqu'ils ne por-

» taient point les armes contre leur pays !
» Si vous daigniez lire leur défense , vous
» seriez convaincu de la justice de leur
» cause. Hélas ! citoyen premier Consul ,
» mon père est parmi ces naufragés , il fut
» leur chef ; il languit , il meurt en prison ;
» on aurait pitié de ses souffrances , si on
» les connaissait bien. Depuis près de cinq
» ans il est en prison , tantôt avec les fous ,
» tantôt avec les malfaiteurs , transféré de
» cachot en cachot ; depuis onze mois en-
» fermé dans les casemates de la citadelle
» de Lille , il vient d'être conduit enchaîné
» dans celles de Ham , sans pouvoir expli-
» quer ce surcroît de rigueur. Abandonné
» de tout le monde , au secret le plus ri-
» goureux , on m'a arrachée de sa prison ,
» où je vous demande à genoux de me
» faire rentrer , si je ne puis obtenir sa
» liberté entière.

» Prenez-moi pour gage de sa parole et
» de sa soumission à tout ce qu'on pour-
» rait exiger de lui. Si on daignait m'en-

» fermer à sa place, ce serait faire le bon-
» heur de ma vie, et on serait alors bien
» sûre de lui dans le lieu de sa déportation !
» Prenez pitié de ma douleur, accordez-
» moi cette grâce, vous effacerez par-là les
» malheurs qui me font pleurer sans cesse,
» car j'ai perdu, sur l'échafaud, mes pa-
» rens les plus chers, il ne me reste que
» mon père et mon jeune frère; prenez
» pitié de nous ! tous les jours nous vous
» bénirons ; la reconnaissance éternelle de
» deux enfans si malheureux influera sur
» le bonheur de votre vie ! elle vous envi-
» ronnera toujours, parce que vous aurez
» sauvé leur père qui périssait sans vous !
» Vous êtes trop grand pour rejeter notre
» prière ; soyez notre sauveur, et croyez
» que votre nom ne sera jamais prononcé
» devant nous sans qu'il soit béni du fond
» de nos cœurs. »

Cette lettre de mademoiselle Stéphanie de Choiseul méritait d'être conservée dans les annales françaises ; elle est citée dans

l'histoire des émigrés français comme un monument précieux de piété filiale. C'était le 25 novembre 1799 que cette intéressante enfant écrivait au premier Consul, et le 9 du mois suivant, Bonaparte signait l'ordre du départ des naufragés pour un pays neutre où ils furent mis en liberté. Ils se rendirent à Londres. Le roi d'Angleterre accueillit avec une généreuse bienveillance le duc de Choiseul, et traita honorablement ses compagnons d'infortune.

Les tems de proscription eurent un terme : M. de Choiseul rentra dans sa patrie comme tous les émigrés ; aujourd'hui il est pair de France, et il a le bonheur de vivre auprès de son ange libérateur, de cette chère Stéphanie, présentement épouse de M. le marquis de Marmier, membre de la chambre des députés.

CHAPITRE IV.

NAUFRAGE DE LA COMTESSE DE BOURK ,

Sur la côte de Barbarie, le 1^{er} novembre 1719.

Parmi les auditeurs du capitaine, il était une personne que l'histoire des naufragés de Calais avait le plus touchée; c'était Hortense; elle se plaisait à relire la lettre de l'intéressante Stéphanie.

— Ma chère nièce, lui dit M. Durfort, je vais te faire connaître une jeune française qui, à l'âge de neuf ans, essuya un naufrage bien douloureux, et éprouva à la suite de cette cruelle catastrophe un bien dur esclavage. Il s'agit de mademoiselle de Bourk dont la famille, tient un rang distingué dans la Provence. Son père,

officier irlandais, était un homme plein de mérite; il avait pris du service dans les armées espagnoles, s'y était distingué de la manière la plus honorable, et avait fixé sur lui l'attention du roi d'Espagne qui le nomma son ambassadeur à la cour de Suède. La comtesse de Bourk résidait en France auprès de la marquise de Varenne sa mère; mais aussitôt que son mari lui eut appris le haut poste où il venait d'être élevé, elle se détermina à aller le rejoindre à Madrid, avec ses enfans, excepté un garçon de trois à quatre ans qu'elle laissa entre les mains de sa grand'maman.

Le malheur voulut qu'au lieu de faire cette route par terre, elle prît le parti de s'embarquer à Cette, sur une tartane génoise qu'elle trouva prête à mettre à la voile pour Barcelonne. Elle emmenait avec elle sa fille âgée de neuf ans et dix mois, un garçon qui avait deux ans de moins que sa sœur, M. l'abbé de Bourk son parent,

une gouvernante pour ses enfans, trois femmes de chambre, un maître d'hôtel et deux autres domestiques. Elle avait un bagage assez considérable, consistant en meubles, argenterie, bijoux enrichis de diamans et autres effets rares et précieux.

Le 22 octobre 1719, la tartane mit à la voile, et trois jours après elle devint la proie d'un corsaire algérien de quatorze canons, qui la fit remorquer par son bâtiment après avoir enchaîné l'équipage, et y mettant seulement sept hommes des siens pour faire la manœuvre jusqu'à Alger, où il se proposait de l'entraîner.

— Quels êtres abominables que ces pirates ! s'écria Ernest.

— Oui, répondit M. Durfort ; il était inconcevable que les grandes puissances maritimes souffrissent la piraterie ; et notre conquête d'Alger est un événement des plus notables, en ce qu'il a mis fin, autant que possible, à de tels brigandages sur mer.

Le pirate algérien se réjouissait de la

prise qu'il venait de faire, lorsqu'il s'éleva une tempête qui sépara la tartane, du corsaire qui l'avait remorquée, et le 1^{er} novembre elle fut poussée sur les côtes de Gigéri, où elle se brisa contre un rocher. Madame de Bourk, son fils, deux femmes de chambre et un domestique furent submergés et périrent. Mademoiselle de Bourk était aussi tombée à la mer; un Irlandais nommé Arthur, l'aperçoit; n'écoutant que le cri de la nature, il se précipite dans les flots pour la sauver; il a le bonheur de réussir, et la remet entre les mains du maître d'hôtel qui s'était accroché à un débris du bâtiment : voulant ensuite gagner la rive à la nage l'infortuné libérateur succombe; il disparaît pour jamais !

— Après un si beau trait de courage et de dévouement, combien l'on doit plaindre le pauvre Arthur ! dit Hortense en poussant un profond soupir.

— Tu as raison, ma chère nièce, reprit M. Durfort; ces histoires nous appren-

nent surtout à compâtrir au sort des âmes généreuses.

Il n'y eut que quatre personnes de sauvées avec mademoiselle de Bourk; savoir: l'abbé, le maître-d'hôtel, un domestique et une femme de chambre; ces infortunés restés sur les débris de la tartane, étaient encore en danger de perdre la vie; mais les habitans de ces côtes vinrent à leur secours, non par un sentiment d'humanité, mais guidés par l'espoir d'une bonne capture. On appelle Maures les peuplades sauvages des côtes barbaresques; la petite naufragée fut lancée de dessus la tartane entre les bras de deux de ces insulaires qui venaient à la nage chercher du butin sur le bâtiment échoué; ses compagnons d'infortunes furent également amenés sur le rivage, d'où on les conduisit aux premières habitations situées sur des montagnes voisines de la côte; là, ceux qui les avaient sauvés se les partagèrent; ils eurent donc la douleur de se voir séparés les uns des

autres. Le lendemain, les barbaresques ramenèrent les trois hommes sur le bord de la mer pour leur faire transporter les effets recueillis du naufrage. Les flots avaient rejeté sur la rive le corps inanimé de la malheureuse mère de famille ; non seulement les insulaires prirent les vêtements , mais en outre ils coupèrent les doigts pour en tirer les bagues , et ce douloureux spectacle se passait sous les yeux des trois captifs.... Il fut néanmoins permis à ces infortunés de conserver une écriture et quelques livres qu'ils apportèrent à mademoiselle de Bourk ; ces objets auxquels les sauvages n'attachaient aucune importance sauvèrent les naufragés de leur cruelle captivité.

Transférée au milieu des montagnes de Couco, la jeune captive se servit de quelques feuillets blancs des livres pour rendre compte de ses malheurs au consul français à Alger. Son récit simple et touchant intéressa vivement ce fonctionnaire , qui

donna aussitôt des ordres pour mettre une tartane à sa disposition : de son côté, le Dey recommanda les captifs au grand marabout de ces contrées, espèce de pontife ayant une certaine autorité sur les Maures des montagnes. Le chef des montagnards avait déjà jeté les yeux sur mademoiselle de Bourk, pour la donner comme épouse à son fils, quand l'un et l'autre seraient en âge d'être mariés : il consentit cependant à sa délivrance, après en avoir délibéré avec ceux qui avaient fait la capture ; la condition de cette délivrance fut une rançon de neuf cents piastres que l'on exigea pour les cinq captifs. Cette somme fut comptée. Le 10 décembre, les naufragés s'embarquèrent sur la tartane ; trois jours après ils arrivaient à Alger. Le consul français ainsi que les principaux officiers du Dey allèrent au-devant d'eux , pour les accompagner solennellement depuis le port jusqu'à l'hôtel consulaire. Le représentant

de notre nation les conduisit d'abord à sa chapelle, où un *Te Deum* fut chanté en actions de grâce de cet heureux affranchissement.

— Neuf cents piastres ! répétait Ernest ; quel crève-cœur d'être obligé de donner un tel argent à des pirates ; mais c'était en 1719 ! Dieu soit loué de ce qu'aujourd'hui il n'y a plus de dey d'Alger !

— Oui, reprit M. Durfort, c'est un triste souverain que celui qui ne sait point civiliser les peuples soumis à sa domination ! Au mois de février 1794, une troupe de ces pirates était tellement nombreuse dans les environs d'Andrinople, qu'elle menaça d'incendier et de piller cette ville ; les habitans ne virent d'autres moyens de se soustraire à leurs brigandages, qu'en leur payant une contribution de trente mille piastres. D'après les progrès de la civilisation, espérons que de tels exemples ne se renouvelleront plus.

Le 5 janvier 1720, mademoiselle de Bourk s'embarqua pour revenir à Marseille auprès de sa famille maternelle : cette fois sa traversée fut heureuse ; son naufrage ajouta encore à l'intérêt qu'elle inspirait par elle-même, de sorte qu'un certain nombre d'années après, les personnages les plus notables de sa province briguerent l'honneur d'obtenir sa main. Elle fit donc un brillant mariage, et coula des jours fortunés, jusque vers l'an 1780, qu'elle alla rejoindre sa mère au sein de l'éternité.

A cette histoire, continua M. Durfort, je veux en faire succéder une autre, concernant de même une jeune Française ; celle-ci fut notre contemporaine, elle a donné le jour à un souverain qui règne actuellement sur un grand pays.

Ces paroles excitèrent une vive curiosité dans le jeune auditoire ; chacun cherchait d'avance à deviner quelle était cette con-

temporaire, et personne ne réussissait. Le capitaine s'empressa donc, de satisfaire à l'impatience de ceux qui l'écoutaient, en racontant l'histoire suivante.

CHAPITRE VII.

NAUFRAGE DE M^{me} D'ÉPINAY DE S.-LUC, ÉLÉVATION EXTRAORDINAIRE DE SA FILLE.

Madame d'Epinaÿ de Saint-Luc s'étant embarquée pour les colonies avec sa fille, le bâtiment qui les transportait fut jeté par la tempête sur les côtes d'Alger, où il échoua ; des pirates profitèrent de la position des naufragés pour les attaquer, et après une défense des plus opiniâtres dans laquelle l'équipage fut mis hors de combat, les passagers furent pris et vendus à des gens du pays. Madame d'Epinaÿ mourut peu de tems après, du chagrin de se voir ainsi tombée en esclavage, elle qui était née pour commander.

Sa fille, âgée de quinze ans, remplie de grâces et de précieuses qualités, fut ache-

tée pour le sérail de Constantinople ; elle plut au Grand-Seigneur et lui donna un fils : ce fils est Mahmoud II , le sultan régnant.

La jeune naufragée appartenait à l'une des plus notables familles de France. Sous le règne de Henri IV , François d'Epinaÿ de Saint-Luc avait été nommé grand-maître de l'artillerie ; il fut tué par un boulet au siège d'Amiens , le 8 septembre 1597. Brantôme , dans ses Mémoires , dit : « C'était un brave , vaillant et bon capitaine. » Timoléon , fils de ce capitaine , se distingua dans la marine comme vice-amiral , et ; en 1628 , il reçut le bâton de maréchal de France. Cette famille a continué d'honorer son nom dans la carrière des armes. Pendant les orages de la révolution elle resta fidèle à ses principes monarchiques ; aussi celui qui se trouvait alors le chef de cette maison fut-il enfermé au château de Ham , où une longue et douloureuse captivité le fit tomber dans un état complet

d'aliénation mentale ; les excès mêmes de ses persécuteurs avaient fini par le soustraire à l'action de leur tyrannie : un hommage éclatant est rendu à cette triste victime de nos discordes politiques, dans un ouvrage intitulé : *Les prisonniers d'État*, ainsi que dans *l'Histoire des émigrés français*.

Vous voyez, ajouta M. Durfort, que le sultan Mustapha n'avait point dérogé en jetant les yeux sur mademoiselle d'Épinay de Saint-Luc. Malheureusement pour cette jeune naufragée, elle s'est trouvée dans l'empire Ottoman pendant des crises bien terribles pour les grands de ce pays ; le sérail même, transformé en champ de bataille, a retenti du bruit des armes ; là des têtes ont été tranchées, le fer et le feu a ravagé le séjour des grâces, et des femmes ont péri dans ces cruels évènements... Ainsi la prison pour sa famille dans sa patrie ; l'esclavage pour elle-même sur la terre étrangère ; partout des combats entre les

aspirans au pouvoir; partout du sang, des proscriptions; à Constantinople comme à Paris, des princes décapités, d'autres étranglés... quel douloureux spectacle pour la pauvre orpheline !

Dans l'Histoire de France publiée en 1829, pour faire suite à celle de Montgailard, il est dit que notre intéressante captive avait pris dans le sérail le surnom de sultane Validé, et qu'elle est morte en 1828, après avoir fait un testament par lequel elle lègue ses bijoux à ceux de ses parens qui pourraient encore exister dans sa patrie; testament que le Grand-Seigneur s'est mis en peine de faire exécuter religieusement, en priant M. le général Guillemillot, alors ambassadeur de France à Constantinople, de vouloir bien prendre à cet égard toutes les mesures nécessaires.

Après cette histoire d'une Française grande-sultane, écoutez celle d'un marin écossais, qui s'est vu salué du titre de roi.

CHAPITRE VIII.

NAUFRAGE DE SELKIRK , SURNOMMÉ LE ROI DE L'ÎLE FERNANDEZ.

Woods Rogers, célèbre navigateur anglais, et auteur du Voyage instructif intitulé : *Croisière autour du monde*, tenta, en 1708, une expédition dans le Grand-Océan, ayant sous ses ordres deux gros navires, *le Duc* et *la Duchesse de Bristol*. En passant au large de la Terre de Feu, il éprouva une tempête affreuse; ses bâtimens faisant eau, il n'évita un naufrage complet qu'en allant prendre terre à l'île de Juan Fernandez; il y aborda le 1^{er} février 1709. Quel fut son étonnement de trouver dans cette île inhabitée un de ses compatriotes qui y vivait absolument seul depuis plusieurs

★

années ! Ce compatriote était un écossais nommé Alexandre Selkirk, maître d'équipage sur le vaisseau *les Cinq Ports*, commandé par un certain Stradling, avec lequel il eut des démêlés assez vifs à l'occasion du naufrage de leur bâtiment près de l'île Juan Fernandez, dans cette grande mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. Cet infortuné marin avait été abandonné sur la côte par l'impitoyable capitaine, avec la seule ressource d'un fusil, de quelques munitions, d'une hache et d'un chaudron. On peut juger du désespoir de Selkirk lorsqu'il se vit ainsi délaissé. Heureusement il possédait parmi son petit bagage quelques livres de piété, parmi eux se trouvait une Bible; il en lut quelques pages où il est recommandé à l'homme de mettre sa confiance en Dieu et de ne jamais désespérer de la Providence : cela ranima son courage. Heureusement aussi il trouva dans son île, des chèvres, du poisson, des écrevisses, ainsi que des légumes qui

avaient été semés par l'équipage de quelque vaisseau.

Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, les couvrit d'une espèce de jonc, et les tapissa avec la peau des chèvres qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine et de salle à manger; la grande était son salon et sa chambre à coucher. D'abord, accablé de tristesse, il ne mangeait que quand la faim l'y obligeait absolument, de même qu'il ne se couchait que quand le sommeil l'absorbait. Peu à peu il s'accoutuma à sa position, et chercha tous les moyens de la rendre de plus en plus supportable. La chasse et la pêche lui fournirent des vivres assez abondans, et le distrairent de sa mélancolie. Il faisait un grand usage des écrevisses de rivière, qui, dans cette île, sont excellentes et fort grosses; il les mangeait tantôt bouillies, tantôt grillées, ainsi que la chair des chèvres, dont il faisait d'excellent bouillon. Il croît aussi au sommet

des montagnes une espèce de prunes noires qui lui procuraient un dessert fort agréable.

Quand il n'eut plus de poudre à tirer , il s'habitua à prendre les chèvres à la course, et s'en fit un amusement. Cet exercice continuel l'avait rendu si agile , qu'il courait au travers des bois et sur les rochers avec une vitesse incroyable. Un jour, en chassant ainsi, il tomba dans un précipice, et resta long-tems sans connaissance; enfin, revenu à lui, il trouva morte à ses côtés la chèvre qu'il avait poursuivie. Ce ne fût qu'avec beaucoup de peine qu'il put arriver, en se traînant, à sa cabane, d'où il ne sortit qu'après dix jours de repos.

Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoiqu'il n'eût ni pain ni sel; il les assaisonnait avec du piment. En brûlant de ce bois qui est aromatique, il en savourait la vapeur avec autant de délices qu'un amateur de café en trouve à respirer l'odeur suave de cette plante. De plus

c'était un bonheur pour lui de lire et de méditer ses livres de piété, de chanter des psaumes et de prier Dieu.

Enfin voilà surtout qui va vous amuser, dit M. Durfort à ses petits auditeurs, car nous allons voir Selkirk se réjouir comme le fait assez souvent la jeunesse parmi nous. Il dressa des chats sauvages et des chevreaux, auxquels il faisait faire différens tours, et qu'il accoutuma à danser avec lui. Outre le plaisir qu'il prenait à danser avec les chats sauvages qu'il avait apprivoisés et instruits, ces animaux lui furent d'un grand secours contre les rats dont il fut d'abord cruellement tourmenté, car ils venaient la nuit ronger ses habits et lui mordre les pieds. Mais du moment qu'il eut affriandé les Rominagrobis de son île par une cuisine à laquelle ils n'étaient point accoutumés, il les vit arriver par bandes; et, couchant ordinairement autour de sa hutte, ces chats étaient autant de précieuses sentinelles qui le garantissaient de l'approche des rats.

Ses souliers furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des rochers; mais ses pieds s'endurcirent au point qu'il n'avait plus besoin de chaussures. Lorsque ses habits et son chapeau lui manquèrent, il se fit un juste-au-corps et un bonnet de peaux de chèvres; il cousait cela avec du fil tiré de ses vieux bas; un morceau de fer très affilé lui tenait lieu d'aiguille. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer trouvés sur le rivage et qu'il eut l'art d'aplatir et d'aiguiser : il n'est rien de tel que la détresse et le malheur pour rendre l'homme industrieux.

Il y avait quatre ans et quatre mois que Selkirk était dans cette île, lorsqu'il fut trouvé par Woods Rogers. Pendant le tems que ce navigateur mit à radoub ses vaisseaux, notre insulaire régala l'équipage des deux navires, de la chair délicate de ses chèvres, de ses grosses écrevisses, de ses poissons frais, et de ses bonnes prunes noires; il les récréa des exercices et de la

danse de ses chats : tous les marins enchantés lui décernèrent à l'unanimité le titre de roi de l'île Fernandez. On pense bien que celui que l'on gratifiait de ce titre pompeux fut très satisfait de pouvoir dire adieu à son empire. Il n'avait qu'une trentaine d'années lorsqu'il fut inhumainement jeté là; il a depuis avoué, que, par le secours de la Providence et par la force de l'âge, il avait su triompher des horreurs de la solitude, au point de trouver sur cette plage déserte des plaisirs inconnus dans l'état de société.

— Comment donc se trouvait-il là des chèvres, des chats et des rats? demanda Hortense.

M. Durfort s'empressa de répondre à cette question, en apprenant que Juan Fernandez y laissale premier quelques chèvres pour multiplier, parce qu'il y avait beaucoup de verdure dans cette île où l'hiver ne se fait sentir que pendant environ deux mois, qui sont ceux de juin et juillet.

Les chats et les rats provenaient infailliblement des navires qui y avaient relâché pour s'approvisionner d'eau et de bois. Il raconta qu'un autre individu, nommé Wil, moskite indien, avait passé trois années dans cette même solitude, où il avait été abandonné involontairement en 1681. C'est l'histoire de ces deux marins, ajouta-t-il, qui a fourni à M. de Foë le sujet de son ingénieux roman de Robinson Crusoé.

— En vérité, dirent les jeunes auditeurs, ce n'est pas la peine de forger des contes imaginaires, lorsqu'on peut s'instruire et se récréer par le récit d'aventures qui joignent le mérite de la réalité au charme de tout ce que l'imagination se mettrait en frais d'inventer.

— Cette réflexion est fort juste, reprit M. Durfort, et je vais de nouveau vous en fournir la preuve par ce qui vient d'arriver à deux de nos compatriotes, l'un de Bordeaux, l'autre de Nantes.

CHAPITRE IX.

NAUFRAGE D'UN JEUNE BORDELAIS,

Sur le rivage des Iles Sandwich , en 1814.

L'auteur d'un livre fort intéressant , intitulé : *Nouveau voyageur de la jeunesse* , raconte le naufrage suivant , lequel , dit-il avec raison , semble tenir du roman , et cependant n'est que l'exacte vérité :

Un jeune Français , serrurier-mécanicien , abandonna vers l'année 1814 , Bordeaux sa ville natale , et s'embarqua inconsidérément pour tenter la fortune , laissant ses parens dans la désolation. Jusqu'en 1828 , sa famille ignore ce qu'il était devenu ; ce ne fut qu'à cette époque qu'elle apprit ses aventures extraordinaires.

Le vaisseau sur lequel il était monté es-

suya la plus violente tempête, et après avoir été long-tems balotté par la fureur des vagues, vint se briser contre des rochers à fleur d'eau, non loin des îles Sandwich. L'équipage tout entier périt ; notre jeune Français échappa seul à la mort. Pendant quarante-huit heures il vogua accroché à des débris dont il s'était saisi au moment du naufrage ; le troisième jour les flots le jetèrent sur le rivage d'une de ces îles. Entouré aussitôt par les sauvages qui l'habitaient, il fut assez heureux pour gagner leurs bonnes grâces : ils pourvurent à ses besoins, et le roi lui-même voulût qu'il habitât sa cabane. Deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'il connaissait leur langue, leurs mœurs, leurs usages et possédait toute leur confiance. Rien ne se faisait sans le consulter ; adroit, intelligent, actif, il leur donna une idée de nos arts, leur enseigna à se fabriquer des outils pour toutes sortes d'ouvrages, leur persuada de s'appliquer à la culture de leur terre si fé-

conde d'ailleurs par elle-même; elle donna en effet par année deux récoltes complètes. Enfin il devint le bienfaiteur de ce peuple, l'ami, le confident de leur roi dont la sagesse ferait honneur à un Européen, si l'on en croit ses récits. En voici une preuve: parmi les effets que la mer jeta sur le rivage, il se trouva un jour un miroir. Le roi demanda au Français son usage; et comme, après lui en avoir donné l'explication, il le remettait galamment entre les mains d'une des femmes de la famille, le roi s'en saisit, et le brisa en disant : si nos femmes sont belles, ce ne doit être que pour nous, et elles-mêmes n'ont pas besoin de le savoir; ce meuble, en les mettant à même d'admirer leur beauté, nous deviendrait dangereux.

— En effet, dit madame Blainville, voilà de la haute philosophie pour un chef de sauvages! Hortense sourit à cette exclamation de sa mère, parce que cela lui

rappelait ses sages conseils sur les dangers de la coquetterie.

M. Durfort continua sa lecture : Quel que fût le bonheur dont jouissait le jeune Bordelais, dit-il, l'amour de la patrie l'emportait dans son cœur ; sans cesse , dans ses conversations avec le roi, il dépeignait à quel point de civilisation l'Europe était parvenue, et combien il regrettait dans son exil le beau pays qui l'avait vu naître. Ses éloges enthousiasmaient le roi, et produisirent même une telle impression, qu'il fut résolu qu'à la première occasion on renverrait en France le naufragé, en lui confiant le fils de ce chef des insulaires, pour qu'il rapportât dans ces îles l'instruction nécessaire à un bon souverain. Il ne manquait qu'un vaisseau pour faire cette longue et périlleuse traversée.

Un jour la mer poussa sur les côtes , les débris d'un navire brisé par la tempête ; à force de bras , on parvint à les tirer sur la grève, et comme on examinait avec cu-

riosité les divers objets recueillis , jugez de la stupeur des insulaires ! Le Français avait fouillé un coffre renfermant des papiers ; tout-à-coup il tombe dans une agitation extrême en développant un de ces papiers ; et il s'évanouit en le lisant. On le secourt, on l'interroge : c'était une lettre à lui adressée par son père, qu'il venait de trouver ; la surprise et la joie avaient causé son évanouissement. Il explique à ses amis étonnés comment les peuples civilisés pouvaient ainsi se communiquer leurs pensées d'une extrémité de la terre à l'autre, au moyen de ces caractères tracés sur le papier ; chacun admire ces belles conceptions du génie humain ; et le départ du fils de l'insulaire n'en fut que mieux décidé.

En quelques mois , le Bordelais eut construit , avec les planches , les clous et les ferremens du vaisseau naufragé , une barque informe, mais assez solide ; et se confiant en la providence, il se lança sur l'immense étendue des mers. Dans ce frêle es-

quif, accompagné du jeune fils des insulaires et de quelques serviteurs. Dieu bénit ses efforts ; après huit jours d'appréhension, ils rencontrèrent une chaloupe Hollandaise, à bord de laquelle ils montèrent, et ils se firent conduire en Angleterre.

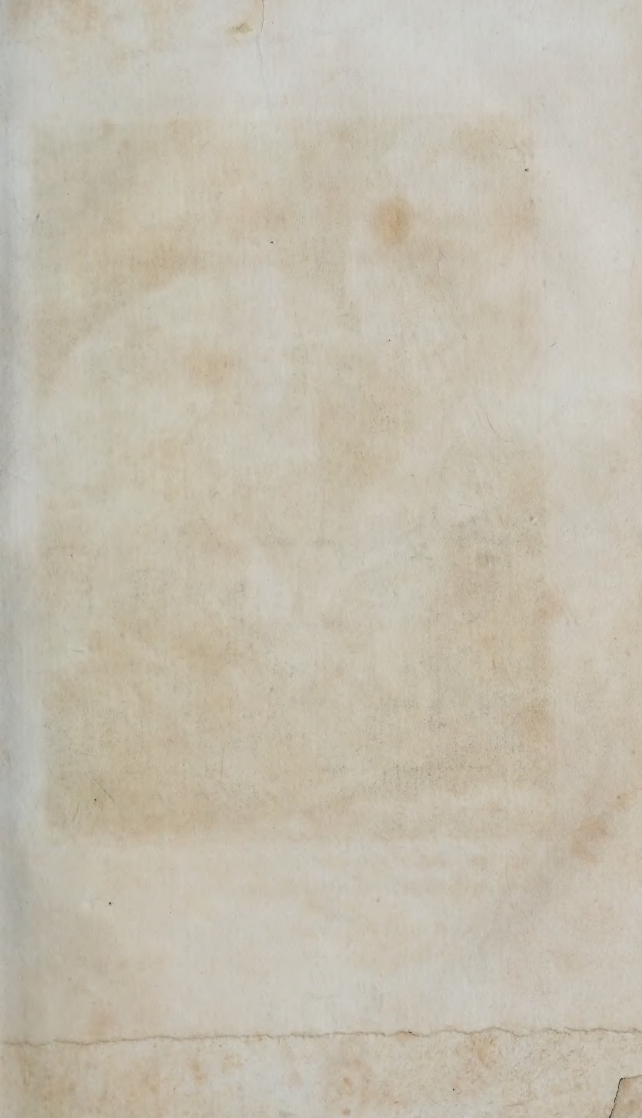
Le Bordelais demeura à Londres quelques mois, racontant dans les sociétés ses aventures ; mais il eut le malheur d'y perdre le jeune insulaire qui, rebelle aux conseils de son mentor, ne voulut pas se modérer dans l'usage des liqueurs fortes, dont il ignorait les pernicioeux effets. Comment ensuite se présenter devant un père qui lui avait confié ses plus chères espérances ; ne le croirait-il pas le meurtrier de son fils ? Telles étaient ses craintes, et elles étaient justes. Revenu à Bordeaux dans le sein de sa famille, il apprit que des marchands visitant les côtes où il avait fait naufrage, le calomnièrent par un vil motif de jalousie, en le faisant passer pour l'auteur de la mort du jeune sauvage, et que le roi de

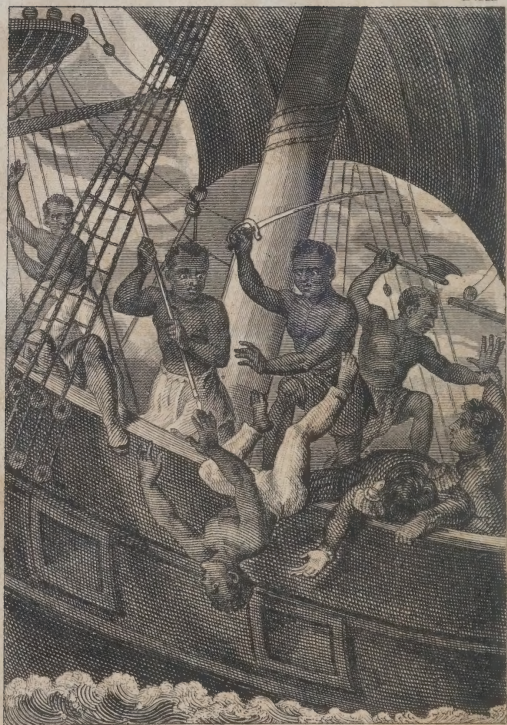
cette contrée avait résolu sa mort s'il paraissait devant lui. Ainsi s'évanouirent les espérances qu'il avait conçues, d'aller avec une nombreuse famille et un certain nombre d'amis, jouir des richesses territoriales et de la considération qu'il y avait acquises à si juste titre.

« Nous tenons ces détails, dit l'auteur précité (M. l'abbé Gaudreau), de zélés missionnaires qui, excités par la relation du jeune Bordelais, sont partis pour aller prêcher l'Évangile aux îles Sandwich, et maintenant établis avec honneur dans ces contrées; ces dignes apôtres y opèrent un bien incalculable, en continuant l'œuvre de civilisation commencée par le serrurier naufragé. Nous avons lu de leurs lettres; elles annoncent que tout y prospère, mais qu'il serait impossible à l'infortuné jeune homme de se présenter dans ces parages, tant la malignité l'a dépeint sous de noires couleurs à ces crédules insulaires. »

Il est à regretter que le publiciste n'ait

pas fait connaître le nom du jeune Bordelais, ni indiqué sur quel bâtiment il a fait naufrage. Mais le jeune Nantais dont je vous ai fait mention est connu. Venons à lui.





*Les trois nègres tuent le capitaine. le matelot
blanc jettent un nègre à la mer. . . .*

CHAPITRE X.

NAUFRAGE DE GUSTAVE FRANCONIE ,

Sur la côte de Surinam, en 1853.

Un Nantais, M. Franconie père, ayant fait sur la place de grands achats d'huile et de farines, frête une géolette, et expédie son fils Gustave à Surinam. Le voyage est heureux, les marchandises sont vendues au-delà des espérances. Gustave pense donc au retour; il va rendre visite au Gouverneur pour prendre congé de lui; celui-ci lui proposa de transporter à Cayenne trois nègres, marrons depuis long-tems, et arrêtés à Surinam; le jeune Nantais les refuse, et va faire ses adieux à son consignataire.

Il faut expliquer ici qu'on appelle nègre marron , celui qui a fui de l'habitation du maître auquel il appartient, pour vivre à sa guise, pour disposer de son tems et de sa personne comme cela peut lui convenir.

Dans l'intervalle, entre les adieux de Gustave et son embarquement, le capitaine de la goëlette reçoit la proposition du Gouverneur pour le transport des trois nègres, et l'appât de six cents francs de passage la lui fait accepter; ces trois individus sont donc conduits à bord et enchaînés, mais très faiblement. Gustave arrive et veut d'abord renvoyer les nègres; il eût très bien fait; mais il a la faiblesse de céder. On met à la voile; l'équipage se composait du capitaine , d'un matelot blanc, faisant les fonctions de second, de deux matelots noirs et d'un cuisinier mulâtre.

A peine sorti de Surinam, les trois nègres parviennent à briser leurs fers, tuent le capitaine et le matelot blanc , jettent un nègre à la mer, enferment l'autre dans le

poste, frappent d'un coup de hache le cuisinier, qui parvient cependant à se jeter dans l'eau et à s'accrocher au gouvernail, et ils se dirigent ensuite vers la chambre de Gustave, pour l'assassiner; ce jeune homme sommeillait.....

— Les misérables ! interrompit Frédéric ; j'aurais voulu être là pour me battre contre eux et secourir notre compatriote.

— Bien, mon fils, dit le capitaine en l'embrassant. Et il continua son récit.

Gustave, dit-il, réveillé par le bruit, montait sur le pont pour voir ce qui se passait ; apercevant les meurtriers la hache à la main , il devine leur intention à son égard , rentre précipitamment dans sa chambre et s'y barricade. Malheureusement étant sans armes , il se voit dans la nécessité de capituler. On lui accorde la vie à condition qu'il se laissera lier pieds et mains , et dans cet état on l'amarre sur le pont. Le mulâtre qui s'était accroché au gouvernail, voyant qu'on accordait la vie

au jeune Nantais, la demande aussi et l'obtient aux mêmes conditions. Comme ces scélérats ne connaissaient point la manœuvre, ils avaient épargné un matelot noir pour lui confier le gouvernail; et ils continuèrent à naviguer pendant quatre jours, au bout desquels le bâtiment alla échouer sous le vent de Surinam. Alors les assassins prennent tout ce qui est à leur convenance, embarquent leurs prisonniers dans la chaloupe, se rendent à terre avec eux, et les forcent à les suivre dans les bois, après avoir mis le feu à la goëlette pour ne laisser aucune trace de leur crime. Pendant seize jours ils marchent ainsi, tenant toujours leurs prisonniers garottés, et veillant la nuit à tour de rôle, de crainte qu'ils ne leur échappent. Cette surveillance les gênait beaucoup; Gustave surtout les inquiétait encore plus que ses compagnons d'infortune; aussi à tous momens l'un des trois nègres disait-il aux deux autres : « Il faut en finir avec ce

petit blanc là » ; et plusieurs fois la hache fut levée sur la tête du jeune Nantais.

— Ah ! le pauvre jeune homme ! s'écria Ernest, que va-t-il devenir ?

En quittant la goëlette, continua M. Duffort, les trois coquins avaient eu soin de se pourvoir des vivres qu'ils faisaient transporter par leurs prisonniers ; mais enfin l'eau leur manqua. Ils décidèrent que deux d'entr'eux se détacheraient, et iraient la nuit chercher de l'eau à une rivière distante d'un mille du bivouac où ils se trouvaient. Des pêcheurs revenaient de là portant un fanal. A cette vue, les assassins craignent d'être arrêtés, ils croient qu'on est à leur poursuite ; ils se hâtent de retourner vers leur camarade, lui font part de leur appréhension, et fuient tous trois en ordonnant à leurs prisonniers de les suivre. Mais ils ont délié ces infortunés pour rendre leur course plus facile. Dès lors Gustave n'obéit plus, et ses deux compagnons se sauvent comme lui du côté des pêcheurs.

Ils furent bien accueillis de ces bonnes gens qui les conduisirent le lendemain à Surinam, où on leur donna les moyens de revenir à Cayenne ; et c'est de cette ville que le 20 novembre, le jeune Nantais s'empressa de donner ces détails à son père, inquiet de la prolongation de son absence ; détails qui ont été publiés dans la *Feuille de Commerce* de Nantes, du mois de janvier 1834.

— Il serait bien à désirer qu'il n'y eût plus ni nègres esclaves, ni corsaires pirates, dit avec chaleur madame Blainville.

— Vous avez raison, ma chère sœur, répondit le capitaine. Aussi les gouvernemens civilisés se sont-ils entendus pour l'abolition de la traite des nègres. L'émancipation de Saint-Domingue a rendu libres les hommes de couleur dans cette colonie, jadis française, laquelle s'est transformée en république, et se trouve maintenant présidée par un nègre nommé Boyer.

Beaucoup d'affranchissemens partiels ont lieu dans les colonies dont nous som-

mes restés possesseurs; depuis la fin de 1830 jusqu'au commencement de la présente année 1834, on en compte six cent-quatorze à la Guyane; quatre mille six cent soixante-onze à la Guadeloupe et onze mille cinq cent sept à la Martinique. Ainsi dans le court espace de trois années, voilà donc dans trois colonies seulement, près de dix-sept mille nègres d'affranchis.

Quant aux corsaires barbaresques, nous sommes, il est vrai, placés en maîtres sur la terre des pirates; mais la vérité est aussi que nous y sommes confinés dans un rayon fort modeste, et que nous y sommes fort mal à notre aise, puisque nos soldats qui s'écartent des lignes sont massacrés sans pitié.

De même qu'après avoir fait les plus grands sacrifices pour délivrer la Grèce de la domination des Turcs, ce qui est arrivé au brave Bisson en 1828, ne prouve que trop que la piraterie n'a pas cessé avec l'affranchissement de ce pays. Les progrès

de la civilisation ne marchent pas aussi vite que le désireraient tous les gens de bien. Mais qu'y faire ! Instruisons les peuples, célébrons les belles actions, c'est le moyen de parvenir à améliorer l'espèce humaine.

CHAPITRE XI.

NAUFRAGE DU VAISSEAU LE DEGRAVE.

Sur la côte de Madagascar, en 1701.

La petite famille étant réunie auprès de M. Durfort, ce capitaine leur lut la relation qu'un Anglais nommé Robert Drury a tracée du naufrage qu'il fit à l'âge de 16 ans, et des aventures qui lui arrivèrent jusqu'à son retour dans son pays.

Les parens de Robert le destinaient au commerce; mais son penchant l'entraînant à la navigation, il supplie si instamment son père et sa mère de lui permettre d'aller rejoindre un oncle au Bengale, qu'il les détermine à se rendre à ses désirs; on l'équipe convenablement, on lui donne un crédit d'environ cent louis sur des né-

gocians du pays et il partit d'Angleterre le 19 février 1701, à bord du *Degrave*, vaisseau de la compagnie des Indes, commandé par le capitaine Guillaume Younge. Arrivé au Bengale, Robert Drury y trouve son oncle ; ce parent meurt peu de jours après, et le jeune homme continue de voyager à bord du *Degrave*, qui se rendait au cap de Bonne-Espérance. Le capitaine Guillaume étant décédé au Bengale, son son fils lui avait de suite succédé dans le commandement. En route le bâtiment touche sur un banc de sable ; le voilà qui fait eau, et l'on ne parvient à gagner une île qu'en faisant agir continuellement deux pompes. Dans cette île avaient été laissés cinquante prisonniers par un pirate qui les avaient enlevés sur un vaisseau mauresque ; ils étaient de la tribu des Lascars ; on les prit à bord du *Degrave*, vu le besoin qu'on avait de bras pour la manœuvre des pompes, car on n'avait pu réussir à boucher la voie d'eau ; il se trouvait donc à

bord cent soixante-dix hommes d'équipage, et quelques passagers, dont deux femmes; on se remet en route. Le vaisseau portait cinquante deux pièces de canon; il fallut bientôt en jeter une partie à la mer, ainsi que des marchandises, afin de l'alléger.

Au lieu de se diriger sur le cap de Bonne-Espérance, l'équipage détermina le capitaine à se porter sur Madagascar. Le vent était favorable. Nous voguions depuis trois jours, dit Robert Drury, lorsque le capitaine me fit grimper avec un mousse au haut du grand mât; trois heures ne s'étaient pas encore écoulées depuis que j'étais à ce poste, que je distinguai une falaise, et de la fumée un peu plus loin. Je criai : *terre ! terre !*

C'était le Port-Dauphin de Madagascar; mais nous n'osâmes pas aborder là, parce que l'on croyait que le roi de cette partie nord-est de l'île était l'ennemi de tous les blancs, à cause que quelques Français

n'avaient pas bien agi avec lui. Le fait est qu'il n'en voulait qu'aux hommes de cette nation; nous n'avions donc rien à redouter de lui, et nous eussions été sauvés en débarquant en cet endroit tandis qu'il fallut une semaine de navigation pour gagner les ports de l'ouest de l'île. En suivant la côte occidentale, nous finîmes par nous approcher du rivage; mais la cale était pleine d'eau, et il y avait en cet endroit un banc de sable de deux lieues de longueur. Nous jetâmes tous les canons à la mer afin de pouvoir faire flotter le bâtiment et tâcher d'aborder la rive. Nous avions perdu notre péniche et notre grand canot; nous n'avions plus qu'une petite chaloupe. Nous songeâmes donc à construire un radeau qui fut achevé dans la nuit. Le lendemain matin, le maître d'équipage et quatre matelots entrèrent dans la chaloupe, emportant avec eux un cable pour l'amarrer à terre. Mais le ressac étant très fort le long des rochers qui bordent

cette côte, le canot fut brisé avant leur arrivée. Les naturels du pays aidèrent à en sauver la partie à laquelle le cable était fixé; de sorte que nous halâmes notre radeau vers le rivage au moyen du cable. A peine étions-nous arrivés au milieu des brisans, que le radeau chavira; plusieurs hommes périrent, ainsi qu'une des deux femmes qui se trouvaient avec nous; heureusement que j'avais profité de notre séjour au Bengale pour apprendre à nager. La lettre de crédit dont j'étais porteur m'avait été escomptée en or; j'avais soigneusement attaché ma bourse sur moi, ainsi qu'une coupe en argent dont mon père m'avait fait cadeau à mon départ.

A peine étions nous à terre, que notre vaisseau fut lancé avec violence vers la côte où il ne tarda pas à être mis en pièces. Quoique nous eussions jeté à la mer une grande quantité de marchandises, il se trouvait encore à bord du bâtiment environ trois cents ballots, dont une partie fut

poussée sur le rivage. Notre capitaine n'avait songé à sauver pour son compte personnel qu'un objet qui l'interessait sensiblement, c'était le cœur de son père : celui-ci, en mourant, lui avait recommandé de l'emporter en Angleterre, et de l'enterrer à Douvres : cette volonté dernière d'un père expirant était jusqu'alors religieusement exécutée par notre commandant.

—Voilà un trait dit Frédéric, qui prouve l'amour de la patrie chez le brave capitaine qui avait fait une telle recommandation à son fils.

— Et il fait en même tems l'éloge de la piété filiale de celui-ci, ajouta madame Blainville.

M. Dufort continua la relation de Robert Drury : nous restions, dit ce marin, cent soixante, en comptant les lascars. Nous eûmes bientôt autour de nous près de trois cents nègres, qui s'occupèrent à s'emparer de ce que renfermaient les ballots. L'un d'eux nous amena un bœuf, pour

notre subsistance. nous restâmes dans ce lieu deux jours sans prendre de résolution. Le Port-Dauphin n'était éloigné que de soixante milles ; mais nos préventions contre les habitans de ce canton nous empêchèrent d'en prendre la route. Le troisième jour, nous entendîmes un homme nous appeler en anglais : nous le reconnûmes pour un de nos compatriotes ; il nous dit être envoyé par le roi du pays pour nous annoncer sa visite. cet anglais se nommait Sam ; il nous apprit qu'en allant aux Indes, son bâtiment était devenu la proie d'un Corsaire qui l'avait amené là ; que deux capitaines nommés Drummond et Stewart, venus pour trafiquer avec des insulaires avaient été pris également par des pirates, et ammenés dans ce lieu d'où ils avait cherché à s'échapper ; mais qu'ayant été rattrapés, le roi leur avait dit de ne jamais tenter semblable chose, ou qu'ils auraient à s'en repentir. Ces paroles de Sam nous causèrent beau-

coup de chagrin ; car elles nous faisaient entrevoir notre sort. Nous n'avions pu sauver ni armes, ni munitions, il ne nous restait donc que la perspective d'un éternel esclavage. Le lendemain, le roi arriva escorté de deux cents insulaires armés de lances. Il nous annonça qu'il fallait nous préparer à l'accompagner à sa résidence, où nous ne manquerions de rien de tout ce que le pays produisait. Le capitaine, après l'avoir remercié, lui représenta qu'ayant femme, enfans, famille, il nous serait trop pénible d'en être toujours séparés. Il répondit que nous resterions avec lui jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour retourner dans notre patrie. D'après ce que Sam nous avait dit, il était facile de juger que ce n'était qu'un prétexte pour nous retenir. Quand ce roi nous eut quitté notre capitaine nous parla en ces termes :
« Je suis actuellement l'égal de ceux qui
» m'entourent; ma fortune n'est pas plus
» relevée que la leur, et ma vie n'est pas plus

» précieuse c'est pourquoi je ne prétends
» pas commander ; je ne veux que délibérer
» avec vous dans cette extrémité. C'est une
» satisfaction pour moi de n'être pas la
» cause de nos malheurs , j'aurais voulu
» me confier à la Providence en continuant
» ma route pour le cap de Bonne-Espé-
» rance , plutôt que d'aborder en ce lieu.
» Considérez que nous n'avons ni armes ,
» ni munitions pour nous défendre , et que
» le roi nous a refusé de traverser son pays
» pour gagner un port ; pensez à cela et
» consultez , le mieux que vous pourrez ,
» votre sûreté ; mais soyez d'accord entre
» vous : je suis prêt à me conformer à vos
» désirs. Quant à ma vie , je n'y attache
» aucune valeur ; elle ne mérite pas à pré-
» sent que je la conserve. »

A la suite de ce discours attendrissant ;
ont tint conseil et l'on décida qu'il n'y avait
pas d'autre parti à prendre que de se ren-
dre de bonne grâce au désir que l'on
nous témoignait , parce que si nous resis-

tions, on saurait bien nous contraindre à obéir. Ce ne fut pas sans de vifs regrets que nous quittâmes le rivage, et nous tournâmes en arrière nos regards vers la mer, aussi long-tems que nous pûmes la distinguer. Le voyage dura trois jours. La résidence royale était située dans un bois, et défendue par des rangées d'arbres plantés si près les uns des autres, qu'un petit chien n'eût pas pu passer entre eux; il n'y avait qu'une issue par laquelle deux hommes seulement pouvaient entrer de front.

Nous fîmes halte en approchant de ce lieu. Le roi ne tarda pas à nous faire introduire; il était assis devant la porte de son habitation, un fusil appuyé sur l'épaule, et armé d'une paire de pistolets. Il fit venir les capitaines Drummond et Stewart, et les présenta à notre capitaine. C'était une consolation pour nous de retrouver là des compatriotes; mais dans quelle position!

Ce roi avait à l'occident un ennemi dont

les forces étaient supérieures aux siennes, il voulait employer notre secours contre ce rival. En attendant, son intention était de nous disséminer dans les villes et bourgs de son territoire. Ce qu'on appelle villes ou bourgs parmi ces peuplades sauvages, sont tout simplement des réunions en plus ou moins grand nombre de huttes ou cabanes auprès desquelles nos moindres chaumières pourraient être considérées comme de vrais palais.

L'idée de notre séparation fut pour nous un coup de foudre. Les trois capitaines tinrent conseil, et décidèrent qu'on s'emparerait de la personne du roi. En effet, cela fut exécuté pendant la nuit, et l'on s'estima heureux de pouvoir saisir en même tems dans son habitation une trentaine de fusils et quelques lances.

Les naturels se rassemblèrent aussitôt et firent feu nous. Le capitaine Younge menaça de tuer le roi si l'on continuait l'attaque; et, sur le champ, ses gens cessèrent

de tirer. Nous emmenâmes le roi, en déclarant qu'aussitôt que nous serions arrivés aux confins du territoire du Port-Dauphin, nous le mettrions en liberté. Une troupe d'environ quatre mille insulaires nous suivait et épiait nos mouvemens. Sur la proposition de cette masse imposante, nous consentîmes en route à rendre la liberté au roi, à la condition que les insulaires s'en retourneraient tous avec lui. Nous acquiesçâmes d'autant plus volontiers à cette proposition, qu'ils tuaient sans pitié ceux des nôtres qui ne pouvaient suivre assez vite. Ainsi périt la femme qui s'était sauvée du naufrage, la fatigue lui ayant fait retarder sa marche, elle fut d'abord renversée d'un coup de fusil puis criblée de coup de lances.

—Quelle triste destinée! s'écria madame Blainville; et sa fille frémissait comme elle à ce récit.

—Oui, reprit M. Durfort, il y a de la cruauté dans des faits de cette nature.

Malheureusement il n'y a point que chez des hordes sauvages qu'il se commet de telles atrocités. Chez ces êtres sans aucune instruction, il se trouva des hommes qui vinrent s'offrir en otage pour la délivrance de leur roi.... Ce trait est beau : il est glorieux pour nous autres Français, que notre propre histoire contemporaine nous en offre un semblable ; car de tels exemples de dévouement sont rares. Prêtez attention à ce que je vais dire, et vous conviendrez que l'attachement de ces sauvages pour celui qui règne sur eux, pourrait servir de leçon à bien des hommes des pays les plus civilisés. Robert Drury rapporte qu'à son retour parmi les siens, le roi de ces hordes fut accueilli non seulement par les plus vives acclamations de toute la peuplade, mais que dans leur ravissement, ceux qui l'approchaient de plus près lui témoignèrent leur joie en embrassant ses genoux, en lui baisant même les pieds !

Après nous être arrêtés pour contempler cette scène touchante, continua Robert Drury, nous avançâmes. Bientôt nous reconnûmes que nous avions eu tort de nous déssaisir du roi; car au lieu de s'en retourner, les insulaires attaquèrent notre troupe, et il s'en suivit un tel carnage, que tout notre monde fut massacré. Quatre d'entre nous furent seuls épargnés; nous le fûmes, hélas! grâce à notre jeunesse: le plus âgé n'avait pas seize ans. On nous fit esclaves, et nous retournâmes dans l'intérieur du pays. J'avais lieu de penser qu'on ne nous conservait la vie momentanément que pour nous faire subir un peu plus tard une mort plus lente, plus ignominieuse; de sorte que durant tout le jour cette affreuse pensée ne me quittait pas, et chaque nuit j'étais agité par des songes épouvantables.

Ah! combien alors je me reprochais de n'avoir pas suivi les conseils de mes parens qui m'avaient témoigné un si grand

désir de me conserver près d'eux ! Combien je me trouvais coupable d'avoir résisté aux instances de ma bonne mère ! Je me rappelais avec quelle tendresse elle me serrait dans ses bras en m'engageant à ne la point quitter ! Je versais des larmes amères, et je considérais ma situation déplorable comme une juste punition du ciel !

Nous ne fûmes point sacrifiés : en cela je trouvai nos vainqueurs assez généreux, et je remerciai Dieu du fond de mon cœur, ne doutant point que je devais à sa bonté toute miséricordieuse, d'avoir pris en pitié mes remords bien sincères.

Je fus livré comme esclave à un nommé Mevarrow, chez lequel je passai plusieurs années en captivité ; sa femme était fille d'un roi de ces contrées ; il l'avait fait prisonnière dans les guerres que ces peuplades se font entr'elles. Mevarrow me força de prendre part à ces guerres. Dans une expédition je fis prisonnières la femme et la fille du chef : celle-ci âgée de seize

ans était très jolie. Avec la permission de mon maître, je la pris pour épouse ; cette union adoucit ma captivité. Résolu néanmoins de tout tenter pour recouvrer ma liberté, je me sauvai au milieu d'une nuit, après avoir vainement essayé de décider ma compagne à me suivre. J'éprouvai une grande peine à la laisser ; mais le désir de revoir ma patrie l'emporta sur tout autre sentiment. Je courus précipitamment à travers les bois et les plaines, et j'arrivai à une bourgade soumise à un chef nommé Afferer, qui me promit de me protéger. Il me remit entre les mains d'un des principaux du canton, et ce fut en vain que Mevarrow vint me réclamer. Là, je fis connaissance d'un jeune anglais, nommé Thornbury, qui avait aussi été jeté en ces lieux par un naufrage. Nous convînmes ensemble que le premier des deux qui réussirait à retourner en Angleterre, donnerait des nouvelles de l'autre à sa famille. Ce compa-

triotte trouva l'occasion de s'embarquer sur un bâtiment qui vint trafiquer sur la côte de Madagascar ; il n'oublia point sa promesse , j'en eus la preuve , car un jour il arriva un navire commandé par le capitaine Guillaume Maket , et cet officier m'apportait une lettre de mon père. Le chef chez lequel je me trouvais ne voulut point exiger de rançon ; on lui fit présent d'un très-joli fusil , de quelques livres de poudre et d'un baril d'eau de vie.

Robert Drury quitta Madagascar le 20 janvier 1717 , pour retourner en Angleterre d'où il était parti il y avait seize années. On peut juger de la joie qu'il dût ressentir de changer de position , quand on saura que le capitaine qui lui remit la lettre de son père , le trouva absolument nu , à l'exception d'un morceau d'étoffe passé autour des reins ; sa peau était noirâtre et couverte de taches , ses cheveux n'avaient pas été coupés depuis son nau-

frage; on ne connaissait pas non plus ce que c'est que se faire la barbe dans ces parages; de sorte que le pauvre Robert ne ressemblait guère à un Européen quand il fut délivré.

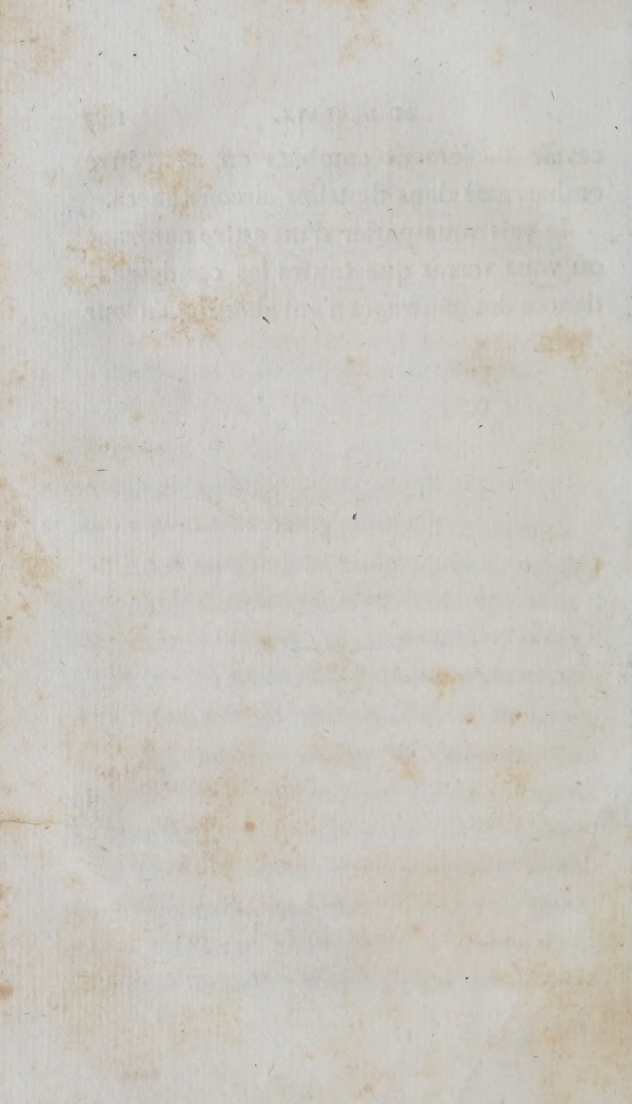
« J'adressai à Dieu mes actions de grâces de me voir de retour dans mon pays ,
» dit-il dans sa relation , après les dangers
» imminens auxquels j'avais été exposé, et
» les misères que j'avais endurées » .

— Il me semble dit Frédéric, que ce fut une pensée funeste que celle d'avoir voulu s'emparer de ce roi des environs du Port-Dauphin; du moins tout autre parti n'aurait pu amener de plus sinistres résultats.

— Mon ami, répliqua M. Durfort, ta réflexion a été prévue par Robert Drury lui-même. Dans sa relation il dit plus; car il convient que cette entreprise vraiment téméraire, hasardeuse, pourrait bien être considérée, par quelques personnes, comme criminelle. Mais on peut aussi con-

cevoir facilement combien on se trouve embarrassé dans de telles circonstances.

Je vais vous parler d'un autre naufrage où vous verrez que toutes les condescendances des naufragés n'ont abouti qu'à leur perte.



CHAPITRE XII.

NAUFRAGE D'EMMANUEL SOUZA,

Sur les côtes orientales d'Afrique, en 1552.

Emmanuel Sousa, gouverneur de la citadelle de Diu, poste important des Portugais sur la côte de Malabar, s'était démis de ce commandement afin de revenir au sein de sa mère-patrie, goûter les douceurs de la vie privée. C'était un riche et puissant seigneur; il avait épousé une femme d'un grand courage, nommée Éléonore, fille du général de Sa, commandant des Portugais dans les Indes. Au commencement de l'année 1552, il s'embarqua au port Cochin, ayant avec lui sa femme, ses enfans encore en bas âge, son beau-

frère, Pantaléon de Sa et une suite nombreuse de domestiques; l'équipage et les passagers formaient une masse d'environ six cents personnes à bord du vaisseau qui devait le transporter en Portugal.

Le 13 avril, on découvrit la côte des Caffres et l'on vogua assez heureusement jusqu'au cap de Bonne-Espérance; mais alors un vent du nord excita une effroyable tempête; le pilote prévoyant ne pouvoir parvenir à doubler le cap, se détermina à faire voile vers l'Inde. Le vaisseau était tellement maltraité par la fureur des flots, qu'il faisait eau en divers endroits : les pompes devinrent insuffisantes pour parer à ce malheur, et l'on se vit dans la nécessité de jeter à la mer les marchandises qui se trouvaient à bord afin d'aider à la marche du vaisseau.

— Que de richesses les mers engloutissent ainsi, dit Frédéric !

— Oui, mon fils, reprit M. Durfort, et tous les arsenaux du monde ne renferment

peut-être pas autant de canons qu'il s'en trouve au fond de ces abîmes.

Les mesures prises pour alléger le vaisseau ne purent le préserver du naufrage : le 24 juin il échoua sur les côtes orientales d'Afrique. On s'empressa de mettre les chaloupes à la mer et dans divers voyages elles amenèrent à terre environ trois cents personnes; c'est tout ce qu'elles purent sauver, car les embarcations se trouvèrent brisées sur des écueils; et d'ailleurs le vaisseau devenu le jouet de la tempête, acheva de s'ouvrir et disparut avec les malheureux qui n'avaient encore pu le quitter.

Emmanuel Sousa, sa femme, ses enfans, ses beaux-frères, et tout son monde avaient été débarqués; ils avaient aussi parmi eux André Vasez, maître du vaisseau et un certain nombre de matelots. La plage où ils se trouvaient relégués ne leur offrait qu'une seule ressource, de l'eau douce qui leur fut précieuse dans

leur cruelle position; du reste c'était un sable inculte semé de rochers arides. Heureusement que les flots rejetèrent sur cette plage quelque peu des provisions du bâtiment. La riche famille avait sauvé tout ce quelle avait pu de ses trésors : mais dans de telles circonstances un morceau de pain est préférable à l'or et aux diamans.

Quand les naufragés furent un peu remis des fatigues de la mer, il songèrent à quitter ce rivage, et l'on se décida à suivre la côte jusqu'à ce qu'on eût trouvé le fleuve du Saint-Esprit, où les Portugais de Sofala et de Mozambique faisaient un commerce assez considérable. Emanuel exhorta ses compagnons d'infortune à ne point perdre courage : « Nul doute, leur dit-il, » qu'il nous reste encore bien des traverses » à essuyer, bien des obstacles à surmonter. » Mais qui sait sinous ne verrons pas arri- » ver le terme de tant de peine en restant » unis, en mettant tous nos efforts en com-

» mun ! il est de mon devoir de vous de-
» mander secours et protection pour une
» femme , pour des enfans que le ciel sem-
» ble vous dire de ne pas abandonner, puis
» qu'il leur a conservée comme à vous l'exi-
» stence. Je vous considère tous comme
» des amis, et désormais nous ne devons
» plus former qu'une seule et même fa-
» mille. »

Electrisé par ce discours, chacun lui promet avec sincérité un zèle sans égal, un dévouement sans bornes; chacun jure de le suivre partout, et de lui obéir avec confiance. C'est dans ces protestations solennelles entre des infortunés qui prennent à témoin le Dieu de l'univers, qu'il faut croire à la sainteté du serment !

Le trajet qu'on allait parcourir était de près de deux cents lieues; on fut quatre mois à faire cette route, et d'autant plus péniblement, que les provisions n'ayant pas tardé à être épuisées, on se trouva réduit à

*

manger les fruits sauvages ainsi que les herbes que l'on put rencontrer.

Enfin les naufragés arrivent à ce fleuve tant désiré, c'est-à-dire à un premier bras du fleuve, car il y en a trois séparés par de grands territoires gouvernés chacun par des chefs différens; les trois bras du fleuve se réunissaient avant de se jeter dans la mer, il s'agissait donc d'atteindre le point de la jonction. Un grand inconvénient se présentait : le roi qui gouvernait en cette première partie du fleuve était un homme humain qui accueillit les naufragés avec tous les égards que l'on doit au malheur. Mais ce roi les prévint qu'ils auraient tout à redouter de l'avidité et de la barbarie de ses voisins. Cependant le désir de se rapprocher de l'embouchure du fleuve, détermina nos voyageurs à passer outre; ils avaient une certaine quantité d'armes dont ils s'étaient munis en se sauvant dans les embarcations, cela leur donnait du courage.

Ils n'eurent pas plus tôt passé le second bras du fleuve, qu'ils aperçurent plusieurs centaines de Caffres venir droit à eux. Ils se mirent en ligne pour les recevoir militairement; mais les voyant s'approcher d'un air pacifique, ils changèrent leur contenance martiale contre celle de voyageurs disposés à vivre en bonne intelligence. Certes, c'était bien aussi leur véritable intention. Les naturels les engagèrent à se rendre à l'habitation de leur roi les assurant qu'ils en seraient bien reçus. c'était un moyen de pouvoir troquer de l'or contre des vivres, et l'on aurait cru avoir des reproches à se faire si l'on se fut comporté différemment. On se rendit donc à cette habitation où l'on trouva effectivement la facilité d'obtenir à prix d'argent, quelques alimens grossiers.

Emmanuel Sousa demanda au roi de cette peuplade la permission de construire là quelques cabanes pour s'abriter lui et tout son monde, en attendant qu'il

arrive quelque vaisseau qui puisse les ramener dans leur patrie. Ce roi artificieux lui fit répondre qu'il y consentirait à la condition qu'ils lui remissent leurs armes parce qu'elles inquiétaient les hommes du pays. Là-dessus on tint conseil : cette proposition ne convenait pas à Éléonore, qui n'oubliait point les justes défiances qu'elle avait conseillées le roi voisin. Cependant ne devait-on pas craindre aussi de se nuire par un excès de prudence ? Tout bien délibéré, on jugea à propos d'avoir confiance aux démonstrations amicales du chef de cette contrée. Mais à peine les armes furent-elles livrées, que les caïffes vinrent s'emparer de ce que possédaient les naufragés, qu'ils dépouillèrent de leurs vêtemens jusqu'à les laisser nus, sans même en excepter les femmes et les enfans : tous ceux qui firent la moindre résistance furent impitoyablement massacrés.

— Quelle déloyauté ! quelle affreuse conduite ! s'écria Ernest.

Madame Blainville , Hortense et les autres auditeurs frémissaient de ce qu'ils venaient d'entendre, et n'osaient demander la suite d'une si cruelle aventure. Cependant le narrateur continua son récit.

Vous pouvez , dit-il, concevoir l'exaspération de tous les esprits; vous devez surtout juger des terribles impressions qui agitaient l'âme de la sensible Éléonore : se voir exposée nue à la vue de ces infâmes spoliateurs.... Se voir dans un honteux état en présence de ceux à qui elle avait toujours imposé tant de respect.... Elle ne put tenir à cet excès d'humiliation. Se précipitant aussitôt dans un fossé qui se trouvait à quelques pas , elle s'enterra le corps dans le sable, et se couvrant la poitrine de ses enfans qu'elle enlaçait dans ses bras, elle dit à André Vasez et aux principaux officiers qui l'entouraient :
« Hé bien ! mes amis, voilà les fruits de votre
» aveugle confiance ! Allez, je n'ai plus be-
» soin de rien , il ne me reste qu'à mourir;

» ne songez maintenant qu'à vous : si le ciel
» vous permet un jour de revoir notre pa-
» trie, rappelez à votre souvenir qu'Éléo-
» nore eût voulu vous préserver de cet
» abîme de maux, et donnez quelques lar-
» mes à sa mémoire ! » Elle semblait vouloir
ajouter quelques paroles, mais les sanglots
la suffoquaient, et ses larmes abondantes
inondaient les innocentes créatures qu'elle
pressait sur son sein.

— Ah mon frère, arrêtez, s'écria ma-
dame Blainville; ce tableau est fait pour
déchirer le cœur d'une mère.... Laissez-
nous donner un libre cours à notre émo-
tion....

— Il est certain que ce récit est fait
pour attendrir, répliqua le vieux capi-
taine; et j'ai vu plus d'un marin, bien
dur au mal pour lui même, sentir la
nécessité, en lisant cette histoire, de fer-
mer le livre un instant pour essuyer sa
paupière.

Vous concevez, ajouta-t-il, la conster-

nation d'Emmanuel Sousa, d'André Vasez, et du frère d'Éléonore. Aussitôt après leur horrible expédition, les Caffres s'étaient éloignés du lieu où ils venaient de commettre le pillage et le meurtre; non seulement ces misérables se retiraient chargés du butin qu'ils avaient conquis si traîtreusement; mais dans leur lâcheté, ils ravissaient aux malheureux encore existans même le peu de vivres qui pouvaient les sustanter momentanément!

Le sentiment de la conservation de ce qui lui est cher, ranime les esprits abattus d'Emmanuel; sortant de sa stupeur, il sent renaître son courage, et jetant un regard de tendresse et d'amour sur Éléonore ainsi que sur ses enfans, il s'éloigne à pas précipités pour chercher quelque nourriture qui puisse prolonger leur existence. C'est en vain que ses regards, plongeant de tous côtés, demandent quelques fruits sauvages à ce sol dépouillé par les barbares, à peine trouva-t-il quelques

brins d'herbes que le soleil brûlant n'ait point desséchés.

Lorsqu'il revint près de sa famille, ce malheureux époux, ce père infortuné vit qu'il n'avait plus de compagne, plus d'enfans; la faim, la soif et peut-être plus encore la douleur, avaient mis fin à leur déplorable existence!!! Emmanuel a le cœur trop navré pour répandre des larmes le sombre désespoir semble en avoir tout-à-coup tari la source.... Ses mains défaillantes retrouvent néanmoins quelque vigueur, il lui reste un devoir à remplir; il donne la sépulture à ce qu'il avait de plus cher au monde; puis fuyant aussitôt ces lieux de tristesse et d'horreur, il s'enfonce dans ces déserts, sans crainte d'être massacré par les sauvages ou de devenir la proie des bêtes féroces; maintenant que lui importe la vie?... On ne l'a jamais revu.

—Pauvre Emmanuel! Pauvre Éléonore! répétèrent à la fois tous les auditeurs.

— Mon cheroncle, dit Ernest, apprenez nous ce que devint le reste de ces naufragés?

Des trois cents qui avaient échappé à la fureur des flots, une vingtaine seulement survécurent à tous les malheurs qui les accablèrent successivement. Le frère d'Éléonore fut de ce nombre. Lui et ses compagnons d'infortune tombèrent entre les mains des caïffes qui les retinrent en esclavage, jusqu'au moment où un marchand portugais vint en ce pays pour trafiquer : il racheta ces malheureux moyennant quatre sesterces par tête, et il les ramena à Lisbonne. Les historiens nous ont appris que Pantaléon de Sa vécut jusque dans un âge très-avancé, et que sa carrière fut subitement terminée par un coup d'apoplexie foudroyante.

Vivement touchée de la destinée d'Éléonore, toute la société du capitaine Durfort promit bien de ne pas perdre le souvenir

de cette trop fière et trop sensible Portugaise.

Ecoutez maintenant, dit-il, les aventures d'une Française, que des voyages sur mer et un naufrage ont séparée pendant vingt-quatre années de son mari.

CHAPITRE XIII.

NAUFRAGE DE M^{ME} GODIN DES ODONAIS,

Sur le fleuve des Amazones, en 1769.

Monsieur Godin des Odonais a retracé les aventures tragiques de sa femme, dans une lettre à M. de la Condamine, lettre pleine d'intérêt, qui a reçu, et qui méritait en effet les honneurs de la publication.

Vous me demandez lui dit-il, une relation du voyage de mon épouse sur le fleuve des Amazones; les bruits confus qui vous sont parvenus des dangers auxquels elle s'est vue exposée, et dont elle seule, de huit personnes, est échappée, augmentent votre curiosité. J'avais résolu de n'en parler jamais, tant le souvenir

m'en est douloureux; mais la part que vous prenez à ce qui nous regarde, et les marques d'amitié que vous me donnez ne me permettent pas de refuser de vous satisfaire.

Mon épouse désirait beaucoup de venir en France. Sur la fin de 1748, je reçus des nouvelles de la mort de mon père, et voyant qu'il m'était indispensable de mettre ordre à des affaires de famille, je résolus de partir d'abord seul du Pérou où nous habitions Riobamba, ville de la province de Quito, pour me rendre à Cayenne, en descendant le fleuve des Amazones, et de tout disposer pour faire prendre commodément la même route à ma femme. Je partis en mars 1749, et j'arrivai à Cayenne en avril 1750.

Ici, M. Godin raconte qu'il écrivit aussitôt au ministre de la marine, à l'effet d'obtenir d'une part des passeports pour la France, et de l'autre part des recommandations de la cour de Portugal pour re-

monter le fleuve des Amazones, sur lequel on ne naviguait point sans permission. Ses lettres sont perdues ou interceptées ; il les renouvelle d'année en année, et ce n'est qu'au bout de quinze ans qu'il obtient ce qu'il désire. Il s'écoule cinq autres années avant que sa femme puisse avoir des nouvelles positives et se mettre en route.

Enfin, le 1^{er} octobre 1769, la voilà qui s'achemine, en compagnie de ses deux frères, d'un enfant de dix ans appartenant à l'un d'eux, d'un médecin français, d'un domestique nègre et de trois servantes mulâtres. Une trentaine d'Indiens portaient les bagages. Au moment où cette petite caravane arriva à Canélos, lieu de l'embarquement, il y régnait une épidémie, de sorte que tous les naturels avaient déserté le pays ; les porteurs du bagage désertent aussi, et l'on ne trouve dans cet endroit que deux Indiens qui promettent aux voyageurs de les conduire dans un canot à Andoas, distant de-là d'environ

cent cinquante lieues. Le troisième jour de la navigation, ces deux Indiens disparaissent, laissant nos voyageurs sans guide. Le lendemain, ils rencontrent un autre Indien qui consent d'aller avec eux et de tenir le gouvernail; mais au bout de deux jours ce malheureux tombe à l'eau et se noye. Le canot conduit par des mains inhabiles à ce travail est bientôt inondé; et pour éviter d'être submergé, on se voit obligé de descendre à terre, où l'on se fait une cabane de feuillage. Le médecin offre d'aller à Andoas, afin d'amener un canot et des indiens; il part; mais cet homme sans loyauté trompe la confiance de ses compagons de voyage, en ne s'occupant point de leur procurer les secours promis. Alors les frères de madame Godin construisent un radeau sur lequel tout le monde se place; nouveau malheur, ce radeau chavire, voilà tous les effets perdus, et madame des Odonais doit à sa présence

d'esprit et au courage de ses frères de ne pas être engloutie dans les eaux.

Dans cette triste situation, les voyageurs sont forcés de continuer leur route à pied. Ils veulent traverser un bois, et s'y perdent. Au bout de quelques jours, ces malheureux se trouvent épuisés de fatigue, leurs vivres sont finis, il n'ont d'autre ressource que des fruits sauvages. La faim la soif, la lassitude les accablent à un tel point, qu'ils ne peuvent plus marcher, ils n'ont que la mort en perspective, elle arrive plus ou moins lentement pour chacun deux, et en quatre ou cinq jours ils expirent l'un après l'autre....

— Qu'il est cruel d'avoir à voyager dans de telles contrées! s'écrie Hortense. La pauvre dame des Odonais périt-elle donc là comme Éléonore a péri chez les Caffres.

— Non reprit M. Durfort; le ciel voulait la conserver comme une preuve du courage inouï que peut avoir une femme au sein de la plus terrible adversité.

Cette femme, étendue à demi-morte à côté de ses frères et des autres cadavres, resta deux fois vingt-quatre heures comme anéantie. Enfin, le tourment d'une soif dévorante la fait revenir à elle-même. Sa voix presque éteinte appelle ses frères, elle n'ose d'abord fixer sur eux ses regards inquiets; puis sa main défaillante va se placer sur leur cœur.... Hélas il a cessé de battre! Personne n'existe plus autour d'elle, l'infortunée en acquiert l'affreuse conviction. Grand dieu! S'écrie-t-elle, quel sort m'est-il réservé? Nul mortel ne viendra-t-il à mon secours?

Elle rassemble ses forces afin de s'éloigner de ce lieu de douleur. Elle se trouve sans chaussure et le corps à demi-nu, tout ce qu'elle portait a été mis en lambeaux par les ronces et les épines. Elle a le triste courage d'enlever les souliers de ses frères, pour en attacher les semelles à ses pieds, et la voilà qui erre comme un spectre échappé au trépas. L'affreux spectacle

dont elle avait été témoin, l'horreur de la solitude et de la nuit, dans un désert, la frayeur de la mort toujours présente à ces yeux, frayeur que chaque instant devait redoubler, firent sur elle une telle impression, que ses cheveux blanchirent tout-à-coup.

Le deuxième jour de sa marche, qui ne pouvait pas être considérable, elle trouva de l'eau, quelques fruits sauvages et quelques œufs verts. A peine elle pouvait avaler, tant l'œsophage s'était rétréci par la privation des alimens : ceux que les hasards lui faisait rencontrer suffirent pour sustenter son squelette. Il était tems que le secours qui lui était réservé parût.

Si vous lisiez dans un roman qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans un fleuve, à demi-noyée, s'enfonce dans un bois, elle huitième, sans route pour se guider, et y marche plusieurs semaines, se perd, souffre la faim, la soif, la fatigue jusqu'à l'épuisement; voit expirer ses

deux frères, beaucoup plus robustes qu'elle, un neveu à peine sorti de l'enfance, trois jeunes femmes ses domestiques, et un nègre accoutumé à la peine; qu'elle survit à cette catastrophe; que, restée seule deux jours et deux nuits entre ces cadavres, dans des cantons où abondent les tigres et beaucoup de serpens très-dangereux, sans avoir rencontré jamais un seul de ces animaux; elle se relève, se remet en chemin couverte de lambeaux, errante dans un bois jusqu'au huitième jour, qu'elle se trouve secourue : vous accuseriez l'auteur du roman de manquer à la vraisemblance, et pourtant c'est ici l'exacte et simple vérité.

Ce huitième jour, après avoir quitté le lieu funeste où la mort l'avait seule épargnée, elle se trouva sur les bords du Bonbonasa. A la pointe du jour, elle entend du bruit dans le lointain; par un premier mouvement, elle se renfonce dans le bois; mais faisant réflexion que rien ne peut

lui arriver de pire que son état actuel, elle revient sur ses pas, et voit deux Indiens qui poussent à l'eau une barque. A sa vue ces hommes jettent un cri de surprise : elle se prosterne à genoux pour qu'ils n'aient point d'effroi; elle leur tend des mains suppliantes; ils approchent. Alors, elle les conjure de la conduire à Andoas. Ils la reçoivent avec des marques d'affection, prennent soin d'elle, et au bout de quelques jours elle atteint enfin le lieu qui devient pour elle le port du salut. Elle se souvient qu'elle a au cou deux chaînes d'or; elle en donne une à chacun de ses libérateurs, en leur témoignant sa vive reconnaissance du service inappréciable qu'ils lui ont rendu.

Madame des Odonais arrive enfin à la Laguna, où elle est reçue avec toute l'affabilité possible par le supérieur des missions, dont les bons traitemens pendant un séjour de six semaines, contribuèrent beaucoup à rétablir sa santé altérée, et à la dis-

traire de ses malheurs. Quoiqu'elle eût déjà fait plus de quatre cents lieues, il lui en restait à faire cinq fois autant jusqu'à Cayenne. Le missionnaire crut devoir lui proposer de la faire reconduire en toute sûreté à Riobamba. « Non répondit-elle, je dois continuer mon voyage pour me rendre auprès de mon époux : je croirais contrarier les vues de la providence en rendant inutiles la Protection divine qu'elle m'a accordée d'une manière si visible dans mes périls. »

Tant de courage et de persévérance furent récompensés par un voyage qui ne rencontra plus d'obstacles, et au mois de juillet 1773, par conséquent quatre années après son départ du Pérou, madame Godin des Odonais fut enfin réunie à celui qu'elle avait tant de fois désespéré de jamais revoir.

Tout ce qu'elle avait réalisé en quittant Riobamba, était perdu sans retour. Mais il est un objet que cette dame se plût à con-

server avec un soin religieux

— Je le devine, interrompit madame Blainville; ce ne peut être que les sandales qu'elle hérita de ses malheureux frères?

— Oui reprit M. Durfort; elle voulut les conserver précieusement, comme un souvenir éternel de la grâce que Dieu lui avait faite, en l'arrachant à un trépas pour ainsi dire inévitable.

servir avec un zèle religieux

— Je le devine, Interrompt madame
Blanchette; ce ne peut être que les sœurs
les plus chères de ces malheureux sœurs.
— Oui, répondit M^{lle} Thérèse; elle voulait les
conservoir précieusement, comme un sou-
venir éternel de la grâce que Dieu lui
avait faite, en l'attachant à un trépas pour
ainsi dire inévitable.

CHAPITRE XIV.

NAUFRAGE DE LA GOELETTE *LE COUZIOT*, ET DU NAVIRE *SPILLAERT*. VOYAGE PÉRILLEUX DU SLOOP *LA FÉLICITÉ*.

Plusieurs amis du capitaine Durfort vinrent lui rendre visite ; c'étaient tous habitans de divers ports de mer. C'est inimaginable, dirent-ils, combien le tems a été épouvantable, depuis le mois de septembre 1833 : des coups de vent, comme on n'en a point vus de mémoire d'homme, tourmentent nos côtes presque sans interruption ; la navigation est entièrement troublée.

L'un deux, qui arrivait de Dunkerque, raconta qu'il avait été témoin du naufrage de la goëlette *le Cousiot*. Ce bâtiment de soixante-onze tonneaux, dit-il, capitaine

Roux, venant de Sunderland, en Angleterre, avec une cargaison de charbon, s'est échoué sur la plage de l'est, à environ dix brasses de l'estacade. L'équipage composé de six hommes, était exposé aux plus grands dangers et demandait des secours. Les marins français des canots lamaneurs se dirigèrent sur l'estacade. L'impétuosité du vent rendant la mer affreuse, il était impossible de se risquer dans une embarcation. Le seul moyen de sauvetage était donc d'établir, à l'aide des cables des canots, un *va et vient* pour haler successivement les hommes du *Cousiot* près de l'estacade, et de les hisser dessus. Ce moyen obtint un succès complet, grâce à la promptitude de l'exécution. A peine les deux derniers hommes, amarrés au cable de correspondance, s'étaient-ils précipités à la mer, que la goëlette se brisa, et que l'on vit flotter au loin ses tonneaux et ses débris.

A ce récit succéda celui d'un marin du port d'Ostende, qui apprit une catas-

trophe bien faite pour plonger cette ville dans la consternation. Un petit navire appartenant à un ancien capitaine de marine (M. Spillaert), venait de faire naufrage à l'entrée du port, et n'inspirait d'abord aucune crainte pour le salut de l'équipage ; on croyait même pouvoir sauver ce bâtiment et toute sa cargaison. Seize habitants de la ville, dont plusieurs pères de famille, s'étaient rendus à bord pour travailler toute la nuit à le remettre à flot. Un câble, amarré au pont ainsi qu'au musoir, devait, en le traînant, faciliter son entrée dans le port. Une lanterne placée au faite du mât devait, en s'éteignant, donner le signal des manœuvres. Malheureusement, vers une heure du matin, la mer étant toujours fort-agitée, une lame, passant au-dessus du navire, éteignit la lumière. Les individus postés au musoir, pensant que c'était le signal convenu, se mirent à tirer violemment le câble du navire, qui, labourant encore, résistait à tous leurs ef-

*

forts; mais doublant de force, le pont se brisa, le mât fut emporté, et le navire, se séparant de lui-même, dispersa les infortunés au milieu des vagues. L'obscurité de la nuit et l'agitation de la mer ne permirent pas de leur porter le moindre secours. Des lamentations vinrent frapper nos oreilles (car j'étais au nombre des individus postés au musoir); mais bientôt ces cris affreux furent étouffés sous les flots, l'équipage était englouti, et les généreux habitans d'Ostende, victimes de leur dévouement, disparurent sans retour!!!

—Voilà un événement bien cruel, dit un des amis de M. Durfort, et il demanda la permission de faire connaître comment lui, bourgeois pacifique absolument étranger à la navigation, avait cependant essuyé toutes les tribulations d'un marin, en très peu de tems et dans un très court trajet.

En septembre 1833, dit-il, ayant voulu me rendre du Hâvre à Caen avec trois

compatriotes, nous nous embarquâmes sur le Sloop *la Félicité* : ce nom est bien joli, mais je vous assure que je ne puis pas éprouver de plus tristes jours que ceux que j'ai passés à bord de *la Félicité*, car dans cette petite traversée que nous avions eu le projet de faire, nous avons essuyé tout ce qu'il peut y avoir de dangereux dans les plus longs voyages de mer. Nous étions sous la conduite d'un brave marin, le capitaine Daniel. A peine sorti de nos jetées, le Sloop se trouva tout-à-coup le jouet de la tempête; et dès la première bourrasque, le capitaine voyant le bâtiment démâté de son beaupré et de son grand mât, il chercha à se réfugier et à mouiller sur la côte vers laquelle la lame et des courans l'avaient affalé. Une petite ancre tint d'abord le Sloop en assez bonne disposition pendant quelques heures; mais le vent ayant encore augmenté, notre capitaine crut devoir mouiller ses deux ancras. Cette précaution serait devenu inutile

si la chaîne, qui était étalinguée sur une des ancre, n'eût pas tenu, car peu de tems après avoir été jetée au fond, le grand cable vint à se rompre. Pendant deux jours le Sloop resta dans cette situation, démâté comme un ponton, submergé de l'avant à l'arrière par chaque lame, et n'ayant plus pour l'empêcher de faire côte, qu'une chaîne qui, à tous les coups de tangage, menaçait de se briser. Enfin, après 60 heures de craintes et de souffrances, nous fûmes assez heureux pour faire apercevoir, au bout d'une gaffe, des signaux de détresse à un bâtiment qui passait à quelque distance. C'était le navire le *Charles*, capitaine Groult, qui parvint, non sans peine, à prendre à la remorque la malheureuse *Félicité*, qu'il réussit à haler jusqu'au bas de la rivière de Caen. Nous devions être infailliblement engloutis dans les flots, sans la présence d'esprit et les bonnes manœuvres du capitaine Daniel, et surtout sans l'humanité

du brave capitaine Groult , qui n'hésita pas à courir quelques risques pour venir à notre secours.

— En effet, dit à son ami le capitaine Durfort , voilà ce qui s'appelle faire connaissance avec la mer d'une rude façon. Que voulez-vous ? c'est une chance que courent tous les voyageurs, et cela n'empêchera point les hommes de voyager. Je vais vous faire connaître la relation d'un double naufrage essuyé coup sur coup par un brave homme qui a couru des dangers bien plus multipliés que ceux dont il vient d'être question.

CHAPITRE XV.

DOUBLE NAUFRAGE DE GUILLAUME JOHNSON.

Sur les côtes de Norwège, en 1648.

Guillaume Johnson dont je veux vous entretenir, était le chapelain de Charles II, roi d'Angleterre. Cet ecclésiastique, homme de mérite et qui avait beaucoup voyagé, se trouvait alors chargé par son souverain d'une mission relative aux affaires de l'Église : c'est la plus ancienne relation de naufrage que je connaisse. Dès les premiers jours du voyage, les navigateurs furent assaillis par une tempête qui les poussa si violemment sur un banc de sable, que la cale du bâtiment s'entr'ouvrit. Je vais laisser parler Guillaume Johnson, qui raconte en

ces termes tout ce qu'il éprouva dans cette traversée :

Le 29 septembre 1648, je m'embarquai sur le navire *William et John*, commandé par le capitaine Daniel Morgan. Le navire était solide, le vent favorable, le pilote habile : je ne pouvais donc ni prévoir, ni supposer aucun danger. Mais le mal de mer me fit cruellement souffrir; de sorte qu'à peine embarqué, je fus obligé de me mettre au lit.

Un jour, vers quatre heures après midi, le capitaine entra dans la chambre, d'un air plus pressé que de coutume; en effet, il était animé par le sentiment d'un danger imminent qu'il cherchait à me cacher. Je lui demandai avec inquiétude si tout allait bien? Oui, tout va bien, répondit-il en pâlisant, et il sortit à la hâte. Effrayé, je me levai et me traînai sur le pont. Là, je fus témoin d'un spectacle bien douloureux : le navire faisait eau et était prêt à couler à fond. La terreur avait tellement

décomposé tous les visages, que nous nous reconnaissons à peine les uns les autres. L'un priait, l'autre se tordait les mains, un troisième pleurait. Cet accès calmé, chacun se mit à travailler pour sauver sa vie, mais sans beaucoup s'entendre sur les moyens à prendre pour y parvenir.

Le second maître et un autre homme, qui étaient descendus pour découvrir par où le bâtiment faisait eau, revinrent le visage pâle, défait, et d'une voix tremblante, ils nous annoncèrent qu'il était impossible d'y remédier : nous devons, dirent-ils, nous attendre à périr dans quelques momens. On mit le grand canot à la mer, et l'on tira quelques coups de canon en signal de détressé, pour avertir le capitaine d'un navire qui naviguait de conserve avec nous, et qui était un peu en avant. Nous espérions qu'il viendrait à notre secours, et nous sautâmes dans le canot. Je m'y pris mal, de sorte que je tombai dans la mer, d'où je fus retiré avec beaucoup de

peine. Il restait encore à bord un homme qui poussait des cris lamentables, parce que le canot s'était un peu éloigné; quoique l'on courût le risque d'être englouti en approchant du navire, on n'hésita pas à aller à lui, et l'on parvint à le sauver.

Quand nous vîmes que le capitaine de l'autre bâtiment ne venait pas à notre secours, nous l'accusâmes d'indifférence et de dureté. Hélas ! il avait éprouvé le même accident que nous, et il fut plus malheureux encore, car en moins d'une heure, il fut, ainsi que tout son équipage, la proie des flots.

Nos espérances de salut étaient bien faibles; les mers du nord sont rarement tranquilles: les vagues ne discontinuaient pas de s'agiter prodigieusement. Comment croire que l'on pourrait échapper à leur fureur dans une petite chaloupe, quand un grand navire n'avait pu leur résister? Nous étions éloignés de terre de plusieurs lieues, sans boussole, sans vivres, et la

nuît approchait ; nous ne possédions qu'une petite chaudière qui servait à vider l'eau, et trois sacs d'argent que nous regardions maintenant comme chose bien inutile pour nous. Nous nous mîmes en prières, et Dieu eut compassion de nous, car nous aperçûmes un navire qui venait de notre côté. Comme nous n'avions que deux avirons, nous ne pouvions pas faire aller le canot bien vite, les lames étant très-fortes ; nous les recevions à dos pour les empêcher de submerger notre petit esquif ; mais elles y pénétraient cependant en telle abondance, que nous avions beaucoup de peine à vider l'eau avec la chaudière.

Le navire était au vent, et il voguait beaucoup trop vite pour que nous pussions l'atteindre. Bientôt l'obscurité de la nuit nous le fit perdre de vue : fort heureusement, son capitaine hissa une lanterne qui nous servit de phare ; cette attention bienveillante redoubla notre énergie ; puis, dans la crainte qu'il ne nous crût perdus,

l'obscurité l'empêchant de nous voir, nous pousions de grands cris toutes les fois que les vagues nous élevaient à la surface de la mer. Enfin, par l'aide de Dieu, nous nous trouvâmes près du bâtiment. Trop de précipitation à vouloir y monter pouvait nous mettre tous en péril : il avait été décidé que nous sortirions du canot tour à tour et dans l'ordre où nous nous y trouvions assis; mais à peine fûmes-nous le long du navire, qu'aussitôt chacun s'efforça d'y grimper; les matelots habitués à cette manœuvre furent en haut en un clin d'œil.

Je restai seul dans le canot, et j'y serais demeuré, parce que mes mains étaient si engourdies par le froid, que je me sentais incapable de me hisser le long d'une corde, quoique mon existence en dépendît. Tout ce que je pus faire, fut d'en empoigner une assez fortement pour empêcher le canot de s'éloigner. Trois fois les vagues le firent frapper contre le côté du navire, et chaque fois je fus renversé au fond de cette

petite embarcation qui était à moitié pleine d'eau. Deux matelots descendirent pour m'aider à grimper comme avaient fait les autres ; mais ils renoncèrent à me sortir de cette manière , tant ma faiblesse ne me permettait pas de les aider dans ce travail. On se décida à me jeter une corde avec un nœud coulant ; je me la passai autour du corps , et on m'enleva de la sorte du canot qui s'éloignait , de manière que je fus trempé dans la mer , et tellement heurté contre le navire , que l'on m'amena sans connaissance. Lorsque je revins à moi , je me trouvai seul et couché dans la chambre du capitaine. Quoique tout fracassé , je me levai pour aller voir mes compagnons d'infortune : je les trouvai consternés , chacun d'eux déplorant la perte essuyée dans ce naufrage ; pour mon propre compte , ce que je regrettais le plus , c'était des cahiers de notes , fruits de plusieurs années d'étude et d'observations , travail que j'avais fait en parcourant les pays étrangers.

Le lendemain, le vent fut bon pour aller en Norwège, où se rendait le navire. Vers midi, nous aperçûmes la côte, dangereuse par les rochers qui la borde. Comme on prévoyait ne pouvoir pas y arriver de jour, on prit le parti de louvoyer jusqu'au lendemain, puis nous nous mîmes à table; je n'avais pas mangé depuis cinq jours, je fis un bon repas.

Le soir, après la prière et lorsqu'on eut posé le quart, nous nous étions couchés avec satisfaction, et déjà nous goutions les douceurs du repos, lorsque le navire alla frapper à pleines voiles contre un rocher. Le choc fut violent, il éveilla tous ceux qui dormaient. Je ne savais ce que signifiait cette secousse, mais les matelots, au fait du danger, s'écrièrent : nous sommes perdus ! A ce cris, je courus sur le pont où arrivait également le capitaine Morgan. Il me pria, les larmes aux yeux, de prier pour tous, persuadé que nous allions périr inmanquablement. Je me jetai à ge-

noux comme le patient quel'on va exécuter, et je priai Dieu avec toute la ferveur d'un homme résigné à la mort. Surpris de ce que les vagues ne nous engloutissaient pas, je reconnus que le navire était entré tellement de force entre deux rochers, avec son avant sur un autre, qu'il y était tenu comprimé par le roc même. J'ôtai sur-le-champ mon habit, avec la résolution de gagner la terre à la nage ; mais la hauteur des vagues qui venaient se briser contre les rochers m'effraya.

Le même matelot qui m'avait hissé à bord, ayant amarré une corde au mât, s'en servit pour descendre sur le roc, où il la tint ferme à son extrémité, pour aider aux autres à quitter ainsi le navire. Tout notre équipage et vingt-huit Danois étaient déjà descendus, je fus le dernier qui se sauva de cette manière. En ce moment, cédant à la violence des vagues, le bâtiment fut brisé et englouti. Quatre matelots et le capitaine qui s'y trouvaient encore, périrent

sans qu'il nous fût possible de venir à leur secours. Ce fut pour moi une peine inexprimable de voir ce brave homme perdre l'existence au milieu des flots, lorsqu'il venait de nous sauver la vie. Ce souvenir douloureux ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Nous eûmes le bonheur de trouver une caverne qui nous mit à l'abri du vent. Quelle nuit longue et affreuse nous passâmes, étant en proie à tous les besoins et dévorés par l'inquiétude. J'étais bien peu vêtu, ayant vu mon habit emporté au loin, lorsque je le quittais dans l'intention de me jeter à la nage; je n'avais pas non plus de souliers, et mes pieds se trouvaient déchirés par le chemin que j'avais fait sur les pointes aigües des rochers, en cherchant un lieu commode pour nous abriter. Au lever du soleil, nous distinguâmes dans le lointain la côte de Norwège; cela nous fit espérer d'être aperçus par quelques bâtimens passagers. Lorsque je

considèrai le lieu où nous étions, je fus frappé d'étonnement à la vue des rochers innombrables dont la mer était couverte autour de nous. La providence seule nous avait préservés d'une mort certaine ; car si notre navire eût touché en tout autre endroit qu'entre les deux rochers qui retardèrent sa perte totale, nous périssions infailliblement à l'instant même. N'ayant rien vu dans tout le cours de la journée, nous commençâmes à perdre courage en retournant tristement passer la nuit dans la caverne.

Dans la matinée du lendemain, l'un de nous découvrit un bâtiment qui voguait à pleines voiles : nos cœurs en furent remplis de joie. Grimpant tous avec promptitude au sommet du rocher, nous agitâmes nos chapeaux pour nous faire apercevoir. Soins inutiles ! ce bâtiment passa sans nous envoyer de canot. En le voyant s'éloigner, chacun de nous sentit son cœur défaillir ; car nous devions craindre que quand même

nous serions aperçus , il était encore douteux qu'on voulût bien s'exposer pour nous sauver.

Les matelots , en cherchant avec leurs mains dans la mer , en retirèrent de petites moules. Un mousse m'apporta du cochléaria que je mâchai , espérant que cela pourrait diminuer la fièvre brûlante qui s'était emparée de moi. Pour étancher ma soif , je bus de l'eau qui se trouvait dans le creux des rochers ; elle était presque aussi salée que celle de la mer , et je vomis après l'avoir bue. Nous voyant séquestrés du genre humain , nous priâmes la Divinité d'avoir pitié de nous. Ensuite j'adressai une exhortation à mes compagnons d'infortune pour se préparer à paraître devant Dieu , car je pensai que nous devions terminer là notre existence. Le matelot qui , le premier , était descendu sur le rocher , s'écria : « Fai- » sons un radeau , et essayons de nous sau- » ver par mer ; quant à moi , j'aime mieux » être noyé que de mourir ici de faim. » Chacun goûta cet avis , et tout le monde

s'employa pour cette construction, que l'on fit au moyen de quelques débris du navire. Ce radeau , bien petit et bien frêle , fut muni d'un mât et d'une voile ; quatre personnes s'y embarquèrent, deux Danois et deux Anglais.

J'admirai le courage de ces hommes qui couraient les plus grands dangers au milieu des écueils qu'il fallait franchir pour aborder la côte. Nous les suivîmes des yeux autant que cela nous fut possible , faisant les vœux les plus ardens pour leur réussite, puisque notre salut en dépendait. Avant la nuit , l'approche de plusieurs bateaux nous annonça qu'ils étaient arrivés heureusement. On nous apportait des vivres auxquels nous fîmes peu d'attention , tant notre impatience d'aller à terre était grande. Nous étant embarqués par la grâce de Dieu , nous abordâmes à Waller-Eyland, petite île de la côte de Norwège. Le pasteur, attendri au récit de nos malheurs, nous accueillit avec une bonté évangélique.

Combien nous nous estimâmes heureux d'avoir du pain de seigle et de la bonne bière forte !

Après quelques jours de repos, nous prîmes congé de ce digne homme, qui voulut bien accepter avec nos sincères remerciemens, une partie du peu d'argent que nous avions sauvé de nos deux naufrages. Nous gagnâmes Frédéric-Stadt, en Norwège, où le bourguemestre nous facilita les moyens de nous embarquer à Oester-Sund. Au bout de deux heures de navigation, nous fûmes sur le point de toucher contre une roche cachée sous l'eau ; mais vers le milieu de la journée, nous étions hors des écueils de cette côte. Cinq jours après, nous mouillâmes dans la rade d'Yarmouth, où nous essayâmes encore une tourmente si affreuse, que nous fûmes obligés de nous faire haler par un bateau pilote. J'entrai enfin dans cette ville, suivi d'une foule de gens qu'attirait le triste état de mes vêtemens et de ma personne. Je me réfugiai chez le maître de l'auberge des

armes d'Yarmouth , lequel en me recevant avec bonté, malgré le dénuement où je me trouvais, me rendit un service important dont j'espère que Dieu le récompensera.

— Combien je plains l'infortuné capitaine libérateur ! et que de dangers on court sur mer ! s'écria madame Blainville. Mon frère , ajouta-t-elle , j'aurais eu bien de la peine à me déterminer à épouser un homme de marine.

— Ma sœur , répliqua M. Durfort , vous eussiez peut-être fait comme la femme du capitaine hanovrien Hendrick Martins , qui suit son mari dans tous ses voyages. Les marins , tout comme d'autres , atteignent la vieillesse , car Hendrick Martins approche de quatre-vingts ans , et sa femme en a soixante-dix-huit. En novembre dernier (1833), je me trouvai avec eux à Cette , en Provence , où le navire de ce capitaine était en chargement dans ce port ; il y eut une fête à bord pour célébrer la cinquantième année de leur mariage. Tous les bâtimens

hollandais et hanovriens qui se trouvaient dans le port furent pavoisés, afin de rendre un éclatant hommage au courage, à la persévérance d'une telle épouse, pour honorer un amour conjugal si extraordinaire, et dont il serait difficile de trouver beaucoup d'exemples dans les annales maritimes.

CHAPITRE XVI.

NAUFRAGE DU VAISSEAU LE S.-GÉLAN,

Sur les attéragés de l'Ile-de-France, en 1744.

Les jeunes auditeurs étant réunis comme de coutume pour entendre les récits du capitaine Durfort, il leur parla ainsi :

Il n'est guère de peuples civilisés dans le monde qui ne connaissent la pastorale de Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre : ce sujet romantique a un fond de vérité, en ce que le Saint-Géran, vaisseau sur lequel l'auteur a placé la mort sublime et touchante de Virginie, est un bâtiment de la Compagnie des Indes qui a réellement fait naufrage sur les récifs qui sont au large de l'île d'Ambre, près l'île de France. M. Lémontey, de l'académie fran-

çaise , a publié une notice intéressante sur la partie historique du roman de Paul et Virginie; et il y a relaté les déclarations authentiques des neuf hommes qui échappèrent au naufrage , relation qui a servi de base au romancier français pour son tableau plein de ve et de vérité. Voici le résultat des procès-verbaux , tel que nous l'a retracé M. Lémontey :

Le Saint-Géran , de 7 à 800 tonneaux , partit de Lorient le 24 mars 1744 , sous le commandement du capitaine Delamare , ayant pour lieutenans MM. Malles et de Péramont , et pour enseignes MM. Longchamps de Montendre , Lair , et le chevalier Boette ; le maître d'équipage , homme expérimenté , se nommait Ambroise. Le bâtiment arriva le vingt-deuxième jour à Gorée , et y embarqua vingt nègres et dix négresses. Un jeune chirurgien , appelé Belval , déserta la colonie , et s'introduisit furtivement à bord. On s'avisa de faire travailler au cabestan un des nègres ; mais ce

pauvre enfant de la nature se laissa étrangler par le tournevire, et sans doute en mourant, prit la mécanique pour une divinité malfaisante.

La navigation fut longue et peu intelligente. Dix hommes étaient morts, et il y avait une centaine de malades, lorsque le bâtiment se trouva, le 17 août, à six lieues de l'Ile-de-France, et reconnut les petites îles qui en signalent l'approche. Le jour était sur son déclin; les officiers délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire. Le capitaine fut d'avis de profiter du beau clair de lune pour dépasser les îles, et mouiller à la grande terre, au lieu appelé *le Tombeau*; M. Malles présenta des difficultés que combattit Ambroise qui avait été onze mois patron de chaloupe à l'Ile-de-France. — Je connais la côte mieux que vous, répliqua le lieutenant impatienté de la contradiction; et en disant ces paroles, il se livrait à la colère au point de frapper son subordonné. — Vous avez plus prati-

*

qué que moi, dit le capitaine à ses officiers; il y a vingt ans que je ne suis venu ici, mes idées se sont effacées; prenez la conduite du vaisseau.

M. Longchamps de Montendre fit jusqu'à minuit le service de quart, et gouverna assez bien par les conseils d'Ambroise; mais M. Lair, qui lui succéda, averti deux fois qu'il approchait trop de la terre, ne tint aucun compte de l'avis salutaire que lui donnait Pierre Tassel, second maître d'équipage. Le capitaine et le lieutenant Malles vinrent sur le pont à deux heures et demie, et ces trois officiers se félicitant mutuellement sur la beauté du ciel, croyaient pouvoir arriver, lorsque tout-à-coup le vaisseau toucha sur une roche; en vain on voulut changer la manœuvre, la lame qui était très grosse prit le bâtiment en travers et le jeta sur les récifs et dans les brisans. *Nous sommes perdus !* s'écria Pierre Tassel. En effet, le vaisseau se trouva couché sur le flanc avec un tel fracas et

un craquement si épouvantable, que sa perte fut à l'instant jugée sans ressource. A ce terrible choc, le pont se couvrit d'une foule effrayée; officiers et matelots, hommes et femmes, passagers et marins, libres et nègres esclaves, tous égaux par la communauté du péril; toute cette foule implora l'assistance divine: d'après l'ordre du capitaine, l'aumônier chanta l'*Ave Maris Stella* et le *Salve Regina*; puis il donna la bénédiction générale à l'équipage, en priant Dieu de pardonner à chacun ses péchés. Le plus profondément ému de ces pieux et derniers devoirs, était le lieutenant Malles, qui avait si fortement outragé Ambroise; les torts que lui donnait son violent caractère se retracèrent à ses yeux, et il pria ceux qu'il avait pu offenser de lui pardonner en ce fatal moment. Cette scène religieuse et imposante produisit un calme momentané qui ne fut troublé que par les lamentations extraordinaires du jeune Belval, de ce transfuge de Gorée qui se re-

prochait amèrement d'avoir pris tant de peine à courir au-devant du trépas.

On ne négligea aucun moyen pour tenter de soustraire le bâtiment à une destruction totale, afin d'échapper soi-même, s'il était possible, à une mort qui paraissait inévitable. Le premier soin fut de couper les mâts pour les jeter à la mer, et de préparer les embarcations. Mais cette opération si prudente amena un phénomène inattendu ; car aussitôt la mer s'empara de ces énormes débris, et la lame les reporta avec fureur sur le pont du vaisseau. C'est là que ces mâts, devenus plus funestes, promenés comme une faux, ou frappant comme le béliet, fracassent tout ce qui se trouve sur leur passage, et brisent la chaloupe et les canots entre les mains de ceux qui alors les dégageaient de leurs liens : cette circonstance, la plus atroce du naufrage, arracha aux marins un cri de désespoir.

Le premier rayon du jour apprit à ces

malheureux ce qu'il leur restait de moyens de salut. Ils avaient la vue de deux terres à l'égale distance d'une forte lieue. L'une était la côte même de l'Ile-de-France , et l'autre l'île d'Ambre. Cette dernière offrait l'abord le plus facile ; mais pour atteindre cette plage déserte , il fallait franchir la chaîne des brisans où le navire demeurerait suspendu , et dont une mer houleuse et des courans rapides défendaient le passage. La stupeur , la confusion des gens de l'équipage , et le bouleversement du vaisseau fracassé , rendirent très imparfaites les embarcations qu'on essaya de fabriquer. Un radeau construit à la hâte s'engloutit sur-le-champ avec soixante personnes qui s'y étaient précipitées. Le moment devenait pressant ; tous ceux qui avaient quelque expérience de la mer voyaient se former à l'horizon un grain qui allait consommer la perte du bâtiment. A six heures et demie , la faculté fut laissée à chacun de se sauver comme il aviserait. Les plus résolus se

jetèrent dans les flots en s'attachant à quelques débris; les autres n'attendirent pas long-tems la mort sur le vaisseau, qui disparut à tous les yeux, sans qu'aucun témoin ait pu en raconter la dernière catastrophe.

De tous ceux qui avaient tenté leur délivrance, neuf seulement arrivèrent successivement à l'île d'Ambre, par un bonheur presque miraculeux, et après environ cinq heures d'incroyables fatigues; ils avaient eu à lutter contre trois ennemis formidables : les courans qui les entraînaient sur les récifs; les lames qui les y écrasaient ou qui les rejetaient en pleine mer; enfin, une foule de débris que les flots roulaient, et dont le choc était mortel. Quelle disproportion entre la faiblesse de l'homme et ces puissances de la nature dont il était le jouet! Ces neuf individus favorisés du ciel, étaient les deux maîtres d'équipage, Ambroise et Pierre Tassel, le patron de chaloupe Edme Caret, le pilo-

tin Janvrin, le charpentier Leguain, l'adjudant-canonier Pierre Verger, les matelots Lepage et Chardron, et un passager nommé Jean Dromat. Ce dernier se rendait à l'île Bourbon, en qualité de commandeur de nègres; ne sachant pas nager, il s'était cramponné sur des avirons qu'un matelot avait réunis. Un choc épouvantable fit culbuter le matelot, qui crut se sauver en saisissant Dromat par les cheveux : celui-ci se tint si ferme sur les avirons, que la poignée de cheveux lui fut arrachée du crâne, et le matelot roula au fond des abîmes.... Jean Dromat se trouva à terre sain et sauf, sans pouvoir dire comment il y était arrivé, et de même que s'il finissait un rêve.

Dans sa déclaration au conseil supérieur de l'Île-de-France, Janvrin dit qu'il y avait à bord une demoiselle Caillou, et que M. Longchamps de Montendre, descendu pour se jeter à la mer, remonta sur le pont au moment terrible où le vaisseau échoué

allait s'engloutir , pour déterminer cette demoiselle à se confier à lui pour la sauver. Ce jeune officier , dit M. Lémontey , qui descend sur les flots pour montrer à une femme le seul moyen de salut qui leur reste , qui remonte pour vaincre sa timidité , et qui , ne pouvant y réussir , abjure sa propre vie , et vient mourir près d'elle , offre un tableau si touchant , que nulle imagination ne peut rester froide ou stérile à la vue d'un dévoûment aussi sublime. On ne sait , il est vrai , de mademoiselle Caillou que son nom ; l'on ignore sa patrie , sa famille , ses mœurs , ses projets ; était-elle jeune , belle , intéressante ou vulgaire ? questions oiseuses ! Est-ce que la femme pour qui le jeune lieutenant a voulu mourir peut jamais être indifférente ? Tout ce que les témoins en auraient dit n'aurait pu qu'affaiblir cette action inspirée par un tendre sentiment , ou par la seule générosité naturelle aux belles âmes. Contentons-nous aujourd'hui de savoir que ce fait a

été le type historique de cette jeune Virginie , debout sur la poupe fracassée du navire , rejetant le secours du matelot prosterné à ses pieds , et préférant périr plutôt que de se voir étreinte dans les bras d'un homme. Cette image , dont le cœur se refuse à discuter la vraisemblance , porte à l'âme ce qu'il y a de plus exquis dans la sensibilité , la douleur mêlée d'admiration. L'instinct de la pudeur , ce mouvement involontaire de la dignité humaine , si vague , si élevé , si impénétrable aux définitions , entoure la victime d'une sorte de pureté céleste qui convertit sa mort en apothéose. Glorifions-nous que ce fait ne soit point idéal !

Glorifions-nous surtout que l'exemple d'un tel sacrifice aux bienséances n'ait pas été donné seulement par un sexe naturellement timide. Écoutons le témoignage d'Edme Caret , le patron de chaloupe , relativement à ce pauvre capitaine , qui fut

si faible pour commander, et si courageux pour mourir. Après avoir disposé le débris sur lequel devait se placer M. Delamare, et y avoir ajusté les appendices nécessaires pour traîner cela à la nage, Edme Caret lui dit : « Capitaine, quittez vos vêtemens, vous vous sauverez plus aisément. » M. Delamare ne voulut jamais y consentir, disant qu'il ne conviendrait pas à la décence de son état d'arriver à terre tout nu, et qu'il avait dans ses poches des papiers qu'il ne devait pas quitter. On ne saurait affirmer jusqu'à quel point cette résolution, dans laquelle il persista, lui devint funeste; car il se noya dans le trajet, malgré l'admirable dévouement de son patron de chaloupe. Assez d'autres jugeront peu raisonnable cette délicatesse d'un marin. Pour moi, je n'ai pas la force de blâmer une opinion qui appartient à un sentiment noble, et qui fut consacrée par la mort d'un vieillard estimable et bon, tel qu'on

doit se figurer le capitaine du *Saint-Géran*, sur le rapport des gens de son équipage.

Le salut d'Edme Caret frappe d'admiration en nous révélant ce que peuvent dans un être débile la volonté et le sang-froid. Les courans triomphent de son habileté à nager en le rejetant dans les brisans qu'il avait déjà dépassés ; la lame chargée des débris flottans s'avance sur lui comme un monstre armé de massues ; ce matelot, haletant de fatigue, mais non découragé, s'enfonce sous les eaux, cherche de ses mains errantes le fond de leur lit , et s'y retient aux aspérités du rocher , tandis que la montagne humide s'écroule vainement bien au-dessus de sa tête. Plusieurs fois il est contraint à recommencer ce téméraire stratagème ; et , quand son front reparait au jour , il cherche en vain les compagnons qu'il a laissés nageant sur l'abîme : c'est dans ce fatal moment que périt le capitaine. A la place de ce pauvre matelot per-

du sous les vagues , dit M. Lémontey , supposez un héros antique, Ulysse ou Ajax ; peignez-vous le ciel attentif à la lutte du guerrier contre Neptune ; voyez enfin l'homme triompher du Dieu , en s'attachant à la pierre sous-marine comme le vil crustacée ; et dites si la constance humaine a jamais été peinte de traits plus hardis , et si la vérité sortie d'un greffe n'a pas laissé en arrière les fictions homériques !

Ce n'est pas aux images de la poésie , mais aux méditations de la science , ajoute l'académicien , qu'appartient une autre circonstance du naufrage du *Saint-Géran*. Quoique j'aie dit que neuf personnes seulement se sauvèrent à l'île d'Ambre , il en aborda réellement douze ; mais les trois dont je n'ai point parlé , et qui étaient deux matelots et une négresse , moururent presque en touchant la terre. Quoi ! cette terre qui était pour ces malheureux le prix de fatigues inouïes , et le terme d'une affreuse

anxiété; quoi! ce rivage qui devait inonder leur âme de joie, de calme et de force, brise au contraire leur existence? Qui donc les animait quand la nature entière les accablait? et qui les tue quand le combat a fini, et quand la terreur cesse! Qui nous expliquera cette aberration de la force vitale? L'homme serait-il doué d'une double vie, l'une spirituelle et invisible, l'autre physique et palpable? Peut-on dire que la première, semblable à l'électricité galvanique qui fait encore se mouvoir des corps expirés, soutenait le nageur luttant contre les flots, tandis que la seconde avait déjà succombé? Peut-on ajouter que l'énergie morale s'étant soudainement relâchée par la fin du péril, la mort musculaire a saisi aussitôt le reste de sa proie? Je livre de tels phénomènes à la hardiesse des philosophes, et j'attends qu'ils m'apprennent si, quand le poète de Ferrare nous montra des paladins qui continuaient de se battre sans s'apercevoir qu'ils étaient morts, son génie

fantasque ne s'était pas approché, sans le savoir, d'une vraisemblance physiologique.

Je vais, dit à ses jeunes auditeurs le capitaine Durfort, vous raconter un fait personnel qui semble la solution du problème que M. Lémontey donne à résoudre. J'ai été bon nageur, et il m'est arrivé une fois de me trop confier sur mes forces. Habitant alors le quartier de Paris qu'on nomme l'île Saint-Louis, je m'avisai un beau soir d'été de descendre sur la rive de la Seine, d'y déposer mes habits, et de traverser la rivière à la nage au-dessus du pont de la Cité pour gagner la pointe de l'île Notre-Dame. J'exécutai cela à merveille en allant; mais en revenant, lorsque je fus au milieu de la rivière, il me prit une crampe dans les jambes qui m'en ôta le libre exercice. Je ne courais point risque de me noyer, parce qu'un nageur se soutient facilement sur l'eau sans manœuvrer de tous ses membres; seulement, au lieu

de continuer à fendre l'onde pour traverser, je fus obligé de me laisser aller au courant, ce qui me fit redescendre bien au-dessous de la rive, où j'avais déposé mes vêtemens. Ainsi entraîné, j'allais donc me trouver dans la nécessité de gagner le rivage du Port-au-blé. Comment revenir de là à l'île Saint-Louis dans mon état de nudité? Heureusement, la crampe me quitta au bout de quelques instans; mais il fallut me donner bien de la peine pour remonter contre le courant; je me sentis épuisé de fatigue au point de désespérer de pouvoir atteindre la rive d'où j'étais parti. Cependant, j'en reconnaissais tellement l'urgence, que je ne discontinuai point mes efforts, et qu'enfin, j'y parvins à force de courage. Je ne fus pas plus tôt assis sur le sable, que j'éprouvai une sueur froide de la tête aux pieds, et que je fus quelques instans dans une défaillance complète, parce que le risque que je venais de courir frappa mon imagination plus fortement encore

qu'au moment même où je me voyais entraîné par le courant. Nul doute que le rude travail au milieu du danger , agit assez efficacement pour électriser tout le mécanisme de notre organisation ; cette électrisation une fois interrompue par la cessation du mouvement laborieux , le corps cède alors à la trop forte impulsion qu'il a ressentie , et le mécanisme vital se détraque , à l'instar du grand ressort de montre qu'on a voulu tendre au - delà de l'action qui lui convient ; ce qui le fait se débander soudain , au moment où s'arrête tardivement la main qui a fait rompre la chaîne.

Après cette petite digression , M. Durfort termina l'histoire des neuf individus échappés au naufrage du *Saint-Géran*. Pendant deux jours , ils errèrent sur la plage déserte de l'île d'Ambre , abandonnés de la nature entière. Enfin , trois d'entr'eux , s'étant remis à flot sur une pièce de bois , abordèrent à la côte de l'Île-de-France et avertirent un poste militaire. Aussitôt une cha-

loupe portant quelques soldats , avec des alimens , vint recueillir leurs six compagnons mourans. Ces neuf hommes se rendirent au chef-lieu de l'île , annoncèrent le naufrage ignoré du *Saint-Géran* , et firent leurs dépositions devant M. Herbault , conseiller du Roi au conseil supérieur de l'Ile-de-France , commissaire nommé à cet effet ; dépositions transcrites sur les registres , par M. Molère , greffier dudit conseil , et qui ont été rendues publiques par le baron Milius.

Jamais la nature ne fut plus innocente d'un naufrage , dit M. Lemontey , qui appelle la catastrophe du *Saint-Géran* un naufrage de main d'homme , parce que cette catastrophe fut le résultat de la négligence du capitaine , de la brutalité du lieutenant , et de l'inexpérience de tous les officiers , qui , dans cette circonstance , semblèrent se conduire comme s'ils s'étaient concertés pour venir échouer au port.

CHAPITRE XVII.

NAUFRAGE DU NAVIRE LA S^{te} CATHERINE,

Sur les côtes d'Afrique, en 1785.

La petite famille de M. Durfort, réunie après le déjeuner, pria ce vieux marin de lui raconter encore quelques-unes de ces histoires qui les intéressaient à un si haut degré. Je le veux bien, dit-il et je vais vous parler d'un homme qui a été mon camarade d'armes.

Au mois de juin 1785, M. de Brisson, officier de l'administration des colonies, reçut l'ordre du maréchal de Castries, ministre et secrétaire d'état au département de la marine, de s'embarquer pour l'île Saint-Louis du Sénégal; il monta à bord

du navire *La Sainte-Catherine*, commandé par le capitaine Le Turc, et partit pour sa destination. Voici la relation qu'il nous a tracée de son naufrage et de la rude captivité qui en fut la suite :

Après avoir reconnu toutes les terres, depuis les côtes de France jusqu'aux Canaries, nous passâmes entre ces îles et celle de Palme, le 10 juillet, vers les trois heures après midi. J'avais eu soin de prévenir le capitaine du danger auquel on est exposé dans ces parages par la violence des courans. En effet, toutes les fois que je m'y étais trouvé, j'avais risqué d'être affalé sur les côtes de Barbarie. Cet avis dicté par l'expérience, aurait dû exciter toute l'attention du commandant; je le lui renouvelai au moment où je m'aperçus que la mer commençait à prendre une teinte plus claire, et lui demandai s'il ne se proposait point de faire jeter la sonde. « Que craignez-vous me répondit-il, nous sommes à plus de quatre-vingts lieues de terre. » Le

lieutenant Baudré me fit à peu près la même réponse. Hélas ! ils ne tardèrent guère à reconnaître combien mes craintes étaient fondées !

A minuit, je fus réveillé par la force des élans du navire ; je montai aussitôt sur le pont. Quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus une espèce d'anse formée par des rochers. Tout l'équipage était cependant plongé dans le sommeil. J'éveillai promptement tout le monde en criant : *nous touchons terre !* Le capitaine arrive tout alarmé ; il commande de gouverner vers l'écueil. Le bâtiment ainsi dirigé, et entraîné d'ailleurs par la force des courans, frappe trois fois contre le sable, et reste enfin immobile.

Tout-à-coup un bruit épouvantable se fait entendre ; la mâture est ébranlée ; les voiles, agitées avec violence, se déchirent en lambeaux ; la terreur devient générale ; les cris des matelots se mêlent au bruit hor-

rible d'une mer mugissante, qui semble s'irriter de voir sa course arrêtée entre les rochers et le vaisseau qu'elle est au moment d'entr'ouvrir. La consternation est si grande que personne ne pense à se sauver. O ma femme ! ô mes enfans ! s'écrient les uns et les autres en levant les mains vers le ciel. Cependant, à coups de hache, on abat la mâture pour tâcher de relever le navire : soins superflus ! la chambre est déjà pleine d'eau. Dans son trouble extrême, le capitaine ne savait prendre aucun parti ; nous étions perdus sans ressource, si le sieur Yvan, second lieutenant, M. Davoise, passager, frère du consul de Tripoli et quelques matelots, animés par mon exemple, ne m'eussent aidé à mettre la chaloupe à la mer, et à empêcher ensuite qu'elle ne fût ou brisée contre le bâtiment ou submergée. Nous fûmes contraints de lutter ainsi pendant toute la nuit contre une mer en furie, dans l'espoir, dès que le jour paraîtrait, de pou-

voir aborder le rivage, en évitant les rochers qui l'environnaient.

Toutes ces précautions étant prises, je criai qu'on nous jetât des cordages pour amarrer notre embarcation, afin qu'on pût la retirer vers le bâtiment en cas que nous eussions le bonheur d'arriver à bon port. Le capitaine, le lieutenant, et les trois quarts de l'équipage étaient effrayés de nous voir ainsi nous exposer les premiers pour les sauver. A peine eut-on donné deux coups d'aviron, que le flux et reflux les arrachèrent des mains des rameurs; la chaloupe fut renversée, les flots nous dispersèrent et nous jetèrent sur une plage, tous, à l'exception de M. Davoise; je m'élançai à la mer, et je fus assez heureux pour l'arracher à la mort.

Les infortunés restés à bord n'attendaient plus aucun secours de nous : je ne tardai point à faire renaître l'espérance dans leurs âmes, en me jetant de nouveau à la mer, accompagné du sieur Yvan, dont

le zèle m'a toujours secondé. Il sut engager les autres naufragés à se joindre à nous pour tâcher de remettre la chaloupe à flot. Nous y parvînmes avec beaucoup de peine, et non sans péril ; mais combien nous nous en trouvâmes récompensés, quand nous eûmes mis à terre le reste de l'équipage ! Le capitaine ne put nous dire à quelle distance il se trouvait du Sénégal. J'engageai mes compagnons à monter sur les rochers, pour découvrir sur quelles terres la Providence nous avait jetés. Parvenus au sommet, nous aperçûmes une plaine immense couverte d'un sable blanc, et dans le lointain, des côteaux qui, étant couverts d'une espèce de fougère sauvage, ressemblaient à une vaste forêt.

En marchant vers ces côteaux, je trouvai sous mes pieds du fumier de chameau, et bientôt j'en découvris plusieurs qui paissaient çà et là. Il n'y avait donc pas à douter que cette contrée ne fût habitée ; en effet, à quelque distance j'aperçus des en-

fans qui s'empressaient de rassembler des troupeaux de chèvres pour les chasser devant eux. J'en conclus que nous avions été découverts, et que notre présence avait causé quelque frayeur. Les cris de ces enfans portèrent l'alarme dans les camps les plus voisins, et bientôt les naturels vinrent à notre rencontre; dès qu'ils nous eurent tant soit peu examinés, ils se séparèrent, se mirent à sauter et à bondir sur le sable; ils se couvrirent le visage avec les mains, poussèrent des cris épouvantables, des hurlemens affreux: il n'en fallut pas davantage pour nous faire penser que cette peuplade était peu familiarisée avec les figures européennes. Leurs gestes et la manœuvre qu'ils firent pour nous investir ne nous présagèrent rien de bon. Je dis donc à mes camarades d'infortune de ne point se diviser, et de marcher en ordre jusqu'à ce que je fusse à portée de me faire entendre.

Dans mes précédens voyages au Sénégal, j'avais appris quelques mots d'A-

*

Arabe, dont j'espérais tirer un bon parti dans cette occasion. Je commençai par mettre, en forme de pavillon, un mouchoir blanc autour d'un bâton, pensant qu'à ce signal ils pourraient nous reconnaître pour des Français malheureux, qu'un naufrage avait jetés sur cette rive.

Quand nous fûmes près de ces sauvages, le premier et le second lieutenans eurent l'imprudence d'aller à eux ; ils furent aussitôt saisis et entraînés par ces gens, qui étaient armés de coutelas et de massues. La frayeur s'emparant de mes compagnons d'infortune, ils poussèrent unanimement des cris de désespoir et se débandèrent ; les Arabes fondirent sur eux avec féroce. Au milieu de cet affreux massacre, j'aperçus un Arabe sans armes. A son costume je le pris pour un de ceux qui avaient accompagné le prince Allicoury, dans une visite qu'il m'avait autrefois rendue à l'île Saint-Louis, et je courus aussitôt me jeter dans ses bras. Avec le secours du peu de

mots arabes que je savais, et de mes gestes, je parvins à lui faire entendre que je réclamaï sa protection; j'ajoutai que j'avais sur moi de quoi le récompenser de ses peines: il entrelaça ses doigts dans les miens pour m'annoncer que de ce moment nous devenions étroitement liés, et sur-le-champ il me dit de lui remettre ce que je possédais. Je lui donnai donc deux très belles montres, dont une à répétition, avec leurs chaînes et une boucle de col en or, deux paires de boucles d'argent, une bague enrichie de brillans, un gobelet et un couvert d'argent, et enfin deux cent vingt livres en écus.

Dès que cet arabe eut caché soigneusement son trésor, il appela quelques-uns des siens pour leur dire de le suivre. A la manière dont ils l'abordèrent, je reconnus que mon protecteur avait de la prépondérance: en effet, c'était leur prêtre qu'ils nomment *Talbe*. M. Davoise et une douzaine d'autres qui ne m'avaient point quitté, furent emmenés ainsi que moi dans

une cabane éloignée de plus d'une lieue de la mer ; et le premier soin de notre patron fut de visiter s'il trouverait sur nous quelque chose. Mes camarades ne possédaient rien, de sorte qu'il leur enleva jusqu'à leur chemise ; en leur faisant entendre que s'il ne le faisait pas lui-même , d'autres le feraient. Il voulut en venir avec moi aux mêmes extrémités , mais je lui fis observer que je lui avais assez donné , et il me laissa tranquille. J'appris de lui qu'il se nommait Sidy-Mahammet ; qu'il était de la tribu de Labdesseba , voisine de celle des Ouadelims avec laquelle la sienne ne vivait pas en bonne intelligence.

Après avoir enterré dans le sable le petit trésor dont je venais de l'enrichir, Sidy Mahammet retourna sur le bord de la mer, afin d'avoir sa part du pillage du navire. Pendant son absence, une troupe d'Ouadelims vint assiéger notre retraite pour y dérober ce qui s'y trouvait. Ils me dépouillèrent de tous mes vêtemens ; ayant d'a-

bord voulu résister, je pensai expirer sous leurs coups ; ils me garrottèrent et je ne savais que penser de ce qu'ils allaient faire de moi, lorsqu'un envoyé de Mahammet parut : « Arrêtez, s'écrie-t-il dans son langage, vous avez commis des atrocités dans la cabane de notre *Tatbe*; indigné de votre conduite, il a demandé que les vieillards des deux tribus s'assemblassent. Croyez-moi, ne lui enlevez pas cet esclave, ou redoutez sa colère. »

Cette harangue produisit un bon effet, je fus délivré des mains des Ouadelims qui me remirent de suite à l'envoyé. Celui-ci se nommait Nouegem ; il me conduisit devant le conseil, et dit : « Voici l'esclave de Sidi Mahammet, je l'ai retiré des mains de ceux qui voulaient l'enlever; je demande pour prix de mes soins qu'il me soit donné en partage. Son maître peut bien se contenter des effets précieux qu'il a reçus de lui. — Ce chrétien m'appartient, répondit Mahammet, il est venu de lui-même se

jeter dans mes bras , je lui ai promis de le protéger et de le conduire au prince Allicoury. — Puisque tu le prétends ainsi, reprit Nouegem, ton esclave ne pouvant être à moi, il va périr de ma main. » En achevant ces paroles, l'Arabe tire son poignard pour m'en frapper. Je me crus à mon dernier moment sous le fer de ce barbare, mais Mahamet s'empressa de jeter sur moi une espèce de chapelet d'un volume énorme ; puis prenant un petit livre qui pendait à sa ceinture, il allait prononcer quelques mots, lorsque les femmes présentes à cette scène se précipitant vers moi, m'arrachèrent des mains de Nouegem pour me remettre entre celles du prêtre courroucé, tant elles redoutaient qu'il ne lançât un anathême contre son adversaire. Le conseil approuva l'acte d'autorité du Talbe, et je restai en sa possession.

Le lendemain à la pointe du jour, tous ceux qui avaient fait esclaves des naufragés, se mirent en marche pour gagner l'in-

érieur des terres où ils résidaient ; le capitaine Le Turc et le lieutenant Baudré étaient avec nous. Il y avait trois jours que nous marchions , et nous n'avions encore rien pour toute nourriture qu'un peu de farine d'orge d'un goût détestable , parce qu'elle avait été long-tems conservée dans les peaux de bouc ; nous eûmes à souffrir encore davantage de la soif , au point que nous avions de la difficulté à mouvoir la langue. Un soir je me trouvais tellement découragé par la souffrance , que j'allai m'étendre derrière un buisson, résolu d'y attendre la mort. A peine y étais-je, qu'un Arabe de notre suite vint me faire lever pour m'envoyer décharger son chameau. Je fus si indigné du ton avec lequel cet homme me commandait , que je lui répondis sans le moindre ménagement ; aussitôt il m'arracha de dessus la tête un mauvais chapeau de matelot que l'on m'avait donné à la place du mien , il cracha dessus en signe de mépris , et me saisit vio-

lemment par le bras pour m'entraîner. Dès qu'il me mit la main sur le corps, je ne fus plus maître de moi-même. Je commençai par lui porter un coup de poing dans le visage; puis me dégageant pour aller saisir un bâton, je l'en aurais frappé, s'il ne se fût dérobé à ma colère par une prompte fuite.

Au même instant, j'aperçus mon patron qui s'avancait de mon côté; son dessein m'étant inconnu, je lui criai que si son intention était de venger l'Arabe, il me trouverait décidé à tout entreprendre, plutôt que de me laisser frapper. Ma résolution et mes menaces le firent rire; il me rassura en me disant que je n'avais rien à craindre. Cette aventure servit à me faire connaître qu'avec de la fermeté, je pourrais éviter plus de mauvais traitemens qu'en témoignant de la crainte, et j'ai souvent éprouvé par la suite que cette idée était bien fondée.

Cependant je vis faire des préparatifs

qui m'inquiétèrent beaucoup. On faisait rougir des cailloux dans un brasier ; je vis soulever une grosse pierre qui était au pied d'un buisson , on creusa la terre ; et les Arabes, en répétant souvent mon nom, poussaient de grands éclats de rire. Enfin, ils m'appelèrent auprès du trou qu'ils venaient de creuser. Celui que j'avais battu me faisait différens signes , entr'autres il se passait les mains sur le cou, comme s'il s'agissait de le couper à quelqu'un que l'on enterrerait ensuite. Je laisse à penser quelles idées cela devait faire naître en moi ; quelque déterminé que je fusse à me bien défendre , je ne sentais pas moins que contre la force il n'y a pas de résistance. J'approchai néanmoins comme si je n'eusse dû rien craindre. Quelle fut ma surprise, quand je vis retirer de la fosse une outre pleine d'eau , un sac de cuir contenant de la farine d'orge, et une chèvre nouvellement tuée. La vue de ces provisions me rendit toute ma tranquillité, parce que je

conçus à quoi s'appliquaient les signes de l'Arabe. En effet, il avait voulu me faire entendre que l'on avait égorgé pour nous cette chèvre. Je vis remplir d'eau un grand vase de bois dans lequel on avait versé de la farine d'orge; les cailloux rougis au feu servirent à la faire bouillonner; on pétrissait ensuite cette espèce de bouillie pour en faire une pâte que l'on mangeait sans la faire autrement cuire. Un Arabe qui marchait en avant, s'était procuré ces provisions dans une bourgade des environs, et les avait ainsi cachées en terre jusqu'à notre arrivée en ce lieu. Tous ces détails m'étaient donnés tant verbalement que par gestes par celui qui m'avait fait les signaux; et ce qui m'étonnait le plus, c'était de voir se convertir en acte de complaisance le ressentiment que je lui aurais supposé.

M. Brisson nous dit que leur marche dura plus de quinze jours, par les circuits que les Arabes jugeaient prudent de faire

pour éviter le plus possible d'autres tribus , car ces peuplades sont si avides , qu'amies ou ennemies , elles se redoutent les unes les autres. Chez l'une de ces hordes sauvages où ils restèrent un jour entier , les pauvres naufragés furent accablés d'injures et de mauvais traitemens. M. Brisson , moins endurant que les autres , se plaignit avec tant d'emportement , qu'il excita la curiosité de ces barbares. Voici ce qu'il raconte à cette occasion : « Ils demandèrent à mon maître qui j'étais ? c'est , leur répondit-il , un chrétien qui doit être fort riche , son linge était parfumé d'une odeur très agréable , et il a reçu chez lui le prince Allicoury. » L'odeur en question n'était autre chose que de la lavande ; quant à la visite du prince , j'avais dit cela pour me donner de l'importance et sortir le plus tôt possible de l'esclavage. Afin même de bien établir la conviction sur cette visite , j'avais contre-fait des bouffons dont s'entoure ce prince arabe , et auxquels on donne le nom d'E-

geums. Cette espèce de farce avait tellement plu à mon patron, qu'il me la faisait répéter toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Il se servait de ce petit stratagème pour divertir ceux dont il craignait d'être pillé, et pour détourner adroitement leur attention. De mon côté, j'étais charmé de mon talent pour l'imitation des *Egeums*, par un motif que je dois avouer ; c'est que quelques gouttes de lait de chameau étaient toujours le salaire de cette mauvaise bouffonnerie.

Nous séjournâmes trois jours dans la tribu La Roussye, dont le beau-frère de mon patron était un des chefs. Je ne sais par quelle cause j'avais prévenu en ma faveur cet homme, nommé Sidy Sellem. Le second jour il me dit : « Infortuné chrétien ! mon frère est mon débiteur depuis long-tems, si tu veux t'attacher à moi, je prendrai des arrangemens avec lui ». Cette proposition me fit trembler ; elle semblait m'annoncer une longue captivité. Je croyais

si fermement que la mienne ne devait pas durer, que je courus bien vite prévenir mon patron de la proposition qui venait de m'être faite, en le suppliant de ne consentir à aucun arrangement. Je lui fis entendre qu'il retirerait plus de ma rançon que son frère ne lui donnerait. « Sois tranquille, me répondit-il, tu ne me quitteras que pour aller au Sénégal, et cela ne tardera pas. » Cette assurance porta dans mon cœur une joie inexprimable. Nous fûmes très bien traités dans cette tribu, c'est-à-dire, qu'on nous fit boire du lait de chameau, et qu'on nous donna à manger de la viande d'autruche séchée au soleil et hachée.

Nous avions désiré avec impatience notre arrivée à la résidence de nos patrons; nous ne pouvions imaginer les tourmens qui nous y attendaient. Enfin, nous découvrîmes cette espèce de hameau. Des tentes dressées entre des arbres touffus, de nombreux troupeaux de chameaux, de chèvres et de brebis qui paissaient sur les côteaux,

auraient fait prendre ce lieu pour l'asile du bonheur ; mais les arbres dont j'avais admiré de loin le vert feuillage , étaient de vieux gommiers chargés de branches épineuses. Plusieurs esclaves noirs vinrent au-devant de leurs maîtres pour leur baiser les pieds ; plus loin , les enfans faisaient retentir l'air de leurs cris de joie , et les femmes se tenaient debout par respect , à l'entrée de leurs tentes. Dès que les Arabes se furent approchés , elles s'avancèrent d'un air soumis , posèrent la main droite sur la tête de leur maris , puis la baisèrent après s'être prosternées devant eux. Cette cérémonie faite , elles jetèrent sur nous un premier regard de curiosité , et tout aussitôt nous accablèrent d'injures et nous crachèrent au visage. Mon patron entra sous sa tente ; je l'y suivis pour présenter à sa femme deux poignées de girofle que cet Arabe m'avait gardé précieusement pour que je pusse , en lui en offrant l'hommage , m'attirer un accueil plus favorable. Je sa-

vais que les maouresses aiment passionnément les odeurs, et celle du girofle par dessus toutes les autres. Elle reçut mon présent avec une hauteur insultante, et me chassa de sa tente avec un air de mépris qui m'annonça combien mon sort allait être rigoureux.

M. Brisson nous a tracé le portrait des femmes parmi lesquelles il se trouvait. Une maouresse, dit-il, qui veut prétendre à la beauté, doit avoir les dents longues et sortant de la bouche; la chair, depuis l'épaule jusqu'au coude, pendante et flot-tante; les seins volumineux; les jambes, les cuisses et le corps prodigieusement gros; de sorte que sa marche est toujours pesante. Pour donner de l'éclat à ses yeux, elle en peint le tour avec une forte aiguille en cuivre, qu'elle frotte sur une pierre bleue; elle se rougit les ongles des pieds et des mains, et elle porte aux bras et aux jambes des bracelets semblables aux col-liers des chiens danois. Toutes les femmes

graisissent leurs cheveux avec du beurre ; sans ce vernis , elles croiraient qu'il manque quelque chose à leur toilette ; elles en forment avec beaucoup de soin des tresses , dont quelques-unes flottent sur leur poitrine , et elles y attachent tout ce qu'elles peuvent trouver , comme des coquillages , des clés de coffres et de cadenats , des anneaux de parapluie , et des boutons de culottes qu'elles prennent aux marins naufragés. Les hommes sont grands , bien faits , forts et vigoureux ; ils ont en général les cheveux hérissés , la barbe longue , le regard furieux , de grandes oreilles pendantes , et les ongles aussi longs que des griffes.

M. Brisson resta plus d'un an parmi cette tribu de Labdesséba ; il était donc esclave du Talbe , et avait pour compagnon d'infortune le lieutenant Baudré et M. Devoise ; ils étaient chargés de garder les troupeaux , de faire les provisions de bois et tous les gros ouvrages , lorsqu'on était

campé quelque part, comme aussi de conduire les bagages, d'enlever et de redresser les tentes à chaque changement de camp, ce qui arrivait quelquefois de quinzaine en quinzaine, vu qu'on cherchait constamment les terres nouvellement arrosées par la pluie; car l'eau est si rare dans ces contrées, que trop souvent, hélas! ces malheureux naufragés se trouvèrent réduits à boire leur urine pour étancher la soif qui les dévorait, de même qu'ils mangeaient de la fougère et des limaçons pour assouvir leur faim. Les bestiaux ne fournissaient pas toujours du lait suffisamment à leurs maîtres, et pendant son esclavage, M. Brisson vit plus d'une fois les troupeaux à la veille de périr, faute de pâturage. Quoiqu'il soit question de tentes, il ne faut pas croire qu'elles fussent à l'usage des naufragés; en leur qualité d'esclaves, ils passaient la nuit comme le jour à l'intempérie de ce cruel climat, couchant tantôt sur une terre encore brûlante de l'ar-

deur du soleil, tantôt sur une terre humide au point que la seule pression du corps faisait jaillir l'eau autour d'eux ; car un esclave chrétien ne doit ni boire, ni manger, ni encore moins dormir auprès de son maître. Le pauvre Davoise ne put résister à un tel sort ; un matin il dit à Brisson : « Toute illusion cesse ; jusqu'à ce moment, je m'étais toujours flatté de revoir ma patrie ; mais je sens que mes forces m'abandonnent. Ce soir, mon ami, vous ne trouverez plus ici qu'un corps glacé par la mort. Fuyez cet abominable séjour ; tentez tous les moyens imaginables pour vous échapper. Si le ciel exauce mes vœux, il vous rendra à une épouse et à une famille désolées. Écrivez à mon père, qu'il sache que mes dernières paroles sont pour lui, et que je meurs avec les sentimens d'un bon chrétien. Adieu ! ma dernière heure est plus proche que je ne le croyais ; je sens que j'expire.... » En effet, sa voix éteinte put à peine prononcer ces dernières

paroles , et il rendit l'âme en ce moment. Le lieutenant Baudré et moi nous lui rendîmes les derniers devoirs , en creusant une fosse pour recevoir sa dépouille mortelle. Ce pauvre lieutenant termina aussi ses jours d'une manière plus triste encore , car il succomba dans une lutte contre un serpent monstrueux.

Un jour que M. Brisson avait conduit ses troupeaux près d'un campement voisin, un douloureux spectacle vint frapper sa vue : il aperçut le corps inanimé du capitaine Le Turc , gisant étendu sur le sable , et dans un état de maigreur qui prouvait assez que le défaut de nourriture avait été la cause de la mort de ce malheureux officier. Fuyant de ce lieu la tristesse dans l'âme, il revient en versant un torrent de larmes. Son maître venait d'acheter un nouvel esclave ; c'était le boulanger du navire : ce nouveau venu fut chargé de mener paître les troupeaux. Un soir, M. Brisson voit revenir les chameaux et les brebis

sous la conduite de son patron. Le boulanger ne reparaissant pas de la nuit, il s'en informe le lendemain à un jeune pâtre arabe : celui-ci lui apprend que Mahamet soupçonnant ce gardien de tetter le lait des chameaux, il s'était avisé de l'épier, et que l'ayant pris sur le fait, il l'avait saisi à la gorge et étranglé de ses propres mains.

« La conduite des troupeaux va te revenir, » ajouta le jeune pâtre, prends garde à toi ; un chrétien qui touche aux marmelles de nos bestiaux les profane ; tout Arabe a le droit de punir de mort celui qu'il trouve en faute. » Ce trait d'inhumanité était fait pour révolter l'âme et pousser au désespoir. Heureusement, M. Brisson fait la rencontre d'un nommé Denoux, matelot de son équipage, qui lui annonce que six de ses camarades tombés au pouvoir de Moulem-Adaram, fils du roi de Maroc, étaient repassés en France. Cela ranima notre pauvre esclave : « Le » ministre, dit-il au matelot, sachant que

» notre équipage a été dispersé par ici ,
» nous fera rechercher , et je ne doute pas
» que nous ne voyions bientôt la fin de nos
» misères. » En effet, le maréchal de Castries , ministre de la marine , avait envoyé des ordres positifs à ce sujet ; et si ces naufragés souffrirent si long-tems , si plusieurs expirèrent au milieu des tourmens de leur captivité , ce fut par la faute du consul dans ces parages , qui , dans son coupable égoïsme , ne s'inquiétait pas des malheureux. On voit qu'en tout tems il y a eu des misérables bien peu dignes des emplois qu'ils doivent à l'intrigue plutôt qu'à leur mérite.

M. Brisson prend la résolution de fuir , et il commence par s'emparer des objets qu'il avait remis à Mahammet. Mais celui-ci s'en aperçoit , et , pour ravoir son butin , il jure de remplir la promesse qu'il a faite de rendre à la liberté celui qui lui avait si bien payé sa rançon. Toute la générosité du Talbe consiste à vendre son

esclave à Sidy Sellem, ce beau-frère de la tribu La Roussye, qui le lui avait demandé dans le tems : celui-ci l'acheta moyennant cinq chameaux ; bien certain d'obtenir une bonne somme en le conduisant à Mogador. « Je remplis ma promesse, lui dit » Mahammet, tu vas revoir ta patrie. Je » souhaite qu'il ne t'arrive rien de fâcheux, » et que ton voyage par mer soit plus heureux que le dernier. N'oublie pas d'envoyer du drap écarlate à ma femme. »

Il faut connaître le prix de la liberté, dit M. Brisson, pour se faire une idée de ce que j'éprouvai, lorsqu'on m'apprit que mes fers allaient être brisés. On jugera de tout ce que j'avais souffert, quand on saura que depuis que j'avais été dépouillé de mes vêtemens le jour du naufrage, je n'avais absolument qu'une serpillière autour des reins ; déjà deux fois toute la peau de mon corps s'était renouvelée, et aux douleurs que j'éprouvais en ce moment, je supposais que cette fois mes membres allaient

se couvrir d'une peau écailleuse comme celle des Arabes. Mais j'oubliai tous mes malheurs , puisque j'en entrevoyais le terme.

Mon nouveau patron m'annonça que nous allions rejoindre un autre de mes compagnons d'infortune. Quelle fut ma surprise , quand je reconnus le boulanger !

« Notre patron m'avait laissé pour mort
» sur la place , me dit-il ; je n'étais qu'éva-
» noui. Quand j'eus repris connaissance , je
» résolu de tout risquer pour me sauver ,
» préférant mourir plutôt que de revenir
» chez le Talbe. Après avoir marché pen-
» dant dix jours sans trouver d'autre nour-
» riture que des limaçons , je tombai entre
» les mains de deux jeunes Arabes qui du
» moins m'ont traité avec humanité. En-
» fin , me voilà réuni encore une fois avec
» vous , et nous allons donc revoir notre
» patrie , si toutefois de nouveaux mal-
» heurs ne viennent pas nous accabler.
» — Hélas ! mon cher ami , lui répondis-je ,

« ne nous flattons pas trop encore , et
« prions le ciel de nous être favorable. »

Dans le cours de ce voyage, M. Brisson s'étant un jour écarté de la route , fut sur le point d'être entraîné par des Arabes montagnards qui s'emparèrent un instant de sa personne. Une autre fois, il faillit être tué d'un coup de fusil, au milieu de la tribu Telkoennes , parce qu'un Arabe le voyant se coucher dans le sable, le prit pour un maraudeur épiant le moment d'enlever les jeunes chevreaux.

Enfin, après soixante-six jours de marche, notre pauvre naufragé voit enfin le pavillon français flotter sur la poupe de différens navires mouillés dans la rade de Mogador. Sidy Sellem lui demande s'il est content. « Je ne pouvais répondre, dit-il, tant mon émotion est grande; mon cœur palpitait d'aise, mes yeux se remplissaient de larmes de joie, il m'était impossible d'articuler le moindre son; mais je pressai les mains de celui qui me rendait au bon-

heur, et il pouvait juger de mes sentimens de reconnaissance. »

M. Brisson rend un témoignage le plus flatteur de la conduite noble et généreuse de deux commerçans français établis à Mogador, MM. Duprat et Cabannes, animés d'un véritable patriotisme qui leur faisait rechercher tous les naufragés français pour leur prêter secours et assistance. Ils habillèrent de pied en cap le pauvre esclave de Sidy Sellem, et le mirent en état, par conséquent, de paraître avec dignité devant le roi de Maroc, qui se montra jaloux de converser avec lui. Un nouveau consul français venait d'arriver dans ces parages : Sidy Sellem fut satisfait de sa générosité. M. Brisson revit enfin sa patrie ; et dans la relation qu'il a tracée de ses cruelles aventures, il s'écrie : « O Providence divine ! j'avais en toi une confiance » sans bornes ; tu m'as soutenu en m'é- » prouvant, et je te dois ma délivrance. »

— Combien nous sommes satisfaits de

voir ce brave homme surmonter tant de mauvaise fortune , s'écrièrent les jeunes auditeurs. Dans la société, on se plaint quand on est forcé de quitter ses habitudes journalières ; on pleure quand on s'éloigne de quelques lieues de ses parens , de ses amis ; on est tourmenté parce qu'on a oublié telle ou telle chose utile ou commode.... Ah ! il faut avoir entendu ces récits désastreux , si pleins d'intérêt, pour apprendre à ne plus se plaindre de petits désagrémens qui ne sont que bagatelle en comparaison de souffrances si terribles supportées avec tant de courage et de résignation.

— J'aime de telles réflexions , dit M. Durfort ; et je vais mettre sous vos yeux le tableau d'une infortune non moins grande , et d'un courage non moins admirable.

CHAPITRE XVIII.

NAUFRAGE DE BONTEKOÉ ,

Aux Indes Orientales, en 1619.

Le capitaine hollandais Bontekoé partit du Texel le 28 décembre 1618, à bord du vaisseau *de Niew Hoorn*, monté par deux cent six hommes d'équipage; ce bâtiment de commerce de la Compagnie des Indes avait pour subrécargue, c'est-à-dire pour commis chargé de la vente des marchandises, un nommé Hein-Rol; il faisait route pour les Indes orientales. Après une traversée de onze mois, tantôt plus ou moins périlleuse, Bontekoé se trouvait, le 19 novembre 1619, près le détroit de la Sonde, dans les parages de Bentam, sur la côte de Java, lorsqu'il entendit des hommes de l'équipage crier : *au feu ! au feu !* Ce capi-

taine était alors sur le pont, il se hâta de descendre au fond de cale, et n'apercevait aucune flamme : on lui apprit que le munitionnaire ayant laissé tomber une mèche de chandelle allumée dans une tonne d'eau-de-vie, la liqueur avait pris feu. Vous avez pu voir comment ce liquide brûle dans un bol de punch ; il eut bientôt fait sauter les deux fonds du tonneau, et formé un ruisseau enflammé qui coula jusqu'au charbon de forge. On jeta de l'eau sur le charbon, jusqu'à ce qu'on ne vit plus aucune apparence de danger ; alors, le capitaine remonta tranquillement sur le pont. On n'attacha pas assez d'importance à cet incident ; et faute d'une surveillance attentive, il en résulta l'évènement le plus terrible.

Au bout d'une demi-heure, dit Bontekoé, quelques matelots crièrent de nouveau : *au feu !* Descendant aussitôt, je vis la flamme qui s'élevait du fond de cale : l'embrâsement était dans le charbon où

l'eau-de-vie avait pénétré. Nous recommencâmes à jeter de l'eau à pleins seaux ; mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble : l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse et si puante, qu'on étouffait à fond de cale. Je faisais sortir les matelots tour à tour, pour qu'ils respirassent ; déjà plusieurs avaient été suffoqués avant d'avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles : moi-même j'allai par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment. Enfin, me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol qu'il me paraissait nécessaire de jeter la poudre à la mer, il ne put s'y résoudre. « En prenant ce parti, me répondit-il, il y a toute apparence que nous ne devons plus craindre de périr par le feu ; mais que deviendrons-nous, si nous trouvons des ennemis à combattre, et quel moyen de nous excuser ? »

Cependant le feu ne diminuait pas, la

puanteur et l'épaisseur de la fumée ne permettaient plus à personne de demeurer à fond de cale. On prit la hache, et dans l'entre-pont on fit de grands trous, par lesquels on jeta une grande quantité d'eau, sans cesser en même tems d'en jeter par les écoutilles. On avait mis le grand canot à la mer; on y mit aussi la chaloupe. La frayeur était telle qu'on ne peut la représenter. On ne voyait que le feu et l'eau dont on était également menacé, et de l'un desquels il fallait infailliblement être dévoré sans aucune espérance de secours; car on n'avait la vue d'aucune terre, ni d'aucun vaisseau. Les gens de l'équipage se glissaient de tous côtés hors du bord, et nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montaient et se cachaient sous les bancs ou sous les voiles, en attendant qu'ils se trouvassent en assez grand nombre pour s'éloigner ensemble. Rol étant allé par hasard dans la galerie, fut étonné de voir tant de gens dans les embarcations, ils lui

crièrent qu'ils allaient prendre le large , et l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances et la vue du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant au grand canot , il leur dit : « Mes amis , il faut attendre le capitaine. » Mais ses ordres et ses représentations n'étaient plus écoutés. Aussitôt qu'il fut embarqué , ils s'éloignèrent du vaisseau.

Comme j'étais toujours occupé à donner mes ordres et à presser le travail , quelques-uns de ceux qui restaient vinrent me dire avec épouvante : « Capitaine , qu'allons-nous devenir ? la chaloupe et le canot sont à la mer. — Si l'on nous quitte , répondis-je , c'est avec le dessein de ne plus revenir. » Et , courant aussitôt sur le pont je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Je dis aux matelots : « Efforçons-nous de les joindre ; et , s'ils refusent de nous recevoir , nous ferons passer le navire par dessus eux , pour leur apprendre leur devoir. » Je fus promptement obéi , et nous

approchâmes des fugitifs jusqu'à la distance de trois longueurs du vaisseau; mais ils gagnèrent au vent, et s'éloignèrent.. Je dis alors à ceux qui étaient avec moi : » Amis, vous voyez qu'il ne nous reste plus d'espérance que dans la miséricorde de Dieu et dans nos propres efforts; il faut les redoubler et tâcher d'éteindre le feu. Courez aux poudres, et jetez-les à la mer avant que le feu puisse y gagner. » J'ordonnai aux charpentiers de faire promptement des trous afin que l'eau pût entrer dans le navire jusqu'à la hauteur d'une brasse et demie; mais les outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étaient garnis de fer.

Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut jamais être exprimée. Peu de tems après, le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous jugeâmes notre perte inévitable. Plus on jetait d'eau, plus l'incendie paraissait augmenter. Dans cet affreux état, on poussait des cris et des gé-

missemens si terribles que mes cheveux se hérissaient, et je me sentais tout couvert d'une sueur froide.

Cependant le travail continuait avec la même ardeur ; on avait déjà jeté soixante barils de poudre , mais il en restait encore trois cents. Le feu y prit , et fit sauter le vaisseau , qui , en un instant , fut brisé en mille pièces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvais alors sur le pont , et j'avais devant les yeux soixante-trois hommes qui puisaient de l'eau. Ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, et disparurent tellement, qu'on n'aurait pu dire ce qu'ils étaient devenus. Tous les autres eurent le même sort. Pour moi , qui m'attendais à périr comme tous mes compagnons , j'étendis les mains vers le ciel , et je m'écriai : O Seigneur ! faites-moi miséricorde ! » Quoiqu'en me sentant sauter, je crusse que c'était fait de moi , je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, et je sentis dans mon cœur

une étincelle d'espérance. Du milieu des airs je tombai dans l'eau, entre les débris du navire. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement, que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à mes côtés et je me mis dessus. Considérant les tristes objets dont j'étais environné, je dis en poussant un profond soupir : « Ce beau navire est donc péri ! »

Tandis que je m'abîmais dans mes réflexions, un jeune homme sortant du fond des eaux, saisit un débris, et dit en s'y plaçant : « me voici encore au monde ! » Entendant sa voix, je m'écriai : O Dieu ! y a-t-il ici quelqu'autre que moi qui soit en vie ? » Ce jeune homme s'appelait Harman. Je vis flotter près de lui un petit mât ; je lui dis de le pousser vers moi, pour nous y mettre ensemble ; il fit ce que je lui ordonnais, sans quoi, brisé comme j'étais de mon saut et de ma chute, le dos fracassé, et blessé à deux endroits de la tête, il m'au-

rait été impossible de le joindre. Ces maux dont je ne m'étais pas encore aperçu commencèrent à se faire sentir avec tant de force , qu'il me sembla tout d'un coup que je cessais de voir et d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre , nous tenant cramponnés au mât , et jetant la vue de tous côtés , dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot. A la fin nous les aperçûmes , mais fort loin de nous. Le soleil était au bas de l'horizon. Je dis au compagnon de mon infortune : « Ami , toute espérance est perdue pour nous. Il est tard ; le canot et la chaloupe étant si loin , il n'est pas possible que nous nous soutenions toute la nuit dans cette situation. Élevons nos cœurs à Dieu , et demandons-lui notre salut avec une résignation entière à sa volonté. »

Nous nous mîmes en prières , et nous fûmes exaucés ; car , à peine achevions-nous d'adresser nos vœux au ciel , que levant les yeux , nous vîmes la chaloupe et

le canot venir à nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyaient près de périr ! Je criai aussitôt : « Sauve ! sauve le capitaine ! » Quelques matelots qui m'entendirent se mirent aussi à crier : Le capitaine vit encore ! » Ils s'approchèrent des débris ; mais ils n'osaient avancer davantage , dans la crainte d'être heurtés par les grosses pièces. Harman qui n'avait été que peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage , et se rendit dans la chaloupe. Pour moi , je criai : « si vous voulez me sauver la vie , il faut que vous veniez jusqu'à moi , car j'ai été si maltraité , que je n'ai pas la force de nager. » Un matelot s'étant jeté à la mer avec une ligne de sonde , en apporta un bout jusques entre mes mains. Je la fixai autour de ma ceinture , et ce secours me fit arriver heureusement à bord de la chaloupe où je trouvai Rol.

Je me sentais si mal , que je ne croyais pas avoir beaucoup de tems à vivre ; j'avais le

dos brisé, et je souffrais mortellement des deux trous que j'avais à la tête. Cependant je dis à Rol : « Je crois que nous ferions bien de demeurer cette nuit proche des débris. Demain, lorsqu'il sera jour, nous pourrons sauver quelques vivres, et peut-être trouverons-nous une boussole pour nous aider à découvrir les terres. »

Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les avirons comme s'il eût été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du soleil, il se vit bien loin de son attente, en reconnaissant qu'il était également éloigné des terres et des débris. « Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir? — Amis, leur répondis-je, il fallait m'en croire hier au soir, lorsque je vous conseillais fortement de ne pas vous éloigner des débris. » Je demandai quels étaient les vivres; on me montra sept ou huit livres de biscuit. « Cessez de ramer, leur dis-je, vous vous fatiguerez vainement, et vous n'aurez point à man-

ger pour réparer vos forces. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté était de trouver du fil ; je leur fis prendre les paquets de corde qui étaient de rechange dans la chaloupe : ils en firent une espèce de fil de caret ; cet exemple fut suivi dans le canot ; nous eûmes des petites voiles.

On se trouvait au nombre de quarante-six dans la chaloupe, et de vingt-six dans le canot. Il y avait dans la chaloupe une capote bleue de matelot, et un coussin qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le chirurgien était avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché, qu'il mettait sur mes plaies, et par la protection du ciel ce remède me guérit. J'avais voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles, mais tout le monde s'y était opposé ; et je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

Le premier jour, nous nous abandon-

nâmes au mouvement des flots, tandis qu'on travaillait aux voiles. Elles furent prêtes le soir; on les envergua et on les mit au vent. On était au 20 de novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connaissions fort bien le lever et le coucher. Pendant la nuit on était transi de froid, et la chaleur du jour était insupportable, parce que nous avions le soleil sur nos têtes. Le 21 et les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire un quart de cercle pour prendre hauteur. Le menuisier du vaisseau avait un compas et quelque connaissance de la manière dont il fallait marquer la flèche. En nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire un quart de cercle dont on pouvait se servir. Je gravai une carte de marine sur la planche, et j'y traçai l'île de Sumatra, celle de Java et le détroit de la Sonde, qui est entre ces deux îles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur sur le midi

j'avais trouvé que nous étions à vingt lieues de terre; tous les jours je fis l'estime.

De sept ou huit livres de biscuit qui faisaient notre unique provision, on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût chaque jour qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avait rien à boire; lorsqu'il tombait de la pluie, on amenait les voiles qu'on étendait pour rassembler l'eau, et la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés; on la tenait en réserve pour les jours qui se passaient sans pluie.

Cette extrémité n'empêchait point qu'on ne me pressât de prendre ce qui m'était nécessaire; j'étais bien aise de ces sentimens, mais je ne voulais rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçait de nous suivre; cependant, comme nous faisions meilleure route, et qu'il n'avait personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchait de nous, et que quel-

qu'un trouvait moyen de passer à notre bord, tous les autres nous priaient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendaient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque accident de mer. Nos gens s'y opposaient fortement, et me représentaient que ce serait nous exposer à périr tous.

Nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère : le biscuit nous manqua tout-à-fait, et nous ne découvrions point les terres. J'employai tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens que nous n'en pouvions être loin ; mais je ne pus les soutenir long-tems dans cette espérance : ils commencèrent à murmurer contre moi-même, qui me trompais, disaient-ils, dans l'estime de la route, et qui portais le cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenait fort pressante, lorsque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vint voltiger sur la chaloupe, avec tant de lenteur, qu'elles paraissaient chercher à se

faire prendre. Elles se baissaient à la portée de nos mains, et chacun en prit aisément quelques-unes : on les pluma aussitôt pour les manger crues. Cette chair nous parut délicieuse, et j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Cependant un si faible repas ne pouvait nous conserver long-tems la vie.

Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vue d'aucune terre. Nos gens étaient si consternés, que le canot s'étant approché de nous, et ceux qui s'y trouvaient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que, puisque la mort était inévitable, il fallait mourir tous ensemble. On les reçut donc, et l'on tira du canot tous les avirons et les voiles.

Il y eut alors dans la chaloupe trente avirons, que nous rangeâmes sur les bancs en forme de pont : un homme pouvait se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai ma troupe en deux parties, dont l'une se tenait sous le couvert, tan-

dis que l'autre était dessus, et l'on se relevait tour-à-tour. Nous étions soixante-douze, qui jetions les uns sur les autres des regards tristes et désolés, tels qu'on peut se le figurer entre des gens qui mouraient de faim et de soif, et qui ne voyaient plus venir de mouettes ni de pluie.

Lorsque le désespoir commençait à succéder à la tristesse, on vit sortir de la mer un assez grand nombre de poissons volans, de la grosseur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jeté dessus, ils furent distribués et mangés crus. Ce secours était léger : cependant il n'y avait personne de malade ; ce qui paraissait d'autant plus étonnant que, malgré mes conseils, quelques-uns avaient commencé à boire de l'eau de la mer. « Amis, leur dis-je, gardez-vous de boire de l'eau salée ; elle n'apaisera point votre soif, et elle vous causera un flux de ventre auquel vous ne résisterez pas. » Quelques-uns buvaient leur

propre urine ; je bus aussi la mienne ; mais n'en rendant que de corrompue , il fallut renoncer à cette misérable ressource.

Ainsi, le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le tems du désespoir. On commençait à se regarder les uns et les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer et à se repaître chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette cruelle extrémité, et de commencer par les jeunes gens. Une proposition aussi atroce me remplit d'horreur ; mon courage en fut abattu. Je m'adressai au ciel , pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie , et que nous fussions tentés au-dessus de nos forces, dont il connaissait les bornes. J'entreprendrais vainement d'exprimer dans quel état je me trouvais , lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution , et résolus de se saisir des jeunes gens. J'intercédai pour eux dans les termes les plus touchans. « Amis, m'é-

criai-je , qu'allez-vous faire ? Quoi ! vous ne sentez pas l'horreur d'une action si barbare ? Ayez recours au ciel , il regardera votre misère avec compassion. Je vous assure que nous ne pouvons pas être loin de terre. »

Ils me répondirent que je les trompais , ou que je me trompais moi-même. Cependant ils m'accordèrent trois jours , au bout desquels ils protestèrent que rien ne serait capable de les arrêter. Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur ; je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable des crimes.

Cependant le tems s'écoulait , et l'extrémité me paraissait si pressante , que j'avais peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochais aux autres. J'entendais dire autour de moi : « Hélas ! si nous étions à terre , nous mangerions de l'herbe comme les bêtes. » Je ne laissais pas de renouveler continuellement mes exhorta-

tions. Mais la force commença, le lendemain, à nous manquer autant que le courage ; la plupart n'étaient presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient assis, ni de se tenir debout : Rol était si abattu qu'il ne pouvait se remuer. Malgré l'affaiblissement que m'avaient dû causer mes blessures, j'étais encore un des plus robustes, et je me trouvais assez de vigueur pour aller d'un bout de la chaloupe à l'autre.

Nous étions au second jour de décembre, par conséquent le troisième depuis notre naufrage. L'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement ; elle fut accompagnée d'un calme qui permit de détacher les vergues et de les étendre sur le bâtiment ; on se traîna par dessous ; chacun but de l'eau de la pluie à son aise, et les deux petits tonneaux restèrent remplis. J'étais alors au timon ; et, suivant l'estime, je jugeai que nous ne devions pas être loin de terre.

Cependant l'épaisseur de la brume et la pluie qui ne diminuait pas, me firent éprouver un froid si vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appelai un des quartiers-mâîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, et j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur.

A peine le quartier-mâitre eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une côte. Le premier mouvement de joie lui fit crier : *terre ! terre !* Tout le monde trouva des forces pour se lever, et chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. On fit servir aussitôt toutes les voiles, on courut droit sur la côte, et chacun se hâta de sauter sur le rivage.

L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois et dans les lieux où l'on espérait trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi je n'eus pas plus tôt touché la terre, que m'étant jeté

à genoux, je la baisai de joie, et rendis grâce au ciel de la faveur qu'il nous accordait. Ce jour était le dernier des trois à la fin desquels on devait manger les mousses. L'île où nous étions offrait uniquement des cocos; la liqueur que contient ce fruit nous parut un agréable breuvage, comme l'amande un excellent manger; mais au lieu d'en user avec modération, tout le monde en ayant fait excès, nous sentîmes dès le même jour des tranchées et des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations qui, le lendemain, rétablirent notre santé. On fit le tour de l'île sans trouver la moindre apparence d'habitations, quoique diverses traces fissent assez connaître qu'il y était venu des hommes.

Après avoir rempli notre chaloupe de cocos, nous levâmes l'ancre vers le soir, et nous gouvernâmes sur l'île de Sumatra,

dont nous eûmes la vue dès le lendemain ; celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres aussi long-tems qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la côte. En nous approchant , nous aperçûmes un banc contre lequel la mer brisait avec violence. Je n'étais pas d'avis qu'on hasardât le passage ; ou du moins je ne voulais m'y déterminer qu'avec le consentement général. Ils s'accordèrent tous à braver le péril, et au moyen de toutes les précautions que je pris , nous traversâmes ces furieux brisans. On goûta l'eau , qui fut trouvée douce : ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes à la rive droite de la rivière : elle était couverte de belles herbes , entre lesquelles nous découvrîmes de petites fèves , telles qu'on en voit dans quelques endroits de la Hollande. Notre première occupation fut d'en manger avidement.

Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentait devant nous, y trouvèrent du tabac et du feu. Nouveau sujet d'une joie extrême. Ces deux signes nous marquaient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avaient laissés. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent pour abattre quelques arbres et pour en couper les branches, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits; tous nos gens s'assirent autour, et se mirent à fumer le tabac qu'ils avaient trouvé.

Vers le soir, nous redoublâmes nos feux, et dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La lune était au déclin, nous passâmes la première partie de la nuit sans aucun autre mal que de violentes tranchées qui nous venaient d'avoir mangé trop de fèves. Au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les naturels s'approchaient en grand

nombre. Leur dessein , dans les ténèbres , ne pouvait être que de nous attaquer. Toutes nos armes consistaient dans les deux haches avec une épée fort rouillée , et nous étions tous si faibles , qu'à peine avions-nous la force de nous remuer.

Cependant cet avis nous ranima , et les plus abattus ne purent se résoudre à périr sans tenter quelque défense. Nous prîmes dans nos mains des tisons ardents , avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis. Les étincelles volaient de toutes parts , et rendaient le spectacle terrible. D'ailleurs , les insulaires ne pouvaient être informés que nous étions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite pour se retirer derrière un bois. Nos gens retournèrent auprès de leur feu , où ils passèrent le reste de la nuit dans des alarmes continues. Rol et moi , nous nous crûmes , par prudence , obligés de rentrer dans la chaloupe , pour nous assurer du moins cette ressource en cas d'événement.

Le lendemain, au lever du soleil, trois insulaires sortirent du bois, et s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déjà fait le voyage des Indes, connaissaient un peu la langue du pays ; ils nous représentèrent comme d'infortunés marchands, dont le vaisseau avait péri par le feu, et qui désiraient obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Ils voulurent savoir si nous avions des armes : on leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets, de poudre et de balles. Ils nous quittèrent alors avec promesse de nous apporter des vivres. Nous fîmes environ quatre-vingts réaux que nous leur offrîmes pour quelques poules et du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parurent fort satisfaits du prix. Nous nous assîmes sur l'herbe, et les trois insulaires durent admirer notre appétit. Nous leur demandâmes le nom du pays, sans pouvoir distinguer dans leur réponse si c'était Sumatra. Cependant,

nous en demeurâmes persuadés , lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java était au-dessous , et nous comprîmes facilement qu'ils voulaient nommer Jean Cohon , général des Hollandais , qui commandait alors dans cette île. Il nous parut certain que nous étions au vent de Java , et cet éclaircissement nous causa d'autant plus de satisfaction , que n'ayant point de boussole , nous avions hésité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres.

Il ne nous manquait plus que des vivres pour achever de nous tranquilliser. Je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens dans une petite pirogue qui était sur la rive , et de remonter la rivière jusqu'à un village que nous avions aperçu dans l'éloignement , pour aller faire autant de provisions qu'il me serait possible , avec le reste de l'argent que nous avions rassemblé. M'étant hâté de partir , j'eus bientôt acheté du riz et des poules que j'envoyai à Rol avec la même diligence , en lui

recommandant l'égalité dans la distribution , pour ne donner aucun sujet de plainte. De mon côté , je fis dans le village un fort bon repas avec mes compagnons , et je ne trouvai pas la liqueur du pays sans agrément. C'est une sorte de vin qui se tire des arbres , et qui est capable d'enivrer.

Pendant que nous mangions , les habitants étaient assis autour de nous , et conduisaient nos morceaux de leurs regards , en les dévorant des yeux. Après le repas , j'achetai un buffle qui me coûta cinq réaux et demi ; mais , étant si sauvage que nous ne pouvions ni le prendre , ni l'emmener , nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençait à baisser ; je voulais que nous retournassions à la chaloupe , dans la vue de revenir le lendemain. Mes gens me prièrent de les laisser cette nuit dans le village , sous prétexte qu'il leur serait plus aisé de prendre le buffle à l'obscurité. Je n'étais pas de leur avis , et je m'efforçai de

les détourner de ce dessein. Cependant, leurs instances m'y firent consentir, et je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite.

Je retournai sur le bord de la rivière, où je trouvai près de la pirogue un grand nombre d'insulaires qui avaient l'air de se quereller. Ayant cru démêler que les uns voulaient qu'on me laissât partir, et que d'autres s'y opposaient, j'en pris deux par le bras, et je les poussai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étaient farouches.

Cependant ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque, et ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi; l'un assis à l'arrière, et l'autre à l'avant: enfin, ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avaient chacun au côté leur cric ou poignard, et par conséquent qu'ils étaient maîtres de ma vie. Après avoir fait un peu de route, celui qui était à l'arrière vint à moi, au milieu de la pirogue, où je me tenais debout, et me déclara par des signes, qu'il voulait de l'ar-

gent. Je tirai de ma poche une petite pièce de monnaie que je lui offris. Il la reçut ; et, l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain , il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avait autour de sa ceinture. Celui qui était à la proue vint à son tour , et me fit les mêmes signes. Je lui donnai une autre pièce qu'il considéra des deux côtés ; mais il parut encore plus incertain s'il la devait prendre ou m'attaquer , ce qui lui aurait été facile , puisque j'étais sans armes. Je sentais la grandeur du péril , et le cœur me battait violemment.

Cependant , nous descendions toujours la rivière , et d'autant plus vite , que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin , mes deux guides commencèrent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens semblaient annoncer qu'ils avaient dessein de fondre sur moi. J'en fus alarmé jusqu'à trembler. Ma consternation me fit tourner les yeux vers le ciel , à qui je demandai le secours

qui m'était nécessaire dans un danger si pressant. Une inspiration secrète me fit prendre le parti de chanter ; ressource étrange contre la peur ! Je chantai de toute ma force , et jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étaient couvertes. Les deux insulaires se mirent à rire , ouvrant la bouche si large , que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connaître qu'ils ne me croyaient ni crainte , ni défiance. Ainsi , je vérifiai ce que j'avais entendu dire sans le comprendre , qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuais cet exercice , la barque allait si rapidement , que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens , il les aperçurent , et je les vis accourir vers le bord de la rivière. Alors , me tournant vers mes deux rameurs , je leur fis entendre que , pour aborder , il fallait qu'ils se missent tous deux à la proue , dans l'idée que l'un d'eux ne pourrait du moins m'attaquer par derrière. Ils

m'obéirent sans résistance, et je descendis tranquillement sur la rive.

Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons, ils demandèrent où tant de gens passaient la nuit : on leur dit que c'était sous les tentes qu'ils voyaient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes avec des branches et des feuilles d'arbres. Ils demandèrent encore où couchaient Rol et moi, qui leur avions paru les plus respectés : on leur répondit que nous couchions dans la chaloupe, sous les voiles ; après quoi, ils rentrèrent dans leur pirogue pour retourner au village.

Je fis à Rol et aux autres le récit de ce qui m'était arrivé dans mon voyage, et je leur donnai l'espérance de revoir, le lendemain, nos quatre hommes avec le buffle. La nuit se passa dans une parfaite tranquillité ; mais, après le lever du soleil, nous fûmes surpris de ne pas voir paraître nos gens, et nous commencâmes à soupçonner qu'il leur était arrivé quelque acci-

dent. Quelques momens après, nous vîmes venir deux insulaires qui chassaient une bête devant eux : c'était un buffle. Mais je n'eus pas besoin de le considérer longtemps, pour reconnaître que ce n'était pas celui que j'avais acheté. Un de nos gens, qui parlait un peu la langue du pays, demanda aux deux noirs pourquoi ils n'avaient pas amené le buffle qu'ils m'avaient vendu, et où étaient nos quatre hommes; ils répondirent qu'il avait été impossible d'amener l'autre, et que nos gens qui venaient après eux, en conduisaient un second. Cette réponse calma notre inquiétude. Je remarquai que le buffle sautait beaucoup, et qu'il n'était pas moins sauvage que le premier; je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux noirs le voyant tomber, poussèrent des cris et des hurlemens épouvantables.

A ce bruit, deux ou trois cents insulaires, qui étaient cachés dans le bois, en

sortirent brusquement, et coururent d'abord vers la chaloupe, dans le dessein apparemment de nous couper le passage, pour s'assurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens, qui avaient fait un petit feu à quelque distance des tentes, pénétrèrent leur projet, et se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois; et, m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitaient vers nous, d'un autre côté du même bois. «Tenez ferme, dis-je à nos » gens, le nombre de ces misérables n'est » pas assez grand pour nous causer de l'é- » pouvante.» Mais nous en vîmes paraître une si grosse troupe, la plupart armés de boucliers et d'une sorte d'épée, que, regardant notre situation d'un autre œil, je m'écriai : «Amis, courons à la chaloupe ; » « car, si le passage nous est coupé, il faut » « renoncer à toute espérance. »

Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien

n'était disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étaient étendues, en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre ; et, tandis que nous nous empressions d'y entrer, les insulaires, nous suivant de près, percèrent de leur zagaies plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tombaient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches et notre vieille épée. Le boulanger de l'équipage, qui était un grand homme plein de vigueur, s'aidait de l'épée avec succès. Lorsque la chaloupe fut mise au large, les insulaires tentèrent vainement de nous suivre dans l'eau ; ils perdirent fond, et furent contraints d'abandonner leur proie.

Le ciel fit souffler aussitôt un vent forcé de terre : jusqu'alors il était venu de la mer. Il nous fut impossible de ne pas reconnaître que c'était un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, et nous passâmes, d'une

seule bordée , et avec une facilité surprenante , le banc et les brisans qui se trouvaient à l'entrée de la rivière. Nos ennemis s'imaginant que nous y ferions naufrage , s'étaient avancés jusqu'à la dernière pointe du cap , pour nous y attendre et nous massacrer ; mais le vent continua à nous être favorable , et l'avant de la chaloupe , qui était fort haut , coupa les lames , sans qu'il entrât une seule goutte d'eau.

A peine étions-nous hors de danger , qu'on s'aperçut que le brave boulanger qui nous avait si bien défendus , avait été blessé d'une arme empoisonnée. Sa blessure était au-dessus du nombril : les chairs étaient déjà d'un noir livide. Je les lui coupai jusqu'au vif , pour arrêter les progrès du venin ; mais la douleur que je lui causai fut inutile : il tomba mort à mes pieds , et nous le jetâmes dans les flots. En faisant la revue de nos gens , nous trouvâmes qu'il en manquait seize , dont onze avait été tués sur le rivage. Le sort des quatre malheu-

reux qui étaient restés dans le village fut amèrement déploré. Il y a beaucoup d'apparence que c'était déjà fait de leur vie.

Nous longeâmes la côte. Le reste de nos provisions consistait en huit poules et un peu de riz : elles furent distribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à se faire sentir, nous fûmes obligés de retourner à terre. Des insulaires, qui étaient en grand nombre sur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience de la barbarie de ces sauvages, pour en espérer des vivres ; mais nous trouvâmes au moins de l'eau douce. Les rochers voisins nous offrirent des huîtres et des petits limaçons de mer dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût, qu'ayant sauvé un chapeau plein de poivre, que j'avais acheté dans le village où étaient restés nos quatre hommes, il nous servit à les assaisonner. Après nous en être rassasiés, chacun en

remplit ses poches, et nous rentrâmes dans la chaloupe, avec deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je proposai en quittant la baie, de prendre un peu plus au large, pour faire plus de chemin, et ce conseil fut goûté; mais le vent, qui commençait à forcer, fut suivi pendant la nuit d'une grosse tempête. Cependant les craintes et la fatigue qu'elle nous fit essuyer devinrent une faveur du ciel : si nous eussions continué de longer la côte, nous n'eussions pu nous défendre de relâcher près d'une autre aiguade qui se présente dans la même île; nous y eussions trouvé des ennemis cruels qui s'étaient déclarés depuis peu contre les Hollandais, et qui en avaient déjà massacré plusieurs.

A la pointe du jour, nous eûmes la vue des trois îles qui étaient devant nous. Nous prîmes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions pas habitées; mais on se flattait d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes était rem-

plie de roseaux de la grosseur de la jambe. Nous en prîmes plusieurs, dont nous percâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de dessous; nous les remplîmes d'eau douce comme autant de tonneaux, et nous les fermâmes avec des bouchons. Cet expédient nous fournit une bonne provision d'eau dans la chaloupe. Il y avait aussi des palmiers dont la cîme était assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'île sans faire d'autres découvertes.

Me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pus résister à l'envie d'y monter, dans l'espérance de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire. Ce soin me regardait particulièrement. Lorsque je fus au sommet, mes regards se perdirent dans l'immense étendue du ciel et de la mer. Je me jetai à genoux, le cœur plein d'amertume, et j'adressai ma prière au ciel, avec une ferveur que je ne puis exprimer. En me relevant, je vis

sur ma droite que les nuées chassaient de terre. Aussitôt je découvris deux points bleuâtres : il me vint à l'esprit qu'étant à Hoorn, j'avais entendu dire à Guillaume Schouten, qui avait fait deux fois le voyage des Indes-Orientales, qu'au cap de Java il y avait deux montagnes qui paraissaient bleues. Nous étions venus dans l'île en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, et ces montagnes étaient à droite. Je voyais entre elles une ouverture ou un vide au travers duquel je ne découvrais pas de terre, et je n'ignorais pas que le détroit de la Sonde était entre Sumatra et Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avait point d'erreur dans notre route.

Je descendis, plein de joie, et je me hâtai d'annoncer mes conjectures. Rol y trouva de la vraisemblance. Cette déclaration excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de la chaloupe, de l'eau et des cimes de palmiers. On mit à la voile avec la même ardeur ; le vent était fayora-

ble à nos vues. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, et lorsque le jour cessa, nous nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit nous aperçumes du feu : on s'imagina d'abord que c'était le feu de quelque vaisseau, et que ce devait être une caraque; mais en approchant, nous reconnûmes que c'était une petite île du détroit de la Sonde, appelée l'île *Dwars in de Weg*, c'est-à-dire, *qui traverse le chemin*. Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un second feu de l'autre côté, et diverses marques nous firent juger que c'étaient des pêcheurs.

Le lendemain à la pointe du jour, nous fûmes arrêtés par un calme : nous étions sans le savoir sur la côte de Java. Un matelot étant monté au haut du mât, cria aussitôt qu'il découvrait vingt-trois vaisseaux. Notre joie ne se put exprimer. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, et l'on nagea droit vers cette flotte. C'était un nouvel effet de la protection du

ciel ; car autrement nous serions allés à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à attendre, parce que le roi de cette contrée était en guerre avec notre nation ; au lieu que, par une faveur admirable de la Providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos compatriotes et de nos amis.

Ces vingt-trois vaisseaux étaient Hollands, sous le commandement de Frédéric Houtman d'Alcmaar. Il se trouvait alors dans sa galerie, d'où il nous observait avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité de nos voiles, et cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au-devant de nous pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisaient nous reconnurent : nous avions fait voile ensemble du Texel, et nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol et moi, dans leur chaloupe, et nous conduisirent à bord du vaisseau-amiral. Nous

fûmes aussitôt présentés au commandant. Après nous avoir marqué la joie qu'il avait de nous revoir, jugeant sans explication le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table, et s'y mit avec nous. Lorsque je vis paraître du pain et les autres viandes, je me sentis le cœur si serré, que mes larmes inondèrent mon visage, et que je ne me trouvai point la force de manger. Nos compagnons d'infortune, qui arrivèrent presque aussitôt, furent distribués sur les autres vaisseaux de la flotte.

L'amiral se fit raconter toutes nos aventures, qu'il écouta avec le plus grand étonnement; ensuite il nous fit embarquer dans un yacht pour nous rendre à Batavia: nous y arrivâmes le lendemain. Les amis que nous avions retrouvés sur la flotte, m'avaient fourni des vêtemens ainsi qu'à tout mon équipage. Nous nous présentâmes à l'hôtel de Jean Pietersz Cohen, général de la Compagnie, qui nous reçut avec beaucoup d'affabilité. Il fallut satis-

faire sa curiosité, ce que je fis en peur de mots. Il nous fit verser du vin d'Espagne, et but à notre santé dans une coupe d'or.

Bientôt il me fit délivrer la commission de capitaine du vaisseau *le Bergeboot*, et il nomma aussi Rol aux fonctions de commis sur le même vaisseau. Notre joie fut complète de nous trouver réunis dans ce navire, avec les mêmes grades que nous avions sur *le Niew Hoorn*.

Les aventures de Bontekoé avaient vivement intéressé les jeunes auditeurs de M. Durfort.

— Combien ce brave capitaine m'a fait frémir, dit madame Blainville, dans la cruelle alternative dont il nous a parlé, de voir son équipage mourir de faim, ou d'en venir à des sacrifices humains pour prolonger leur existence !

— Ma sœur, répondit M. Durfort, un malheureux naufragé, le capitaine Viaud, nous apprend qu'il a immolé son nègre pour satisfaire à cet impérieux besoin de

la nature. M. Corréard, que nous avons vu établi libraire au Palais-Royal, nous a dit également qu'à bord du radeau de la frégate *la Méduse*, lui et ses compagnons d'infortune n'avaient soutenu leur existence qu'en se nourrissant de chair humaine.... Ce sont de cruels destins !

— Mon cher oncle, reprit Ernest, nous avons lu la relation de leur naufrage dans un livre intitulé : *Vies et aventures des voyageurs* (1).

— Nous ne nous en occuperons donc pas ici, répliqua M. Durfort. Mais, ajouta-t-il, je vais vous citer un naufrage, où, parmi ceux qui voyaient un sort inexorable apesantir sur eux sa main de fer, divers prirent la résolution de s'immoler

(1) Ce livre est de notre fonds. Il contient en outre *les Malheurs de la famille Dénoyer* ; *le Naufrage du capitaine Wilson aux îles Pelew* ; *le Voyage de Bruce dans le désert de la Nubie* ; *les Aventures de Mungo Park dans l'intérieur de l'Afrique* ; le précis des voyages de *Bougainville*, de *Cook*, de *Lapérouse*, etc. (Note des libraires-éditeurs.)

tour-à-tour, pour le salut commun, jusqu'au dernier survivant.

Ce récit atteste d'une part, jusqu'à quelle extrémité l'homme peut pousser sa résignation au malheur; et, de l'autre part, l'extrême désir de toute créature, de lutter par tous les moyens possibles contre la mort.

La petite famille prêta une oreille attentive au capitaine, qui lui raconta le naufrage du Sussex.

CHAPITRE XIX.

NAUFRAGE DU NAVIRE LE SUSSEX,

Dans le Grand-Océan, en 1820.

Ce sont de grandes entreprises commerciales que celles de la pêche de la baleine, et l'on doit admirer le génie et la force de caractère de l'homme, qui l'ont porté à oser lutter contre les animaux les plus monstrueux. Malgré le courage et l'habileté des marins, ces opérations lucratives ne sont pas sans dangers pour eux, ainsi que nous allons en avoir la preuve par ce qui est arrivé au navire *le Sussex*, commandé par le capitaine Pollard.

Ce bâtiment américain, du port de deux cent soixante tonneaux, mit à la voile de la rade de Nantuket, en août 1820, pour se

*

rendre dans le Grand Océan. Jusqu'en novembre, l'équipage n'eut qu'à se féliciter de ses rudes travaux, car les baleines dont il s'était rendu maître, lui avait fourni sept cent cinquante barils d'huile. Mais il semble que les énormes habitans de la mer se soient concertés entr'eux, et qu'au lieu de fuir plus long-tems devant les êtres audacieux qui venaient leur livrer combat au sein de leur vaste empire, ils aient décidé de se réunir cette fois pour leur résister avec avantage.

Il est de fait que, le 20 novembre, le *Sussex* se trouva tout-à-coup entouré d'un grand nombre de baleines. Nos intrépides marins s'élancent dans leurs canots, et armés des dards, leurs armes ordinaires, ils cherchent à harponner les baleines les plus proches d'eux. Ces assaillans se sont divisés par tiers dans trois canots; tous à l'envi l'un de l'autre redoublent de courage, les coups de harpons se multiplient à l'infini, et les monstres s'éclaircissent,

plus d'un étant frappé à mort. Néanmoins tant de vaillance doit échouer contre l'acharnement d'adversaires trop puissans. Bientôt une des embarcations, presque enfoncée par le choc de l'un des monstres, est obligée de revenir à bord pour être réparée. On dirait qu'enhardies par ce premier succès, les baleines cherchent à occuper les deux autres canots, tandis que la plus forte d'entr'elles va attaquer le vaisseau même; à l'instar de ces ruses de guerre d'armées conquérantes, dont quelques divisions harcèlent l'ennemi, tandis que le corps principal s'avance à marches forcées pour foncer sur la capitale du pays que l'on veut réduire.

En effet, une immense baleine s'est élancée contre le navire, elle le frappe dans tous les sens, et ne pouvant réussir à le renverser, elle s'éloigne à deux cents toises pour prendre un vigoureux élan et venir fondre dessus avec plus de violence. Telle est la force du coup épouvantable qu'elle

lui porte à la proue , qu'elle l'oblige à refouler les ondes qu'il sillonnait dans sa marche. Ce revirement subit a soulevé les flots avec tant d'impétuosité qu'ils pénètrent dans le bâtiment par les fenêtres de l'arrière. La terrible secousse a renversé tous les hommes sur le pont ; en quelques minutes le vaisseau se trouve rempli d'eau , et quelques coups de queue de l'animal achèvent de le coucher sur le côté.

A la vue de cette catastrophe , le capitaine et son équipage se hâtent de revenir à bord ; on s'empresse de couper les mâts pour redresser le bâtiment ; mais en vain essaie-t-on de pomper l'eau qui l'inonde , il n'y a point d'espoir de l'empêcher de couler à fond. L'équipage ne s'occupe plus que de sauver à la hâte quelques provisions de vivres , et de les déposer dans les deux canots qui deviennent l'unique ressource de ces malheureux naufragés. Les voilà donc à la merci des flots dans deux frêles embarcations , et trop contrariés par

les vents pour pouvoir se diriger comme ils l'eussent voulu. Au bout d'un mois de la plus pénible navigation, ils abordent à l'île de Ducie, située au sud-est de l'archipel des Marquises. Ce lieu désert n'est qu'un rocher volcanique n'offrant presque point de ressource à l'infortuné que le sort pouvait y jeter. Les marins du *Sussex* frémissent d'épouvante à la vue de huit squelettes qu'ils trouvèrent près d'un endroit où l'on voyait encore des traces du feu qu'on y avait fait.

Après une semaine de séjour, le capitaine parla de se rembarquer, puisqu'on courait risque de périr misérablement dans ce lieu aride, tandis qu'on avait la chance d'être rencontré sur mer. Cet avis fut goûté de la presque totalité de son équipage; il n'y eut que trois matelots qui préférèrent attendre là les secours de la Providence, parce que du moins ils y trouvaient des cavernes pour s'abriter, et que quelques parties de l'île étaient couvertes de bois qui

leur présentaient encore quelque pâture. Le capitaine leur accorda le libre arbitre de suivre leur volonté ; il traça la déclaration suivante qu'il remit entre leurs mains :

« Le *Sussex* a fait naufrage , le 20 novem-
» bre , à l'Équateur. Ce naufrage a été causé
» par une grande baleine qui a frappé le
» navire à l'avant , et l'a fait remplir d'eau
» en dix minutes. Nous avons sauvé les
» provisions que les canots pouvaient por-
» ter. Nous sommes tous arrivés à l'île de
» Ducie le 20 décembre. Nous nous pro-
» posons de faire route , demain 26 , pour
» le continent. Je laisserai cette lettre pour
» ma femme : quiconque la trouvera et
» voudra bien la faire parvenir à son
» adresse , obligera un malheureux et mé-
» ritera les plus sincères remerciemens. »

Le capitaine Pollard.

Cette lettre , renfermée dans un boîte d'étain , fut donc confiée aux trois matelots qui se déterminaient à rester dans l'île : le capitaine leur souhaita une prompte déli-

vance, et leur promit bien de s'occuper d'eux, si le ciel le favorisait le premier. Cela fait, il monta dans un canot avec neuf marins, dont un mousse; le reste de l'équipage occupa le second canot. Ces deux embarcations ne tardèrent pas à être séparées par des coups de vent, et à voguer dans des directions différentes. L'une d'elles fut rencontrée le 13 janvier 1821 par un bâtiment baleinier américain; c'était le second canot. Il y avait donc dix-huit jours qu'il avait quitté l'île de Ducie; tous les hommes qui se trouvaient à bord étaient dans une situation fort déplorable quand ils eurent le bonheur d'être secourus par des compatriotes.

Mais combien fut plus terrible le sort du canot où se trouvait le capitaine! Pendant trois mois il erra sur la vaste étendue des mers, et l'on conçoit que tous seraient morts de faim, si l'équipage entier n'avait point pris l'affreuse détermination de tirer au sort à qui d'entre eux serait

successivement sacrifié pour le salut commun. Celui que la fatalité désignait, se laissait volontairement immoler, s'offrant ainsi en holocauste à ses infortunés compagnons.

— Quelle résignation ! quelle abnégation de soi-même ! dit madame Blainville.

— Pauvres gens ! ajouta Hortense en poussant un profond soupir.

On doit penser, continua M. Durfort, combien il importait à chacun de se modérer dans son plus grand besoin, afin d'éloigner, autant que possible, chaque renouvellement de l'affreux tirage.... Déjà huit victimes avaient été dévorées.... Le capitaine et le mousse restaient les derniers survivans. Lorsqu'ils en furent réduits à jeter l'un sur l'autre des regards farouches, le capitaine ne voulut point user de sa suprématie, et le sort avait décidé que le mousse servirait à prolonger une si triste existence.... Mais ce dernier sacrifice ne devait pas s'accomplir ; ces

deux infortunés furent enfin aperçus par un bâtiment américain qui les rendit à la vie.

— Ah ! c'est encore une grande consolation que de voir ces deux êtres échapper à un sort cruel, dit Ernest. Sait-on ce que sont devenus les trois matelots restés à l'île de Ducie ?

Oui, répondit M. Durfort, ils ont été sauvés par un homme généreux, lequel apprenant de la bouche du capitaine Pollard les circonstances si cruelles de son naufrage, prit la résolution d'aller au secours des trois individus qui n'avaient plus osé se confier à la mer. Ce brave homme est le capitaine Reine, de la Nouvelle-Galles du sud. Il allait mettre à la voile de Valparaiso : il se dirigea sur l'île de Ducie, et annonça son approche de la côte par un coup de canon. A ce signal, il eut la satisfaction de voir arriver sur le rivage ceux qu'il cherchait ; il leur envoya un canot qui les conduisit à son bord. Il eut

d'autant plus à se féliciter de sa louable action , que ces malheureux lui avouèrent qu'ils commençaient à désespérer de vivre plus long-tems dans ce désert , les racines qui seules les faisaient exister , venant à manquer pour leur nourriture. Ils saluèrent le capitaine Reine , du nom de Sauveur ; et c'est un titre bien flatteur pour une belle âme !

Un des auditeurs de M. Durfort annonça à la société, qu'un événement de ce genre venait d'avoir lieu récemment, et il raconta la triste aventure du navire *le Lucy*.

CHAPITRE XX.

NAUFRAGE DU NAVIRE LE LUCY,

Dans les mers du Canada, en 1833.

Le navire *le Lucy*, de Padstow, comté de Cornouailles, partit le 19 décembre 1833, du Canada, pour revenir à Padstow. Le capitaine n'avait avec lui que dix hommes d'équipage. A peine ce bâtiment se trouva-t-il en pleine mer, qu'il fut assailli par des tempêtes continuelles, et le 31, il éprouva un coup de vent d'une telle violence, qu'il chavira; le capitaine et un matelot furent noyés immédiatement. Les neuf autres marins se cramponnèrent sur le flanc du navire, et ne peuvent que recommander leur âme à Dieu. Ils restèrent près

de vingt-quatre heures dans cette situation; alors le mât de misaine, le grand hunier et le beaupré se détachant du navire, il se redressa, et les neuf hommes grimpèrent sur le pont, où tout avait été emporté par les lames; la coque du bâtiment était remplie d'eau. Le grand mât étant demeuré debout, ils y montèrent dans l'espoir de découvrir quelques navigateurs qui pussent venir à leur secours. Mais, hélas! leurs regards planèrent infructueusement sur l'immense étendue des mers. Dans cette position, dont l'horreur ne peut s'exprimer, ces infortunés implorèrent la Divinité; la Providence seule pouvait les arracher à une mort lente et inévitable. Pendant onze jours ils n'eurent pour toute nourriture, qu'un chat, un rat et six chandelles; n'ayant pas d'eau fraîche, ils furent obligés de boire leur urine.

Un peu de pluie recueillie sur la grande voile, qui se trouvait encore au mât, leur fournit ensuite quelques moyens d'étan-

cher la soif qui les dévorait. Le 9 janvier, à la brune, ils aperçurent un trois mâts à perte de vue; pendant l'espace d'environ dix minutes, ils firent un signal avec un morceau de matelas, mais le navire disparut. Deux jours après, à neuf heures du soir, le cuisinier fut emporté par une lame d'eau, n'ayant plus la force de se soutenir. Depuis le 10, ils étaient sans nourriture aucune, et mouraient successivement dans d'horribles convulsions; de sorte que le 15, ils n'étaient plus que trois. Dans la matinée, le plus faible d'entre eux expira.... Alors les deux survivans, n'écoutant plus que l'instinct de la nature, qui leur criait de songer à leur conservation, ils ouvrirent ce cadavre avec leurs couteaux, et firent un horrible repas!!!

Lorsqu'ils se trouvèrent repus, leurs yeux se remplirent de larmes amères; ils osaient à peine jeter les yeux l'un sur l'autre, tant leur âme était révoltée des affreu-

ses idées qui les agitaient ; car ils se disaient intérieurement : il faudra donc incessamment que l'un de nous deux dévore aussi son camarade !

Enfin, Dieu eut pitié d'eux en cette terrible circonstance ; dans le courant de la journée du 18 janvier, ils aperçurent un bâtiment qui venait à leur secours : c'était le brick américain *le William Thatcher*, commandé par le capitaine Wood. Cet officier leur envoya son canot qui les conduisit à bord, et les arracha ainsi à la mort, contre laquelle ils luttaient si péniblement depuis leur catastrophe.

— Neuf hommes se trouver à la merci des flots, sans autre chose à manger qu'un chat, un rat et six chandelles ! Quelle position ! dit Ernest.

Les voyages sur mer, reprit M. Durfort, peuvent produire d'excellentes réflexions et faire fructifier l'esprit d'un jeune homme. Là on se guérit des folles dissipations ; là,

on n'a point de caprices ; il arrive souvent que l'on devient sage par souffrance , par péril ; il n'est rien de tel pour mûrir la raison.



Hasssein lui applique un pistolet sur la poitrine.

CHAPITRE XXI.

NAUFRAGE DU BRICK LA NOTRE-DAME DES CARMES,

Sur les côtes d'Afrique, en 1833.

Un amidu capitaine Durfort, arrivé depuis peu d'Alger, et présent à ces entretiens intéressans eut aussi à raconter de terribles aventures arrivées à de malheureux Européens, à la suite d'un naufrage dans ces contrées nouvellement conquises.

Le 19 novembre 1833, dit-il, le brick du commerce sarde, *la Notre-Dame des Carmes*, partit de Bougie se dirigeant sur Bonne avec onze passagers, neuf Maltais, deux Napolitains et six hommes d'équipage y compris le capitaine. Ils avaient fait tout au plus vingt milles, lorsque le

vent du large s'éleva avec force, et le lendemain, le capitaine ne pouvant plus tenir la mer laissa courir son bâtiment, qui fit côte entre Bougie et Bonne. A peine le brick eut-il touché, qu'on vit descendre de la montagne voisine un millier de Bédouins, hommes, femmes, enfans, tous armés de fusils et de bâtons; ces gens féroces se ruèrent avec impétuosité sur les dix-sept naufragés, qui voyant toute résistance inutile, se rendirent prisonniers. On les dépouilla inhumainement, et le bâtiment fut pillé et démoli de telle façon, que deux heures après il n'en restait plus vestige. Ces Bédouins appartenaient à la tribu de Oatezor.

Ils conduisirent leurs prisonniers dans la montagne, à environ cinq lieues de la côte. Là, tous les mauvais traitemens les attendaient. On les laissa absolument nus, à peine leur donnait-on de quoi se nourrir, quoiqu'on les employât à porter des pierres pour la construction d'une maison

destinée à deux jeunes Oatezors qui allaient se marier. Ces malheureux naufragés seraient sans doute restés long-tems dans cette triste position , si un chef de la tribu du Col ne les eût achetés. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette autre tribu , le chef, nommé Hussein , leur permit d'écrire à Bonne à leurs consuls respectifs , pour qu'on traitât de leur rançon qui devait être de 2400 piastres fortes d'Espagne. environ treize mille francs de notre monnaie.

A la réception des lettres, les consuls se rendirent chez le général en chef de l'armée française, lequel s'empressa d'écrire au chef de la tribu du Col : ce chef répondit qu'il ne rendrait les prisonniers que contre la rançon payée comptant. Pendant cette négociation, le bey de Constantine fit demander les captifs : un refus de Hussein pouvait lui occasioner du désagrément, aussi bien que leur remise pouvait lui enlever un lucre. Ce chef prit un

milieu ; il envoya deux Maltais au bey, et rendit la liberté à deux Sardes et à un Maltais qu'il envoya à Bonne, portant pour dernières paroles aux consuls que, si les prisonniers n'étaient pas rachetés immédiatement, ils seraient livrés au bey de Constantine. Il n'y avait donc plus à hésiter. Aussitôt le vice-consul Sarde, qui avait reçu des instructions de M. Pelloze consul à Alger, s'empressa de mettre en mer un bâtiment et de faire porter à bord la somme nécessaire au rachat de ses nationaux. Le vice-consul Anglais se refusa d'y contribuer, sous le prétexte, au moins spécieux, qu'il n'avait pas d'ordre du consul d'Alger ; comme s'il importait peu à ces deux fonctionnaires que leurs nationaux (les Maltais) fussent livrés à un éternel esclavage, et peut-être à une destinée plus cruelle encore. Le consul Sarde donna le commandement du bâtiment nolisé au père du capitaine du brick *Notre-Dame des Carmes* : cette mission était périlleuse,

et l'égoïsme des deux consuls anglais faillit être la cause d'un évènement tragique.

A son arrivée à la tribu du Col, le commandant du bâtiment fit connaître à Hussein qu'il pouvait venir toucher la rançon des Sardes. Ce chef exigea 5000 fr. par avance, sans autre garantie que sa parole; et quelle garantie que la parole d'un Algérien qui trafique sur les malheureux Européens tombés en son pouvoir! Il avait placé tous ses prisonniers sur une hauteur. Sitôt qu'il eut palpé les 5000 fr., il délivra les Maltais, se refusant à rendre les Sardes sans la rançon complète des 2400 piastres. On conçoit l'embarras du pauvre commandant qui n'avait point reçu d'argent du consul anglais, et qui voyait retenir ceux dont il venait de payer le rachat! On jugera de sa peine extrême, en songeant que son fils est du nombre des retenus, qu'il est exposé là à sa vue, et que pour arracher l'argent promis, Hussein saisit ce fils par les cheveux, lui applique

un pistolet sur la poitrine , et menace de le tuer aux yeux de son père.... Celui-ci, le cœur navré de douleur, rentre dans le bâtiment qui était à l'ancre, afin d'y chercher tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, pour tâcher de satisfaire la sordidité de l'Algérien. C'est en tremblant pour des jours qui lui sont chers, que ce commandant vient apporter cette dernière ressource. Heureusement que Hussein, convaincu qu'il possédait tout ce dont ce bon père avait pu disposer, consentit alors à remettre entre ses mains ce fils qu'il venait de menacer si cruellement, ainsi que les autres captifs qui, jusque là, avaient eu à redouter une fin déplorable.

Précédemment, deux négocians marseillais établis à Alger, MM. Lent et Carcenac, avaient fait naufrage en se rendant à Bougie immédiatement après l'occupation de ce port par les troupes françaises; on savait qu'il étaient tombés au pouvoir des naturels, et il restait sur leur existence

une lueur d'espérance que les naufragés du brick *la Notre-Dame des Carmes* ont entièrement détruite; car ils ont apporté la nouvelle certaine de la fin tragique de ces deux infortunés. Par eux on a su que M. Carcenac avait été crucifié, et qu'on lui a ouvert la poitrine pour lui arracher le cœur.... M. Lent avait eu le cou scié par un procédé horriblement barbare.... Tous deux avaient expiré au milieu de la tribu assemblée pour jouir de leur supplice.

Aux maux physiques qu'eurent à endurer les naufragés du brick *la Notre-Dame-des-Carmes*, se joignait pour ces malheureux captifs la torture morale de voir tous les jours les vêtemens ensanglantés des deux négocians français, qu'on se plaisait à placer devant eux, en les menaçant de leur faire subir le même sort si l'on ne se hâtait de les racheter.

— Comment ! s'écria Frédéric, c'est en 1833, et lorsque nous sommes maîtres

d'Alger, que de semblables atrocités se commettent impunément? La France d'aujourd'hui n'est-elle donc plus la France d'autrefois? J'ai lu dans *les Ephémérides politiques, littéraires et religieuses*, que Louis XIV punît sévèrement ces féroces barbaresques qui se permettaient également alors des cruautés sur les Français dont ils parvenaient à s'emparer. Une flotte commandée par Duquesne vint bombarder Alger, qui fut en partie écrasée et consumée.

Alger envoya des députés, demander pardon à Louis XIV, et recevoir la paix. Ils rendirent tous les esclaves chrétiens, et payèrent encore de l'argent, ce qui est la plus grande punition des pirates.

A cette époque, les Anglais firent un vilain trait, que l'on serait tenté de cacher si le lâche égoïsme des deux consuls dont il vient d'être fait mention ne ranimait pas ce triste souvenir. Lorsque le capitaine de vaisseau Damfreville vint délivrer dans

Alger tous les esclaves chrétiens , au nom de Louis XIV, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais qui , étant déjà à bord , soutinrent que c'était en considération du roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeler les Algériens , et remettant les Anglais à terre : « Ces gens , dit-il , prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur » roi ; le mien ne prend pas la liberté de » leur offrir sa protection ; je vous les » rends ; c'est à vous à montrer ce que » vous devez au roi d'Angleterre ». Tous les Anglais furent remis aux fers.

Mais si ce trait est affligeant pour les âmes sensibles , en voici un autre qu'il faut retracer pour l'honneur de l'humanité. Le bombardement d'Alger , sous Louis XIV , jeta ces pirates dans une telle fureur , qu'ils attachaient les esclaves français aux bouches de leurs canons , et envoyaient leurs membres épars à la flotte française : notre consul fut du nombre de

ces infortunées victimes. M. de Choiseul, alors leur prisonnier, allait subir le même sort; un Algérien qui avait été pris autrefois par un vaisseau à bord duquel était M. de Choiseul, se ressouvenant du bon traitement que celui-ci lui avait fait, demanda sa grâce, et ne pouvant l'obtenir, il embrassa étroitement ce seigneur, en disant au canonnier : « Tire; puisque je ne puis le sauver, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui. » Le Dey, présent à cette scène, en fut attendri, et fit grâce au prisonnier. Cette circonstance confirme le proverbe : un bienfait n'est jamais perdu.

Frédéric reçut les félicitations de l'auditoire pour sa citation. Mon ami, lui dit son père, je dois ajouter quelques paroles de Bossuet, qui célébra la répression de la piraterie : « Depuis le levant jusqu'au couchant, dit cet orateur célèbre, on voit les mers couvertes de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte

» partout la terreur avec le nom de Louis.
» Tu cèderas, ou tu tomberas sous ce vain-
» queur, Alger, riche des dépouilles de la
» chrétienté; tu disais en ton cœur avare :
» je tiens la mer sous mes lois, et les na-
» tions sont ma proie..... Louis a brisé les
» fers dont tu accablais ses sujets, qui sont
» nés pour être libres sous son glorieux
» empire. »

— Ah ! mon père, reprit Frédéric, que ne suis-je né dans ce beau siècle de Louis XIV, plutôt que dans celui-ci, où d'insolens Bédouins ne se contentent plus d'exiger des rançons, mais décapitent, crucifient impunément de malheureux naufragés nos compatriotes, et cela sous les yeux d'une armée française!!!

— Mon ami, répliqua le capitaine Dufort, depuis un demi-siècle, la nation française semble le jouet de quelques hommes dont tous les efforts assez souvent couronnés du succès, lui donnent une certaine ressemblance avec ce peuple qui disait au lé-

gislateur des chrétiens : *Je te salue, Roi des Juifs !* et lui crachaient à la figure. Une nation n'est forte et respectable qu'en raison de la force de celui qui la commande et du respect que l'on porte à ce chef. Malheureusement pour les peuples, il n'est pas donné à tous ceux qui les gouvernent d'être des hommes de génie. Louis XIV a été surnommé *Louis-le-Grand*, et les historiens ont baptisé de son nom glorieux le siècle ou régnait ce puissant monarque, qui a répandu sur la France tous les genres de splendeur et de gloire.

CHAPITRE XXII.

NAUFRAGE DU BATEAU L'ITALIE.

Sur les bords du Nil en 1798.

Mes amis, dit le capitaine Durfort à ses jeunes auditeurs, pour effacer, autant que possible, la douloureuse impression de l'histoire précédente, je vais vous citer un beau trait de courage semblable à celui de Bisson : il a eu lieu du tems du grand homme qui, comme Louis XIV, a aussi répandu tant d'éclat sur la France,

Pendant l'occupation de l'Égypte, les Français avaient formé sur le Nil une flottille destinée à porter aux différens corps stationnés le long de ce fleuve, ce dont ils avaient besoin. Après la bataille de Samhoud, Desaix et le général Belliard pour-

suivirent les vaincus ; mais les marches forcées des colonnes les écartèrent des rives du Nil, et la flotille qui suivait les mouvemens de l'armée, fut livrée à ses propres forces. Elle portait des munitions de guerre et de bouche, des blessés, des malades et des effets de toute espèce. Arrêtée par les vents au village de Bénoutah, elle fut assaillie par le chérif Hassan et par Osman-Bey. Le brave Morandi la commandait ; il montait le bateau *l'Italie*. Par une première bordée il écarta une ligne d'Arabes qui le fusillaient du rivage. Mais ceux-ci, plus irrités, se précipitèrent en si grand nombre sur les bateaux les plus rapprochés, qu'ils s'en emparèrent ; la mitraille les hachait ; n'importe, rien ne put les arrêter. Maîtres de ces bâtimens, ils s'en servirent pour tenter l'abordage de *l'Italie*, qui, ne pouvait plus manœuvrer faute de bras, et ayant le vent contraire, échoua sur un banc de sable. L'Intrépide Morandi, voyant sa position désespérée par ce fatal

naufnage, mit lui-même le feu aux poudres et se fit sauter. Par cette mort glorieuse, ce brave capitaine évita la honte de tomber au pouvoir de ces barbares, qui massacrèrent impitoyablement tout ce qui était embarqué sur la flotille.

— Mon père, s'écria Frédéric, je dois être marin, c'est ma vocation décidée : ne plaignez point votre fils, s'il avait jamais le bonheur de finir sa carrière par un trépas aussi honorable !

CHAPITRE XXIII.

NAUFRAGES DE JEAN-JACQUES AYMÉ ,

L'un des Déportés du 18 Fructidor.

Le capitaine Durfort , continuant son entretien , dit à ses jeunes auditeurs : puisque nous venons de citer le vaste génie qui a rempli l'univers du bruit de ses exploits, rappelons que cet illustre conquérant a non seulement brisé les fers des naufragés de Calais, mais en outre qu'il a fait cesser les proscriptions qui pesaient sur d'autres Français.

Jean-Jacques Aymé était député du département de la Drôme, en 1797, époque où la France transformée en république, se trouvait régie par cinq individus composant ce qu'on appelait le Directoire exécutif. Voyant la tendance de la nation à renverser ce gouvernement éphémère

pour rétablir la monarchie , le Directoire fit un coup-d'état , en arrêtant les hommes les plus marquans dans le parti royaliste ; et , de sa propre autorité , il les fit déporter à Cayenne : M. Aymé fut de ce nombre. Cette journée est connue dans la révolution sous le nom de 18 *Fructidor* : elle correspond au 4 septembre 1797.

M. Aymé a publié une relation fort intéressante de toutes les aventures qui lui sont arrivées pendant sa déportation. Voici celles qui se rattachent à deux naufrages qu'il essuya pendant le tems de sa proscription.

Ce député s'était caché pendant quelque tems ; mais il fut découvert , et on le réunit à une seconde fournée de déportés qui furent embarqués à Rochefort le 21 ventose an 6 de la république (11 mars 1798) , à bord de la frégate *la Charente* , commandée par le capitaine Breuillac.

« Nous nous trouvâmes , dit-il , cent quatre-vingt-treize déportés sur ce bâtiment ,

dont environ les deux tiers étaient prêtres. Le tiers restant était composé de deux députés, Gilbert-Desmolières et moi, d'un journaliste nommé Perlet, de plusieurs prévenus d'émigration, et enfin, puisqu'il faut tout dire, de cinq individus condamnés pour vols, dont un avait déjà fait vingt ans de galères. Par cette association, le Directoire avait cru nous avilir aux yeux des habitans de Cayenne ; son intention était que, dans cette colonie, on nous assimilât à ces malfaiteurs : au contraire, cela pénétra les âmes honnêtes de la plus vive indignation pour les auteurs d'une telle infamie.

Notre frégate mit à la voile le 1^{er} germinal (21 mars) au matin. Nous avions tous le cœur brisé de douleur, en songeant aux plus chers objets de nos affections, que plusieurs de nous ne devaient jamais revoir. Ceux qui, comme moi, laissaient une femme et des enfans avec une très modique fortune séquestrée, étaient le

plus péniblement affectés. Oh ! qu'il est cruel de voir la terre natale, la terre qui porte tout ce qui attache à la vie, fuir loin de soi, quand on la quitte par l'effet d'une proscription dont on ne connaît pas le terme ! Combien de souvenirs attendrissans et de pensées déchirantes viennent alors vous accabler !!!

Le soir nous la perdîmes de vue ; et le lendemain, à la pointe du jour, nous entendîmes un mouvement extraordinaire sur le bâtiment. Bientôt nous sûmes qu'il était occasioné par la vue de trois navires anglais qui étaient venus nous observer en rade, et qui nous donnaient chasse. Le capitaine avait fait virer de bord, et s'occupait des moyens d'alléger son bâtiment, tant pour accélérer la marche, que pour prendre moins d'eau, et s'approcher tellement de la côte, s'il était forcé d'échouer, comme il le craignait, que les Anglais n'osassent pas le suivre. Cependant les trois navires gagnaient beaucoup sur

nous , et le capitaine fit tout préparer pour le combat. Sur le soir, nous découvrîmes la côte d'Arcasson. A minuit, nous fûmes atteints et canonnés. Le feu fut très vif de part et d'autre , et dura jusqu'à quatre heures du matin. Notre frégate, qui se battait en retraite, tira trois cent cinquante-quatre coups. Nous touchâmes plusieurs fois , craignant à chaque instant qu'elle ne s'entr'ouvrît : enfin, nous échouâmes. Les Anglais , qui prenaient plus d'eau que nous, n'osèrent nous poursuivre.

Lorsqu'on se vit échoué , chaque matelot s'occupa du soin de voler les malheureux déportés. Les porte-manteaux furent éventrés, les malles furent défoncées, et le pillage se fit comme si c'eût été sur un vaisseau ennemi. Les officiers, occupés des soins du bâtiment, ne purent s'y opposer. Nous ne le pûmes pas mieux nous-mêmes, qui ne nous trouvions pas dans le lieu où nos effets étaient placés, et qui ignorions ce brigandage.

La grande chaloupe fut mise à l'eau; les matelots et les soldats s'y précipitèrent, regardant le bâtiment comme très exposé. Lorsqu'elle fut suffisamment pleine, le capitaine menaça de faire tirer sur le premier qui tenterait d'y entrer; elle arriva à terre, non sans quelque danger, en abordant la côte où elle était fortement poussée par les vagues, car elle fut presque remplie. Déjà l'on s'occupait d'une seconde embarcation, lorsque la marée montante mit la frégate à flot. Le capitaine fit tirer du canon pour appeler un pilote-côtier; il fit en même tems manœuvrer pour gagner l'entrée de la rivière de Bordeaux, où il jeta l'ancre en face de Royan. Les premiers débarqués vinrent nous y joindre; mais les Anglais n'osèrent pas nous suivre. Ils furent retenus par la crainte, soit des forts, soit des bas-fonds qui garantissent cette embouchure.

Je dois rendre justice à la bravoure des officiers et de l'équipage, qui, pendant

un combat aussi inégal, firent le feu le plus nourri, et s'encourageaient mutuellement à se bien défendre. Le capitaine avait annoncé, lorsqu'on échoua, qu'il ne sortirait que le dernier de son bâtiment, et je ne doute pas qu'il n'eût tenu parole. Je me plais aussi à rendre justice à son humanité. Au moment de la cessation du feu, il envoya un officier offrir de l'eau-de-vie aux déportés en général, et des secours à ceux qui en auraient un besoin plus particulier. Il était plein d'attentions pour Gilbert-Desmolières, et se conduisait d'ailleurs envers nous aussi bien qu'il le pouvait. Il en était de même des autres officiers, qui traitaient quelques-uns de nous plutôt en camarades qu'en prisonniers. J'en ai vu qui étaient bien indignés du rôle qu'on leur faisait jouer. « Qu'on » nous envoie, disaient-ils contre les ennemis de notre patrie, c'est notre métier, » c'est notre devoir, nous le remplirons avec » plaisir; mais qu'on fasse servir de *geoliers*

» à d'honnêtes gens qu'on persécute, cela
» est abominable. Cependant il faut obéir,
» ou être tout au moins destitué; et com-
» ment faire quand on a besoin de son état?
» Adoucir leur sort autant que nous le
» pourrons, est la seule consolation qui
» nous reste; nous y ferons tout ce qui
» dépendra de nous. » Hélas! ces bonnes
dispositions ont été en pure perte. Notre
destinée était d'être transférés sur un au-
tre bâtiment, où nous en trouvâmes de
bien différentes!

La frégate *la Charente* se trouvait hors
d'état de servir sans de grandes répara-
tions; les déportés furent donc transférés
à bord de *la Décade*, qui les conduisit à
Cayenne. C'est donc ainsi qu'au début de
ce triste voyage, M. Aymé se trouve me-
nacé en même tems d'être englouti dans
les eaux ou tué par le canon, et qu'il se
voit dépouillé de tout ce qu'il possède.
Heureusement que la prudence lui avait
suggéré l'idée de placer son argent dans

une ceinture qu'il portait autour des reins. Venons à son second naufrage.

Ayant résolu de s'échapper de Cayenne, il est aidé dans ce projet par un brave négociant de ce pays nommé Berthollon, qui voulait aussi passer en France avec son épouse malade, et à laquelle le climat d'Europe était ordonné. Il prend donc secrètement des arrangemens avec le capitaine Gardner, commandant le navire américain le *Phaëton*, qui partait pour Gothembourg en Suède. Le journaliste Perlet et un chanoine déporté nommé Parizot, étaient entrés dans ce projet de fuite. Dans la nuit du 3 au 4 brumaire de l'an 8 de la république (26 octobre 1799), ils arrivent furtivement à bord du *Phaëton*.

Nous fûmes reçus, dit M. Aymé, par le maître d'équipage que le capitaine avait prévenu. Il nous indiqua la cachette où nous devions nous tenir jusqu'à ce que nous eussions gagné le large. C'était un endroit fort peu spacieux, encombré de

bagages mis à dessein pour nous couvrir. Un marin des Sables-d'Olonne, nommé Baradeau, s'embarqua avec nous. On amena un ancien soldat du régiment d'Alsace, accusé d'avoir tenu quelques propos contre l'agent du gouvernement, puis un nègre et une négresse soupçonnés d'assassinat, mais contre lesquels il paraît qu'il n'y avait point de preuves, et dont on voulait débarrasser la colonie.

Nous échappâmes aux regards des officiers qui vinrent faire la visite d'usage au moment du départ des navires. Après divers contre-tems qui pouvaient nous trahir, nous levâmes l'ancre définitivement le lendemain à quatre heures après-midi. Deux heures après, le capitaine, qui n'avait pu refuser de se charger du couple noir prévenu de meurtre, mais qui avait bien résolu de ne pas les emmener, fit le sacrifice d'une petite chaloupe, dans laquelle ils s'embarquèrent à leur grande satisfaction et à la nôtre. Ils durent aborder

dans la nuit sur la côte de Macouria où ils étaient portés par les courans. Nous sortîmes de notre retraite, trempés de sueur, et nous respirâmes le grand air dont nous avions le plus grand besoin. Après avoir rendu nos actions de grâces à l'Être-Suprême, nous nous embrassâmes, Parizot, Perlet et moi, comme des hommes qui viennent d'échapper miraculeusement à la mort. Nous voyions la Guyane fuir loin de nous, avec un sentiment bien différent de celui que nous avions éprouvé lorsque nous nous éloignâmes des côtes de France ; au lieu d'aller en exil dans le Nouveau-Monde, nous nous rapprochions de l'ancien où était toute notre existence. Une réflexion triste vint cependant tempérer notre allégresse. Elle fut occasionnée par un retour sur le sort de nos compagnons d'infortune que nous laissions derrière nous. Je regrettais surtout bien vivement Barbé-Marbois et Lafond-Ladebat, que je con-

naissais plus particulièrement. Nous ne pûmes que faire des vœux pour eux.

Le 6, à la pointe du jour, nous ne vîmes plus cette terre dévorante, et nous continuâmes notre navigation par des vents assez favorables. Nous étions en tout vingt-et-une personnes; savoir, Berthollon, sa femme et leur enfant, petite fille de trente mois; Baradeau, Parizot, Perlet et moi; le capitaine Gardner, jeune homme de vingt-cinq ans, naviguant pour une maison de commerce de Gothembourg, et treize hommes d'équipage, en y comprenant le soldat d'Alsace. Cet équipage était un ramassis de toutes les nations; il y avait des Américains, un Espagnol, un Danois, des Écos-sais, des Anglais, trois nègres, et néanmoins tout cela vivait de la meilleure intelligence.

Le 19, nous passâmes le tropique, et fûmes pris ce jour-là par le calme; il faisait très beau. C'est un usage reçu dans

sous les navires , de donner ce qu'on appelle le *baptême du tropique*, à ceux qui ne l'ont point encore passé ; ce baptême est une abondante immersion , plus désagréable que dangereuse dans une douce température. Les passagers s'en rachètent par un petit sacrifice pécuniaire , mais les gens de l'équipage y sont très rigoureusement soumis. On bande les yeux au baptisé, on l'attache fortement à des cordages , puis, par le moyen des poulies, on l'enlève du bord pour le plonger à diverses reprises dans la mer : il en est qui sont très affectés de cette cérémonie ; d'autres ne font qu'en rire.

Le 20 le vent reprit, et nous aperçûmes, dans le courant de la journée, trois navires qui nous donnèrent de l'inquiétude ; nous craignions d'être pillés , ou tout au moins reconduits en Amérique. Peut-être eurent-ils à notre sujet la première de ces craintes. Quoi qu'il en soit , nous ne cherchâmes point à nous appro-

cher les uns des autres ; et sur le soir nous nous perdîmes entièrement de vue. Ne pouvant dormir , je montai sur le pont , où je jouis d'un superbe spectacle. Le firmament me parut tout en feu , depuis minuit jusque vers quatre heures du matin. Il semblait à l'œil que toutes les étoiles s'en détachaient , pour le parcourir en divers sens , se poursuivant , se croisant à toutes secondes , ou pour mieux dire , continuellement , et laissant après elles une longue traînée de lumières , qui répandait une très grande clarté. Le moment où l'on vient de tirer le bouquet d'un grand feu d'artifice , et lancer une immense quantité de fusées , peut donner une juste idée de l'état du ciel , pendant cette belle nuit.

Le 6 frimaire (27 novembre) nous rencontrâmes un bâtiment américain qui nous accosta ; il venait de Copenhague et se rendait aux États-Unis. Nous étions aux approches des bancs de Terre-Neuve. Le 15,

nous nous trouvâmes en face du passage au nord des îles Orcades. Le capitaine nous assura qu'avec un bon vent, il nous rendrait dans cinq jours à Gothembourg. Cette nouvelle nous fit grand plaisir ; mais bientôt après, le vent d'est s'étant fait sentir, il ne fut plus possible de tenter ce passage. Le capitaine s'éleva beaucoup vers le nord, et pendant environ douze jours, il ne fit que courir des bordées à la hauteur des îles Fero et Schetland. Le vent étant revenu à l'ouest, il dirigea sa route vers le même passage ; mais comme il s'était trompé sur son estime en longitude, nous fûmes plusieurs jours sans l'atteindre.

Ce fut enfin le 5 nivose (26 décembre), que la terre fut reconnue, aux acclamations de l'équipage. Le lendemain, nous la perdîmes de vue ; le surlendemain, nous la retrouvâmes ; nous doublâmes les Orcades, et entrâmes dans le nord de l'Océan Germanique. Le 10, nous découvrîmes les côtes de Norwège couvertes de neige. Je

n'oublierai pas, cependant, que le vent étant tombé et le soleil sans nuages, la température était si douce, que nous nous fîmes raser et coiffer sur le pont, la plupart de nous en corps de chemise. Deux jours après, tout était gelé sur le bâtiment, et nous craignîmes d'être pris par les glaces. Quel changement pour des hommes qui sortaient d'un climat brûlant, et qui, partis de l'équateur, se trouvaient, au milieu de l'hiver, transportés près du pôle ! Dans toute cette traversée, j'ai vu des poissons volans au-delà du tropique, quelques troupes de marsouins sur différens parages, une baleine vers le cinquante-troisième degré, beaucoup d'oiseaux de mer depuis le banc de Terre-Neuve, et enfin, une très grande quantité de cette plante marine appelée *raisin du tropique*.

Malgré le calme du 10 nivôse, les courans nous faisaient faire un peu de route, et nous poussaient vers les rochers de la Norwège. Le 11, nous n'en étions qu'à une

très petite distance, non sans crainte d'y échouer, ce qui nous perdait sans ressource, la côte étant déserte et inabordable dans cette partie. Heureusement on parvint, à force de manœuvres, à gagner le Kattegat, pour y courir de nouveaux dangers; car le 13, à l'aube du jour, nous n'étions pas à trois longueurs du navire de la pointe du cap Schagen: à peine eut-on le tems de virer de bord, et le vent nous étant devenu contraire, lorsque nous n'étions qu'à environ douze lieues de Gothenbourg, où nous croyions entrer dans la journée, le capitaine tenta de relâcher à Christiania: nous approchâmes de très près cette ville, qui nous fut cachée par les brumes, et comme le vent s'était renforcé, la crainte d'être brisé sur la côte hérissée de rochers dans ce canal très étroit, déterminâ le capitaine à regagner la Mer Germanique, et à se réfugier dans quelque port de l'Écosse, où il était porté par les vents.

Nous venions d'échapper deux fois, coup sur coup, aux dangers les plus imminens; nous nous trouvâmes à cent lieues du refuge que nous cherchions. Il faisait un tems affreux. Nous étions presque continuellement dans les ténèbres, n'ayant pas plus de six heures de jour, et pour comble de misère, nous manquions à peu près de tout. Pendant les quarante premiers jours, le capitaine n'ayant cessé de nous flatter d'une courte traversée, l'on ne s'était fait faute de rien, et l'eau n'avait pas été plus ménagée que le reste. Il arriva de là, qu'au bout de deux mois nous en eûmes très peu, que nous n'eûmes plus de viande fraîche, que nous ne possédions que très peu de vin et de tafia que nous conservions pour fortifier les matelots dans les manœuvres, et qu'enfin nous fûmes réduits à la ration d'un biscuit, d'un morceau de lard et d'un verre d'eau. C'est dans cet état de détresse, qui dura une quinzaine de jours, que nous courions,

au milieu de la plus horrible tempête, vers les côtes d'Écosse que personne ne connaissait, n'ayant en quelque sorte devant nous que la perspective affreuse de périr d'inanition ou d'être jetés à la côte.

Le 18 au matin on reconnut la terre, et comme on y était porté par un vent très violent, on mit le cap au nord, pour la longer en l'évitant jusqu'à ce qu'on pût découvrir quelque port. Chemin faisant, nous aperçûmes à la distance d'une lieue, un bâtiment qui venait d'échouer, et que nous avons su ensuite avoir entièrement péri avec son équipage. Nous continuâmes notre route, et découvrîmes devant nous un second bâtiment remorqué par quatre chaloupes qui le dirigeaient vers un lieu que le capitaine prit pour le port de Montrosse, et qui était celui de Fraserburg. Il fit tirer plusieurs coups de canon, et mit un signal pour appeler un pilote côtier ; mais personne n'ayant paru, et la nuit s'avancant, il se jeta dans un bassin sur

la gauche, qui formait une espèce de baie dans laquelle il se croyait en sûreté. Nous n'étions pas à un quart de lieue de terre, il n'y avait que trente pieds d'eau, on jeta l'ancre, dans l'espoir d'entrer au port le lendemain matin.

Cependant la mer continuait à être orageuse, et le vaisseau était presque aussi agité qu'auparavant; le capitaine fit jeter une autre ancre, sur les deux heures du matin du 19 nivose, (9 janvier 1800), journée dont je conserverai long-tems le souvenir; la vague venait avec tant de force contre le bâtiment, que l'eau tombait en abondance sur le pont, et entraît souvent par l'écouille dans l'entrepont. Cet accident n'avait d'abord lieu que de quart d'heure en quart d'heure; mais vers les deux tiers de la journée il devint si fréquent, que le capitaine, craignant d'être englouti, fit couper les cables qui retenaient les ancres, s'approcha à une portée de fusil de la côte, et jeta l'ancre de miséricorde, la seule qui lui res-

tait. Cette manœuvre n'améliora pas beaucoup notre sort. Les vagues furent aussi fréquentes, et devinrent tellement violentes, que, vers les sept heures, le cable de cette dernière ancre cassa, et nous fûmes jetés sur la côte. Nous touchâmes à diverses reprises, et chaque fois nous crûmes que le bâtiment allait être brisé. Heureusement cela n'arriva pas, car, quoique très près de terre, aucun de nous ne fût échappé; mais le navire s'étant ouvert dans plusieurs endroits, et l'eau y entrant de toutes parts, nous fûmes obligés de monter sur le pont, d'où nous découvrîmes à cinquante pas de nous, à mesure que le jour paraissait, les habitans de Fraserburg, qui semblaient très touchés de notre situation alarmante, mais dont aucun n'osait tenter de nous secourir. Nous en étions plus affligés que surpris. Il paraissait en effet impossible de traverser cet espace rempli de rochers contre lesquels la vague se brisait avec la plus grande violence. Aucun

des matelots n'eut le courage de s'y exposer.

La mer était tellement affreuse, qu'on la voyait toute blanche d'écume ; les lames qui se succédaient sans intervalle s'élevaient à une hauteur prodigieuse, et toutes celles qui étaient retenues par le bâtiment, finissaient par y tomber avec un fracas épouvantable. Nous fûmes bientôt couvert d'eau, quelques précautions que nous prissions pour nous en garantir. Vers les dix heures, on essaya de mettre la chaloupe à la mer ; mais, soit qu'elle y eut été mal lancée par des hommes engourdis par le froid, soit que la lame ne permît pas de la maîtriser, elle fut submergée. On tenta inutilement de jeter l'eau qui la remplissait ; il fallut l'abandonner. L'impulsion de la vague la jeta sur les rochers qui bordaient le rivage, elle s'y brisa.

Les lames qui frappaient continuellement à tribord, avaient insensiblement penché le bâtiment, et nous obligèrent de

nous réfugier du côté le plus élevé, pour n'être pas entièrement dans l'eau. Tant que la pente n'eut qu'une certaine inclinaison, nous pouvions, avec quelques efforts, tenir en place; mais, vers midi, de nouvelles vagues le couchèrent entièrement, au point que le grand mât était horizontalement sur l'eau, et aurait pu servir de planche pour arriver très près de terre, s'il n'eût été constamment couvert par les lames : notre position devint horrible. Nous étions tous accrochés aux cordages ou aux anneaux de tribord, et ce ne fut qu'avec des peines infinies que nous évitâmes de tomber dans la partie submergée.

Le hasard m'avait d'abord placé en face du dôme. Je me tenais à un cordage, mais j'étais tout près d'un sabord ouvert; les lames passant par cette ouverture, me couvraient à chaque instant de la tête aux pieds. J'étais aussi trempé que si j'eusse été entièrement dans la mer. Pour éviter

cette incommodité insupportable dans cette saison et dans ce climat, je crus pouvoir profiter du court intervalle de la cessation des lames , pour dépasser ce sabord, et me mettre un peu plus loin, dans un endroit où le parapet , qui formait une espèce de toit , pourrait un peu me garantir : le trajet n'était pas d'une toise ; il me fut impossible de le faire ; et si je n'eusse rencontré le cabestan où je me retins , je tombais dans la partie inférieure, et je me serais infailliblement noyé.

A peine eus-je resté un moment dans cette place , qu'un matelot , qui peut-être y était venu par le même motif et de la même manière, m'y gêna extraordinairement. Me plaindre eût été aussi injuste qu'inutile. Je tentai de nouveau de gagner le tribord, par le moyen des cordages qui étaient sur le pont ; ce fut tout aussi inutilement que la première fois. J'étais entraîné par la pente, et j'eus le bonheur de me raccrocher à la pompe qui me servit

quelque tems de point d'appui ; mais la tige de cette pompe sortait déjà de près de trois pieds , le poids de mon corps aidait encore à presser sa sortie. Je quittai ce poste périlleux pour en prendre un qui ne l'était guère moins. Je m'appuyai contre le grand mât qui était auprès , et qui , par son poids et sa position , faisait à chaque instant craquer les planches sur lesquelles j'étais couché.

Tel fut mon dernier asile , où , n'étant plus garanti par le parapet , je reçus toutes les lames qui assaillirent le bâtiment. Vingt fois dans la matinée , j'avais fait écouler l'eau dont mes bottes étaient remplies ; mais là , j'en avais jusqu'aux genoux , et la partie supérieure de mon corps était aussi mouillée que mes jambes. Je ne comprends pas comment elles ne furent pas brisées par le choc des malles , des barriques , et d'autres corps fort lourds qui flottaient dans le bâtiment , ni comment je ne fus pas écrasé par le poids des lames qui tombaient sur

moi, sans intervalle, en forme de trombes. Les matelots qui parlaient anglais, ne cessaient d'implorer le secours de nos nombreux spectateurs. Ceux-ci leur faisaient des réponses que je ne comprenais pas; mais je jugeais bien, à leurs gestes, qu'ils étaient désespérés de ne pouvoir nous secourir. Je vis ensuite arriver sur le rivage, une vingtaine d'hommes portant à dos une chaloupe. J'ai su qu'ils l'avaient prise au port, éloigné de plus d'un mille. Cette vue me donna quelque espérance.

Cependant je me sentais épuisé de fatigue, de malaise et d'inanition, mes forces m'abandonnent.... Je jetai un coup-d'œil autour de moi. Quel spectacle s'offrit à ma vue ! Je vis d'abord deux matelots nègres flottans à mes pieds; ils étaient morts: l'un d'eux était pourtant un excellent nageur, car au passage du tropique il s'était jeté à la mer pour prendre un bain; et, par son imprudence, il avait même failli se perdre, se trouvant éloigné de plus de

cent toises du navire; ce malheureux n'avait donc été sauvé alors, que pour périr un peu plus tard par le même élément : il y a de fatales destinées !

Je détournai mes regards à gauche, j'aperçus madame Berthollon : cette malheureuse mère tenait sa fille dans ses bras, et son corps flottait aussi sur l'eau : la mère et l'enfant avaient cessé d'exister !!! Dans mon épouvante, je tournai mes regards à droite : nouveau sujet d'effroi ! Je vis Parizot, la tête renversée, recevant toutes les lames sans faire de mouvement : ce pauvre chanoine était mort !!!

J'enviai le sort de ces infortunés, et je crus, pendant une demi-heure, que mes vœux allaient être exaucés. Déjà le froid, qui m'avait glacé, me causait des agitations convulsives qui m'annonçaient une fin très prochaine; déjà de fréquens baillemens, que je pris pour des signes précurseurs du trépas, me persuadaient que je touchais à mon terme, lorsque vers les

trois heures, et dans un moment où je n'attendais ni ne désirais de secours, j'aperçus sur le rivage, un jeune homme nu, qui se lançait à la mer devenue un peu plus tranquille : en peu de tems il fut au milieu de nous. Il portait une corde attachée à cette chaloupe qu'on venait d'apporter ; et par le moyen de cette corde, les matelots amenèrent la chaloupe, où l'on embarqua plusieurs personnes. Une autre corde, fixée au rivage, servit à y ramener diagonalement la chaloupe et à l'empêcher de dériver dans les rochers qui étaient en face. Elle fit un second voyage, dans lequel je fus compris : je n'eus jamais la force de quitter ma place ; deux matelots m'en retirèrent et m'embarquèrent à demi-mort. J'arrive à terre sans connaissance ; six hommes me portent comme un cadavre, dans une auberge ; on m'ouvre les dents avec effort, pour me faire prendre des cordiaux ; on coupe tous mes vêtemens, qui étaient collés sur mon corps ; on me met

dans un lit bien chaud ; deux hommes nus se placent à mes côtés pour me réchauffer, et , par tous les secours que l'humanité peut donner , on me rappelle à la vie.

— Ah ! je respire, s'écria madame Blainville ; le voilà donc sauvé ce cher compatriote ! Quand je vois cette pauvre dame Berthollon qui fuit de Cayenne pour venir en Europe recouvrer la santé, et qui trouve la mort en faisant naufrage au port, je ne puis m'empêcher de dire comme vous, mon frère , il y a de fatales destinées !

— Que j'estime ce bon jeune homme qui s'est jeté à la nage pour secourir les naufragés ! dit Hortense. M. Aymé ne l'a-t-il point fait connaître ? — Oui ma chère nièce, répondit M. Durfort ; voici ce qui est écrit dans sa relation : « Recevez mes actions de grâces, généreux Georges Milné, qui avez bravé le froid glacial de la mer, la fureur des vagues, et les représentations de vos parens pour nous sauver. Nous avons su que son père et sa mère firent tous leurs efforts pour le retenir, par la

crainte du danger qu'il allait courir. « Je » sais leur dit-il , qu'il est possible que je » périsse ; mais je sais aussi qu'il est certain » que ces gens-là que nous voyons mou- » rir, périront tous , s'ils ne sont bientôt » secourus. » En effet , le navire fut entièrement brisé, et les effets perdus ; M. Ay- mé ne réchappa qu'une chemise et un mouchoir qu'il retrouva dans un débris de sa malle. Lorsqu'on le déshabilla dans l'auberge, on ôta d'autour de ses reins cette ceinture dont il a déjà été question, et qui était son unique trésor ; elle avait été jetée sur ses vêtemens : il se trouva là un malhonnête homme qui s'en empara et se sauva. Heureusement on s'en aperçut à tems , on courut après, on la lui fit rendre, et elle fut fidèlement restituée à son légitime propriétaire.

Dans ce naufrage, il n'y eut point d'autres victimes que celles dont il a été question. Un digne homme, M. Dalrymple, s'empressa de recueillir chez lui MM. Per-

let, Baradeau, ainsi que cet infortuné Berthollon plongé dans le plus profond abattement par la perte si douloureuse de sa femme et de son enfant. Le capitaine et ses hommes d'équipage trouvèrent des hôtes sensibles et compâtissans. Tous les naufragés n'eurent également qu'à se louer des procédés du gouverneur de ces cantons. M. Aymé se montre reconnaissant : Recevez nos actions de grâces, dit-il, bons et » humains habitans de Fraserburg, qui » avez pris tant de part à nos maux, et nous » avez prodigué, à l'envi, les soins les plus » hospitaliers ! Recevez-les particulièrement » respectable lord Inveruri, qui n'avez rien » négligé pour adoucir notre infortune ! » Votre âme noble et généreuse est au-des- » sus des préjugés nationaux : il suffit d'être » malheureux pour avoir droit à sa bien- » faisance ! » Ce lord gouverneur donna » bientôt aux déportés la nouvelle du ren- » versement du Directoire par Bonaparte, le 18 brumaire (9 novembre 1799), et

leur apprit que cet illustre guerrier, gouvernant la France en qualité de premier Consul, rappelait les déportés du 18 fructidor.

Le 20 mars 1800, M. Aymé débarquait à Calais. « Il me serait impossible, dit-il, » d'exprimer tout ce que je sentis en mettant tant le pied sur le sol de la France. Il faut » avoir été proscrit pour apprécier de pareilles sensations ! Puisse notre patrie » être au terme de ses trop longues agitations! »

— Ah ! mon frère, dit avec émotion madame Blainville, il y a de quoi frémir, quand on songe que c'est en 1800, que M. Aymé croyait notre patrie au terme de ses agitations ; tandis que, trente-quatre ans après, nous sommes plus divisés qu'alors !

— Ma chère sœur, reprit M. Durfort, vous voyez tous les naufragés implorer la divinité, et mettre en elle toute leur confiance : imitons ces braves gens, puisque

le vaisseau de l'État éprouve successivement de si cruelles tempêtes.... Dieu qui protège la France, permettra sans doute que ce vaisseau atteigne quelque jour le port de salut.

THE END OF THE WORLD
IS AT HAND
AND WE ARE
TO BE
REDEEMED
BY THE
BLOOD OF
JESUS
CHRIST
THE SON
OF GOD
THE
SACRIFICIAL
LAMB
OF GOD
THE
LAMB
OF GOD
WHO
TAKES
AWAY
THE
SIN
OF THE
WORLD
AND
GIVES
US
Eternal
Life
IN
HEAVEN
AMEN

CHAPITRE XXIV.

ÉCHOUAGE DE LA FRÉGATE LA FAVORITE,

Dans les parages de Madras , en 1830.

On était à la veille de quitter la petite ville de Choisy-le-Roi, où la jeune famille de M. Durfort avait entendu tant de récits intéressans. Elle vit le capitaine paraître tenant un livre à la main : c'était le *Voyage autour du monde* par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la frégate la *Favorite*, pendant les années 1830, 1831 et 1832, par le capitaine Laplace.

Voilà, dit-il à ses jeunes auditeurs, un livre des plus intéressans que j'aie lu ; je suis charmé qu'il y soit question d'un naufrage, pour qu'il se trouve naturel et

même de rigueur, pour ainsi dire, d'en parler dans nos petits entretiens : ce naufrage n'amène pas de grandes catastrophes, il est vrai ; mais ce sera du moins un sujet pour nous de nous réjouir que le vaisseau n'ait pas été anéanti, que l'équipage n'ait point péri, et que le ciel ait protégé un si brave capitaine, qui se trouve en même tems écrivain tellement distingué, qu'on lira toujours avec un charme infini l'intéressante relation qu'il nous a tracée d'un si grand et si beau voyage. Je m'en tiendrai, moi, à l'événement qui est ici le sujet principal de nos conversations.

Le 30 décembre 1829, ce capitaine mit à la voile du port de Toulon, pour faire le tour du monde ; c'était le premier voyage de la *Favorite*, une des plus belles frégates de la marine française ; l'équipage était composé d'hommes jeunes et forts, préparés à toutes les fatigues et à tous les dangers. Je passe sur tous les pays que ces voyageurs ont parcourus jusqu'au 28 juin

1830; à cette date ils quittèrent la côte de Coromandel pour celle de Golconde.

Arrivée à quarante lieues au nord de Madras, la *Favorite* échoua sur un banc de sable, c'était là un accident terrible et qui pouvait tout perdre. Il faisait nuit : une brise très fraîche augmentait encore la violence des vagues; le gouvernail, arraché de ses ferrures, faisait craindre pour la sûreté de la poupe sur laquelle la mer se brisait avec fureur. L'équipage resta muet et immobile, attendant les ordres du capitaine. Les ordres furent exécutés avec un sang froid et une précision admirables : un instant suffit pour serrer les voiles, pour amener sur le pont les mâts les plus élevés, pour jeter les chaloupes à la mer. Enfin, dans cette circonstance critique, l'intrépide officier ne désespéra point du salut du bâtiment. Abandonner ce beau vaisseau au milieu des ondes ! s'en aller à la merci des vents et sur de frêles embarcations, demander aux côtes voisines une

hospitalité douteuse , renoncer aux découvertes et à la gloire de ce voyage entrepris avec tant d'ardeur, revenir sur ses pas sans avoir fait le tour du monde ! C'était impossible ! Aussi le capitaine ne pensa-t-il qu'à chercher partout des moyens de relever sa chère frégate. Après une nuit et un jour passés dans les plus cruelles incertitudes , la vigie , c'est-à-dire le marin posté pour découvrir de loin , signala un petit radeau conduit par trois Indiens. Ces Indiens annoncèrent qu'il y avait dans un village peu éloigné , de grands bateaux qu'on pourrait faire venir en les payant au poids de l'or. A cette nouvelle , un jeune homme d'un grand courage, M. Edmond de Boisseau, lieutenant de la frégate, offrit à son capitaine de se confier aux Indiens, et d'aller à terre sur ce misérable radeau , au risque de se noyer cent fois en passant à travers les lames dangereuses formées par ce qu'on nomme la barre. Et en effet, voilà M. de Boisseau

parti, emportant avec lui les destinées de *la Favorite*.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Hortense, ce brave officier va-t-il éprouver le triste sort des quatre malheureux compagnons de Bontekoé ?

— Rassure - toi, mon enfant, reprit M. Durfort. Le lendemain, après une nuit cruelle, l'équipage découvrit M. de Boisseau qui revenait avec les canots indiens ; mais la mer était si grosse , que les canots virèrent de bord et disparurent, malgré les efforts du jeune lieutenant. Enfin, le second jour, les canots indiens arrivèrent, ils reçurent une grosse ancre et deux cables ; à la marée montante, *la Favorite*, appuyée sur cette ancre, commença à se balancer mollement. Déjà elle échappe à la mer qu'elle dompte ; vingt-quatre heures après, elle est tout-à-fait sauvée ; puis étant réparée, son gouvernail étant rétabli, la frégate entraît saine et sauve dans le port de Mazulipatam, le 9 juillet.

Le capitaine Laplace est resté deux mois sur les rives de l'Indostan. Ma sœur, ajouta M. Durfort en s'adressant particulièrement à madame Blainville, il faut lire ce voyage; vous saurez que là, le capitaine a vu une bramane se brûler toute vive sur la tombe de son époux....

— Est-il possible! s'écria-t-elle; et c'est en 1830?

— Oui, reprit le capitaine Durfort; et vous verrez en outre que *la Favorite* a essuyé le terrible fléau du cholera, lorsqu'elle se trouvait dans le grand archipel d'Asie; qu'un de ses matelots a été enlevé en trois heures; et que cette cruelle maladie a exercé d'affreux ravages à Manille, où le tintement lugubre des cloches annonçait à tout moment quelque nouveau trépas. Chez nous, le cholera a emporté le riche banquier devenu président du conseil des Ministres, tout aussi bien que le plus pauvre chiffonnier du faubourg Saint-Marceau; il en était de même dans

cette autre partie du monde. Vous ne lirez pas sans frémir qu'en même tems que la populace de Paris massacrait de prétendus empoisonneurs, la populace de Manille égorgeait des médecins français qui avaient voulu la secourir.... En tous lieux les masses non éclairées sont donc portées à la férocité!.. Il y a beaucoup à apprendre dans le beau livre du capitaine Laplace.

Quant à toi, mon fils, continua M. Dufort en s'adressant à Frédéric, puisque ta vocation t'appelle à embrasser la carrière maritime, écoute ce que dit l'auteur du *Voyage autour du monde* : « Toujours » active, l'imagination du marin charme » les heures de la nuit; elle s'entoure des » êtres chers à son âme;.... pour lui le » tems s'écoule rapidement; chaque heure » du jour apporte son spectacle avec elle. » A mesure qu'il change de parages, l'air » lui offre de nouvelles distractions, la mer » de nouveaux produits; dans la mer et » dans le ciel tout change, tout varie, tout

» est nouveau ; et puis tout au bout de ces
» fatigues retentit au loin le cri heureux :
» *Terre ! terre !* C'est la patrie , c'est le re-
» pos. » Ce ne sont pas là tout-à-fait les pa-
roles du capitaine Laplace , cela est mieux
écrit dans son livre ; tu le liras , et tu ver-
ras du moins que cette citation que je fais
de mémoire , est la substance de ses bril-
lantes pensées.

CHAPITRE XXV.

NAUFRAGE DU NAVIRE LE HAABETZ-AUKER.

Sur la côte de Boulogne, en 1833.

Le tems que l'on devait passer à Choisy étant expiré, le capitaine Durfort voulut accompagner sa sœur à Paris, d'autant plus que ce vieux marin se faisait une fête de visiter le bâtiment qui a amené du Nil sur la Seine, cette pyramide égyptienne qui doit orner la place Louis XV.

Le retour dans la capitale s'effectuait par le même moyen, du bateau à vapeur qui avait amené madame Blainville et sa petite famille à Choisy. On retrouva sur ce même bateau quelques-uns des passagers qui avaient aussi fait partie du premier voyage,

lesquels , par conséquent , avaient entendu le récit du naufrage de *l'Amphytrite* et de *la Résolue*. L'un d'eux aussi , témoin d'un nouvel événement de ce genre , le raconta en ces termes :

Le 21 décembre 1833 , un navire Suédois , le *Haabetz-Auker* , commandé par le capitaine Brown , très connu à Boulogne , a fait naufrage à l'entrée de ce port , et ce malheureux événement est venu réveiller dans le cœur des habitans toutes les émotions qu'avait inspirées le naufrage de *l'Amphytrite*.

A quatre heures après-midi , ce navire jeté à la côte au moment où soufflait avec violence le vent du nord-ouest , toucha près du banc de sable qui se termine à peu de distance de l'extrémité du port. Une immense population courut à la plage , et il serait impossible de dépeindre le courage admirable de ces intrépides marins que j'ai vus s'arrachant des bras de leurs épouses , de leurs familles , pour voler au secours des

malheureux naufragés. Plus de six mille spectateurs avaient en vue l'équipage cramponné au mât de beaupré, luttant contre la fureur des flots, car un quart d'heure après qu'il fut échoué, le navire s'était entr'ouvert. Cette mâture encore debout devait, par ses secousses, hâter la démolition du bâtiment : des signaux furent faits pour engager l'équipage à l'abattre ; elle tomba bientôt avec fracas, sans laisser pour cela plus d'espoir de salut.

S'épuisant en efforts prodigieux pour refouler vent et marée, les canots sauveteurs atteignaient bien l'extrémité de la jetée de l'ouest ; mais là échouaient leurs forces, et lorsqu'ils bravaient tout péril pour arriver au bâtiment, la mer les repoussait avec violence, menaçant à chaque instant de les engloutir eux-mêmes.

Quel déchirant tableau ! chaque vague brisant sur le navire, l'engloutissait tout entier ; puis nous cherchions, nous découvriions encore les malheureux matelots im-

mobiles et serrés sur l'avant du bâtiment , comme autant de victimes voyant de minute en minute s'approcher leur trépas.

La mer continue à monter , la nuit commence à étendre son ombre ; le corps du bâtiment s'enfonce de plus en plus : bientôt l'œil cherche en vain quelque vestige ; la consternation est empreinte sur les traits de tous les spectateurs..... La société humaine était à son poste , ses appareils disposés : soins superflus ! la mer ne rend aucun de ceux qui viennent d'être sa proie.....

Quelques heures après , autre scène affreuse : les débris de la carcasse du navire , divisés en morceaux énormes , sont jetés sur la plage ; on s'empresse de rechercher s'ils contiennent quelques cadavres humains..... On acquiert la triste certitude que la mer les roule tous dans ses profonds abîmes !!! Ce navire était parti de Stockholm pour Paimbœuf , chargé de fer et d'acier.

— Il faut décidément un grand courage pour entreprendre de voyager sur mer, dit Hortense; et pourtant j'ai lu dans les *Anecdotes américaines*, qu'une femme nommée Bard, née en Bourgogne, ayant perdu un procès qui la priva de sa fortune, quitta son pays, et sous les habits d'homme vint à Rochefort où elle s'embarqua comme domestique au service de M. de Commerçon, célèbre botaniste qui faisait le tour du monde avec M. de Bougainville; par conséquent elle parcourut les monts glacés du détroit de Magellan et les pays brûlans du continent méridional. Elle se trouvait en 1768 à Taïti, où son sexe fut reconnu par les insulaires. Jusqu'alors on l'avait seulement remarquée comme un individu qui se distinguait dans les herborisations que faisait M. Commerson dans toutes les contrées où il trouvait à exercer sa science.

CHAPITRE XXVI.

NAUFRAGE DU VAISSEAU LE SUPERBE,

Sur la côte de l'île de Paros, le 15 décembre 1853.

Un des passagers excité par le récit qu'il venait d'entendre, prit à son tour la parole : Mademoiselle, dit-il à la jeune Hortense, il ne faut pas vous étonner que des personnes de votre sexe aient pris plaisir à voyager sur mer ; car c'est un spectacle majestueux que celui de ce terrible élément, même lorsqu'il entre en fureur ; et j'ai vu des voyageurs désirer ne pas terminer une traversée, sans connaître ce que c'est qu'une tempête. J'étais bien jeune lorsque, pour la première fois, je vis l'onde se soulever autour de moi ; je me trouvais

dans les parages du Cap Vert, si bien appelé le cap des tempêtes. Cet océan s'élevant autour de vous en hautes montagnes, et vous faisant entrevoir de profonds abîmes au milieu desquels il semble que vous allez vous perdre infailliblement ; ces vagues qui s'entre-choquent et paraissent vouloir fondre sur votre vaisseau pour l'engloutir ; et ce vaisseau voguant néanmoins sous l'égide de la science qui a su trouver le moyen de maîtriser la fureur des flots ; cela étonne l'imagination , la frappe d'admiration comme tenant du prodige. Grâce à Dieu , la mer n'est pas un tombeau perpétuel ; et, dans ses plus cruels momens , elle ménage encore le plus souvent la majeure partie de ceux qui lui ont confié leurs destinées. Comme Owen de *l'Amphitrite* , je suis un des marins qu'elle semble protéger, et je viens d'en avoir tout récemment une preuve à bord du *Superbe*.

C'est un rare exemple que la perte d'un vaisseau de guerre ; mais aussi il y a peu

d'exemples de tempêtes semblables à celle du 15 décembre, jour où *le Superbe*, vaisseau de 74 canons, commandé par le capitaine d'Oysonville, est venu faire naufrage dans le port de Parekia de l'île de Paros. Ce bâtiment faisant partie de l'escadre du Levant, sous les ordres du contre-amiral Hugon, dans le golfe de Smyrne, avait reçu l'ordre d'appareiller dans la matinée du 14, ainsi que la frégate *la Galathée*, commandée par M. Harmand. Il avait été recommandé aux deux capitaines de mouiller sur les bancs des salines, si les apparences de mauvais tems que l'on remarquait déjà dans la rade de Smyrne continuaient à être observées dans le golfe; ils devaient d'ailleurs se rendre à Nauplie, soit pour y attendre le contre-amiral, soit pour se rallier à lui.

Séduits par les probabilités d'une courte traversée, que leur présageait une belle brise d'est qui les poussait avec vitesse vers le cap Carabourneu, MM. d'Oysonville et

Harmand se décidèrent à sortir du golfe. Ils ne furent pas long-tems sans avoir à regretter cette résolution. En peu d'heures le tems devint furieux, et un des plus violens ouragans qu'on ait vu dans ces mers se déclara pendant la nuit. Après avoir perdu son grand mât de hune, après avoir vu toutes ses voiles arrachées de dessus les vergues, quoiqu'elles fussent *ferlées*, c'est-à-dire pliées et fortement retenues par les *rabans*, cordages dont les tours multipliés les y tenaient serrées, la *Galathée* donna miraculeusement dans le passage du cap Doro, le 15 à midi, et alla se réfugier dans la baie de Cervi, pour y attendre la fin de la tempête : alors elle put regagner le port de Nauplie, où elle mouilla le 22. Lorsqu'ils furent assaillis par les plus épouvantables coups de vent, les deux bâtimens se séparèrent.

Le *Superbe* ayant aussi perdu son grand mât de hune et une partie de ses voiles, fut poussé dans le canal entre Tyne et My-

coni, et se dirigea sur le port de Nausse pour y relâcher. L'obscurité de la nuit ne lui ayant permis d'en distinguer l'entrée que lorsqu'il l'avait déjà dépassée à l'ouest, il fut entraîné à laisser arriver, et à mouiller dans le petit port de Parekia. Dans ce port très resserré, la violence du vent ne permit pas au capitaine d'établir assez promptement le nombre d'amarres nécessaires pour se maintenir dans la position qu'il avait prise en jetant l'ancre; de sorte qu'en pivotant autour de cette ancre, le vaisseau toucha sur un plateau de récifs, et fut bientôt défoncé; le 15, à deux heures de l'après-midi, c'en était fait du malheureux bâtiment.

Dans cette cruelle catastrophe, j'ai perdu neuf de mes braves camarades : Gabriel Dodu, Jean-Toussaint Leost, Nicolas Chalamet, Jean Nicolaï et Jean Fritz, tous cinq matelots comme moi; Jean-Joseph Jouglas, maître calfat; deux quartiers-mâtres canonniers, Marius-Louis Castellan et

Jean Gras, et un mousse nommé Joseph Gentil. Les uns furent écrasés par la chute de la mâture; les autres, s'étant jetés à la mer pour gagner le rivage, ont été engloutis par les lames. Nous avons passé trois jours entre la vie et la mort. Aussitôt que le contre-amiral Hugon apprit ce désastreux événement, il expédia le vaisseau *la ville de Marseille* pour nous recueillir, et l'arrivée de ce bâtiment fut pour nous l'heure du salut.

Il y a trente-cinq ans, ajouta ce marin, que je me trouvais à bord sur *le Banel*, autre vaisseau de guerre qui alla se briser sur les côtes d'Afrique, où l'équipage fut impitoyablement massacré par les Bédouins; j'étais alors un petit mousse comme Joseph Gentil, et je fus épargné grâce à mon jeune âge. *Le Banel* était un vieux vaisseau, tandis que *le Superbe*, nouvellement construit, méritait le beau nom qu'il portait. Le capitaine d'Oysonville a été traduit devant un conseil de guerre à Toulon,

qui l'a honorablement acquitté, parce qu'il n'est pas de marins qui ne sachent de combien d'écueils est semé l'Archipel, et qui ne puissent concevoir l'affreuse position d'un vaisseau surpris la nuit au milieu d'une mer aussi périlleuse par une tempête des plus violentes. Le danger croissait pour nous en proportion de la grandeur du bâtiment, qui nous laissait ouverts moins de refuges. Un vaisseau de ligne, qui tire de 22 à 25 pieds d'eau, trouve peu de ports pour le recevoir, et cependant le capitaine du *Superbe* était parvenu à en atteindre un; il n'a pas dépendu de lui d'éviter le naufrage; dans cette cruelle circonstance, il a su maintenir l'ordre et la discipline parmi 800 hommes qui formaient son équipage. Quant à moi, il paraît dans ma destinée de me trouver à de semblables catastrophes, et d'en réchapper; car en 1816, je naviguais avec le capitaine Kergrist, lorsque cet officier de notre brave marine se signala par un cou-

rage et un dévoûment admirables, dans le naufrage de la flûte *la Caravanne*, à qui un ouragan terrible fit éprouver sur les côtes de la Martinique le même sort qui attendait *le Superbe* dans l'Archipel.

CHAPITRE XXVII.

NAUFRAGE DU PAQUEBOT LE PHÉNIX,

Dans le Canada, en 1820.

D'après la narration du marin échappé au naufrage du *Superbe*, la jeune Hortense répéta son exclamation, qu'il fallait un grand courage pour s'exposer sur mer, et qu'elle était bien décidée à ne jamais entreprendre que de petits voyages agréables, tels que celui-ci.

— Eh bien ! ma chère nièce, lui dit M. Durfort, je vais te prouver que l'on serait dans des craintes perpétuelles durant tout le cours de la vie, si l'on songeait à tout redouter ; car il y a des exemples que l'on court aussi des dangers sur de jolis bâtimens comme ce bateau à vapeur. Je

vais raconter la déplorable aventure du *Phénix*, paquebot américain qui a péri dans le Canada, en 1820. Il avait à bord une cinquantaine de passagers, hommes, femmes et enfans, qu'il transportait du lac Champlain au port Saint-John; il naviguait de nuit. Un des passagers ayant besoin de manger, alla dans l'office où il eut l'imprudence de laisser une chandelle allumée sur une tablette au-dessus de laquelle était une planche légère qui prit feu sans qu'on s'en doutât, parce qu'il ne se trouvait là personne; c'était à une heure du matin; chacun sommeillait. Lorsqu'on s'aperçut du feu, tout l'office était embrasé; on y courut, et la porte n'en fut pas plus tôt ouverte, que l'air donnant de l'activité à la flamme, l'incendie se communiqua aussitôt à la chambre des femmes, et gagna rapidement toutes les parties du paquebot.

En un instant tout le monde fut sur pied; l'air retentit des cris d'effroi des

femmes et des enfans ; et tandis que l'équipage cherche à arrêter les progrès du feu , les passagers ne songent qu'à se sauver dans les chaloupes. Le capitaine, conservant le plus précieux sang-froid, veille au salut de tous ; de même que le pilote continue, au milieu du feu, à tenir la barre du gouvernail, espérant atteindre une île voisine. En effet, l'incendie redoublant l'activité de la machine à vapeur, le paquebot vole sur le lac avec une rapidité effrayante dans toute autre circonstance. On n'était plus qu'à une petite distance de terre, lorsque tout-à-coup le gouvernail se trouve détaché ; le paquebot, devenu le jouet des vents et des flots, tourne sur lui-même et s'éloigne à deux lieues du rivage.....

Quel terrible contre-tems ! Le capitaine n'a plus qu'un espoir ; c'est de faire sauver les passagers en toute hâte dans les embarcations, sous la conduite de quelques matelots, en recommandant à ceux-ci de revenir aussitôt qu'ils auront déposé leur

monde à terre. On mit une telle précipitation à descendre dans les chaloupes ainsi qu'à s'éloigner du bâtiment embrasé, qu'une femme et un jeune homme de seize ans n'eurent pas le tems de quitter le bord. Tous deux, au comble de la désolation, poussaient des gémissemens effroyables. Un matelot attache le jeune homme sur une planche, le lance ainsi sur les eaux, et se jette ensuite à la nage pour le pousser vers les chaloupes. La femme allait et venait sur le tillac, comme une personne dont la terreur a égaré l'esprit ; elle avait entendu le capitaine crier 'aux hommes de l'équipage, de se sauver au plus vite, et elle voyait les matelots se pourvoir de planches et se précipiter dans le lac. « Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! dit-elle à l'officier en tombant à ses pieds. » Il la relève, la prend dans ses bras, et s'élance avec elle dans les flots.....

— Ah ! mon Dieu ! s'écria madame Blainville, ils sont à deux lieues de terre ; ce

brave capitaine parviendra-t-il à sauver cette infortunée ?

Cet officier, reprit M. Durfort, avait eu la précaution de jeter à l'eau une table , et sur ce meuble flottant, il comptait placer le précieux fardeau dont il s'était chargé ; mais la submersion avait ôté à cette femme toute sa connaissance, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait, tandis que son libérateur cherche à la sauver, elle le saisit à la gorge de manière à lui faire perdre la respiration : il eût infailliblement péri s'il n'était point parvenu à lui faire lâcher prise. C'est en vain qu'il cherche à la reprendre de telle sorte qu'elle ne puisse lui nuire, elle roule au milieu des vagues; il l'aperçoit bien encore quelques instans, et la poursuit malgré l'obscurité ; hélas ! c'en est fait, elle a disparu pour toujours!!!

— La pauvre malheureuse ! s'écria Hortense ; quelle triste fin ! Et que devint le capitaine ?

Pendant qu'il eut à lutter contre sa propre destruction, la table flottante s'était éloignée; il fut très heureux de pouvoir s'emparer d'un débris enflammé qui se détacha du bâtiment. Les matelots qui conduisaient les chaloupes, après avoir débarqué les passagers à Bordentow, se mirent à la recherche de ceux qu'ils avaient laissés sur le paquebot : ils retrouvèrent le capitaine étendu sans connaissance sur le débris que le ciel semblait avoir mis à sa disposition, et leurs soins empressés le rappelèrent à la vie. La perte de l'infortunée qu'il croyait sauver, lui avait causé une telle émotion, que, se sentant défaillir, il s'était abandonné à la Providence. Un seul des matelots qui s'étaient jetés à l'eau avec des planches, parvint à se sauver : ce fut celui qui sauva en même tems le jeune homme de seize ans. Dans cette circonstance, Dieu protégea donc visiblement les deux hommes généreux qui s'étaient dévoués pour secourir leurs semblables.

Au moment où M. Durfort terminait sa narration, le bateau *l'Hirondelle* aborda le rivage du Port-au-blé, lieu du débarquement à Paris. « Terre ! terre ! » s'écria Hortense, à l'imitation des gens de mer qui ont fait un long voyage. Le trajet de Choisy-le-Roi dans la capitale avait semblé trop court aux auditeurs des différentes histoires qui venaient d'être racontées ; et, lors des adieux, ce fut une vraie satisfaction pour le vieux marin du *Superbe*, de sentir sa main serrée affectueusement par le capitaine Durfort, en signe de confraternité.

CHAPITRE XXVIII.

BEAUX TRAITS DE L'ÉQUIPAGE DU LUXOR.

Le lendemain du retour dans la maison Blainville, Ernest , Hortense et Frédéric se trouvèrent sur pied de grand matin , attendu qu'il s'agissait d'aller visiter le *Luxor* , amarré près le Pont Louis XVI , vis-à-vis la belle promenade des Champs-Élysées. Le capitaine Durfort trouva à bord de ce bâtiment des marins de sa connaissance , qui s'empressèrent de répondre au vœu de sa société , en lui faisant un récit dont voici le résumé :

Le navire que vous voyez a cent trente trois pieds de long sur vingt-six de large ; il a été construit exprès à Toulon , pour

*

aller chercher dans la Haute-Égypte l'obélisque que nous venons de transporter ici. Ces obélisques portent le nom d'*aiguilles* : celle-ci se trouvait à *Luxor*, village situé sur l'emplacement de la célèbre ville de Thèbes ; elle y avait été érigée sous le règne de Sésostris-le-Grand. Elle a soixante-douze pieds de hauteur ; elle est d'un seul bloc de granit rose ; son poids est de deux cent trente mille kilogrammes. Le nom de *Luxor* avait été donné à notre navire, vu le lieu où il se rendait pour accomplir sa mission. Le commandement en fut confié à M. le capitaine Verminac de Saint-Maur, neveu de l'ancien ambassadeur près la Porte Ottomane. Nous avons quitté Toulon en 1831, et nous sommes arrivés ici en décembre 1833, le jour même où le roi Louis-Philippe ouvrait la session des chambres.

Le village de Luxor est à cent quatorze lieues du Caire. En revenant en France, nous nous arrêtâmes quelques jours dans

le port de cette capitale de l'Égypte, et diverses personnes de la ville vinrent nous visiter. Un jour entr'autres, une felouque turque transporta à notre bord madame Gaëtano, épouse du médecin en chef de l'hôpital; M. et mad. Dijon, français habitans du Caire, une autre dame nommée Spech, et un Arménien. En nous quittant pour ramener ces personnes à terre, les marins de la felouque ne firent pas attention que l'extrémité supérieure de leur antenne (on nomme ainsi les espèces de mâts auxquels sont attachées par un de leur côté les voiles triangulaires), était accrochée au bras de notre grande vergue; de sorte qu'entraînée par le courant, et l'antenne ne se dégageant pas, la felouque chavira. Voilà donc les passagers roulant dans les flots du Nil, qui a bien le double de largeur de la Seine. A la vue du péril qu'ils couraient, notre lieutenant, M. Jorrès, se jeta dans le fleuve sans prendre le tems d'ôter son uniforme ni ses bottes; Daniel,

notre maître charpentier, et le matelot Silvy s'élancèrent également à la nage. Grâce à leur dévoûment, aucun des naufragés ne périt, parce qu'ils s'en saisirent et les hissèrent à bord du canot qu'amenait en toute hâte notre quartier-maître de manœuvre, M. Arnaud, secondé de Hugues, le charpentier, et des matelots Laure, Jaime, Reboul, Cotte et Bérard. De prompts secours furent administrés à ces pauvres submergés, qui avaient perdu connaissance; ce ne fut que chez M. Varzin autre compatriote français, commandant et fondateur de l'école de cavalerie du pacha, qu'ils rouvrirent les yeux à la lumière et se virent sauvés. Le lendemain, les maris des trois dames vinrent trouver Daniel, et lui offrirent de l'or pour lui et ses braves camarades; mais ce maître charpentier est un vieux marin trop pénétré des sentimens d'honneur et d'humanité, pour attacher à sa belle action aucune idée de sordidité. Tenez, dit à la famille de

M. Durfort l'homme de l'équipage qui faisait l'office de *cicerone*, voici là-bas Daniel, à la droite de M. Jorrès, Silvy est l'autre marin qui parle en ce moment à notre jeune officier.

La petite société considéra avec une sorte de vénération ces trois personnages, et elle remarqua avec satisfaction que M. Jorrès portait sur sa poitrine la croix de la Légion-d'Honneur. — Oui, ajouta le *cicerone*, le roi Louis-Philippe la lui a accordée le 29 décembre 1833, voulant récompenser dans ce jeune officier l'homme courageux qui a prouvé qu'il ne craignait pas d'exposer ses jours lorsqu'il s'agissait de secourir des personnes en danger de perdre la vie : le tour de notre brave charpentier viendra aussi sans doute ; car celui-là a fait bien des voyages sur mer ; il a essuyé plus d'un naufrage, et il est toujours prêt à se dévouer pour ses semblables. Il a encore été ici d'un grand secours à M. Geoffroy Saint-Hilaire : lorsque ce na-

turaliste vint visiter le *Luxor*, il perdit l'équilibre sur l'échelle posée contre le parapet, et il tomba entre le quai et le navire. Gérard, chef de timonerie; Guyal, second maître charpentier; et Fouque, quartier-maître de manœuvre, se jetèrent à l'eau avec promptitude, et Daniel tira de leurs mains, pour le hisser à bord, le savant qui venait de courir un plus grand danger que s'il fût tombé en pleine rivière.

En ce moment, Gérard et Guyal sortaient de l'entrepont, et le *cicerone* les fit remarquer à la société. — Je ne pourrais vous faire voir notre camarade Fouque, ajouta-t-il; ce brave homme, qui était un modèle de bonne conduite, d'habileté dans son métier, et qui se plaisait tant à sauver les autres, a péri lui-même au milieu d'une nuit, sans qu'on se doutât qu'il fût tombé à l'eau, ou du moins on ne s'en aperçut que lorsqu'il n'était plus tems de le secourir. Il nous a dit adieu sur le paisible rivage de la Seine, lui qui avait affronté

les tempêtes du grand Océan!!! Que voulez-vous; nous autres hommes de mer, nous sommes exposés chaque jour à disparaître ainsi Mais cela ne nous épouvante pas, et nous savons qu'il existe peut-être plus de vieux marins dans de pauvres chaumières sur les côtes de France, que de vieux citadins dans les superbes hôtels de nos villes opulentes.... L'essentiel est de rendre son âme à Dieu avec la paix de la conscience; or, le marin n'est guère dans le cas d'avoir quelque chose de grave à se reprocher : nous passons la plus grande partie de notre vie en contemplation du ciel; nous pensons donc que celui qui règne là-haut y recevra chacun de nous avec bonté, parce que, sans valoir mieux que beaucoup d'autres, je ne sais pas s'il en existe parmi nous qui s'avisent de méconnaître la toute-puissance du Souverain Créateur. Oh ! non, je ne crois pas que parmi les marins il existe un athée !

— Cela est parfaitement vrai, dit le ca-

pitaine Durfort en serrant tendrement la main du brave homme qui parlait ainsi. Son récit avait vivement intéressé les jeunes visiteurs, et ils ne se lassaient point de parcourir un bâtiment qui a fait le trajet de la Haute-Égypte aux rives de la Seine. Ils terminèrent bien agréablement cette partie de plaisir, en admirant non seulement l'obélisque, mais encore le lieu même d'où nous vient ce monument; M. Joannis, lieutenant de vaisseau, second du *Luxor*, ayant dessiné et gravé les sites pittoresques qu'il a parcourus dans ce voyage. La société de M. Durfort fut enchantée de connaître par avance ce travail qui annonce de beaux talens dans son auteur. Le vieux capitaine ne quitta le bâtiment, qu'après avoir promis à sa petite famille de lui faire cadeau de cet intéressant ouvrage, aussitôt qu'il sera terminé et mis à la disposition du public. Cela nous engagera, dit-il, à nous entretenir de nouveau de la marine, et j'aurai encore à

vous raconter d'autres histoires qui plairont à votre imagination, en même tems qu'elles formeront votre mémoire, et nourriront votre esprit, en vous fournissant des sujets de méditation capables d'élever vos sentimens, et de vous porter à aimer les grandes et belles actions.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I ^{er} . Naufrage de <i>l'Amphytrite</i> , au port de Boulogne le 31 août 1833.	page 1
CHAP. II. Naufrage de <i>la Résolue</i> , au port de Cherbourg, le 23 juin 1833.	25
CHAP. III. Naufrage du vaisseau <i>le Vengeur</i> , sur l'Océan, au milieu d'un combat, le 1 ^{er} juin 1794.	41
CHAP. IV. Explosion du brick <i>le Panayoti</i> , sur les côtes de la Grèce, le 5 novembre 1827.	49
CHAP. V. <i>Les naufragés de Calais</i> , en novembre 1795.	61
CHAP. VI. Naufrage de la comtesse de Bourk, sur la côte de Barbarie, le 1 ^{er} novembre 1719.	91

CHAP. VII. Naufrage de Madame d'Épinay de Saint-Luc. — Élévation extraordinaire de sa fille.	101
CHAP. VIII. Naufrage de Selkirk, surnommé le roi de l'île Fernandez...	105
CHAP. IX. Naufrage d'un jeune Bordelais sur le rivage des îles Sandwich en 1814	113
CHAP. X. Naufrage de Gustave Franconie, sur la côte de Surinam en 1833.	121
CHAP. XI. Naufrage du vaisseau <i>le Degrave</i> , sur la côte de Madagascar, en 1701	129
CHAP. XII. Naufrage d'Emmanuel Souza, sur les côtes orientales d'Afrique, en 1552.	149
CHAP. XIII. Naufrage de Madame Godin des Odonais, sur le fleuve des Amazones, en 1769.	161
CHAP. XIV. Naufrage de la goëlette <i>le Couziot</i> , et du navire <i>Spillaert</i>	

sur les côtes de France, en 1833. . . 175

CHAP. XV. Double naufrage de Guillaume Johnson, sur les côtes de Norwège, en 1648. 183

CHAP. XVI. Naufrage du vaisseau le *Saint-Géran* sur les attérages de l'île de France, en 1744. 199

CHAP. XVII. Naufrage du navire la *Sainte-Catherine*, sur les côtes d'Afrique en 1785. 219

CHAP. XVIII. Naufrage de Bontekoé, aux Indes orientales, en 1619. . . 251

CHAP. XIX. Naufrage du navire le *Sussex*, dans le Grand-Océan, en 1828. 297

CHAP. XX. Naufrage du navire le *Lucy*, dans les mers du Canada en 1833.. 307

CHAP. XXI. Naufrage du brick la *Notre-Dame des Carmes*, sur les côtes d'Afrique en 1833 313

CHAP. XXII. Naufrage du bateau l'*Italie* sur les bords du Nil, en 1798. 325

CHAP. XXIII. Naufrage de J.-J. Ay- mé, l'un des déportés du 18 fruc- tidor.	329
CHAP. XXIV. Échouage de la frégate <i>la Favorite</i> dans les parages de Ma- dras, en 1830.	363
CHAP. XXV. Naufrage du navire <i>le</i> <i>Haabetz-Auker</i> , sur la côte de Bou- logne, en 1833.	371
CHAP. XXVI. Naufrage du vaisseau <i>le Superbe</i> , sur la côte de l'île de Paros, le 15 décembre 1833	377
CHAP. XXVII. Naufrage du paque- bot <i>le Phénix</i> , dans le Canada, en 1820	385
CHAP. XXVIII. Beaux traits de l'équi- page du <i>Luxor</i>	393

FIN DE LA TABLE.





